



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

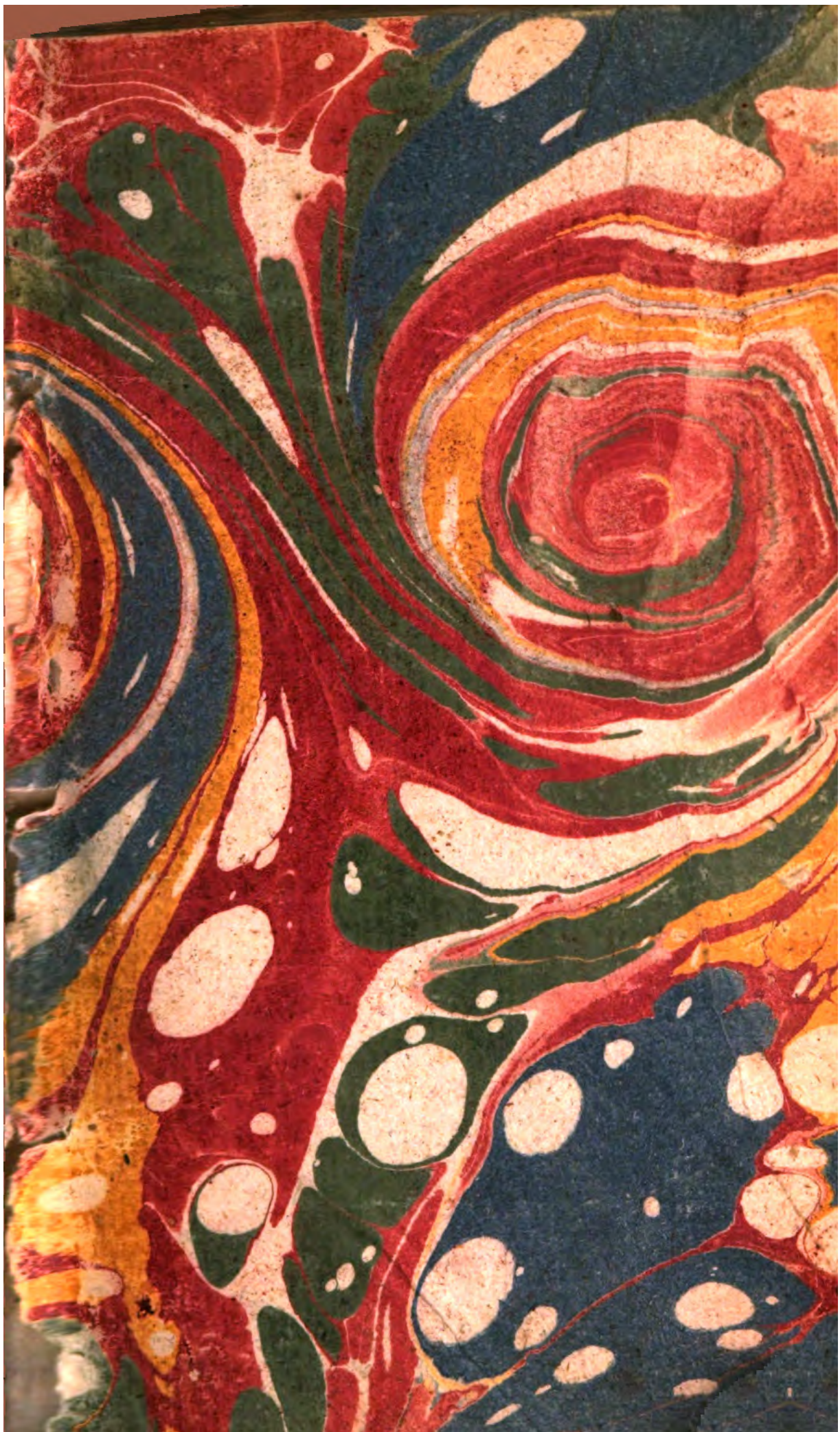


**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

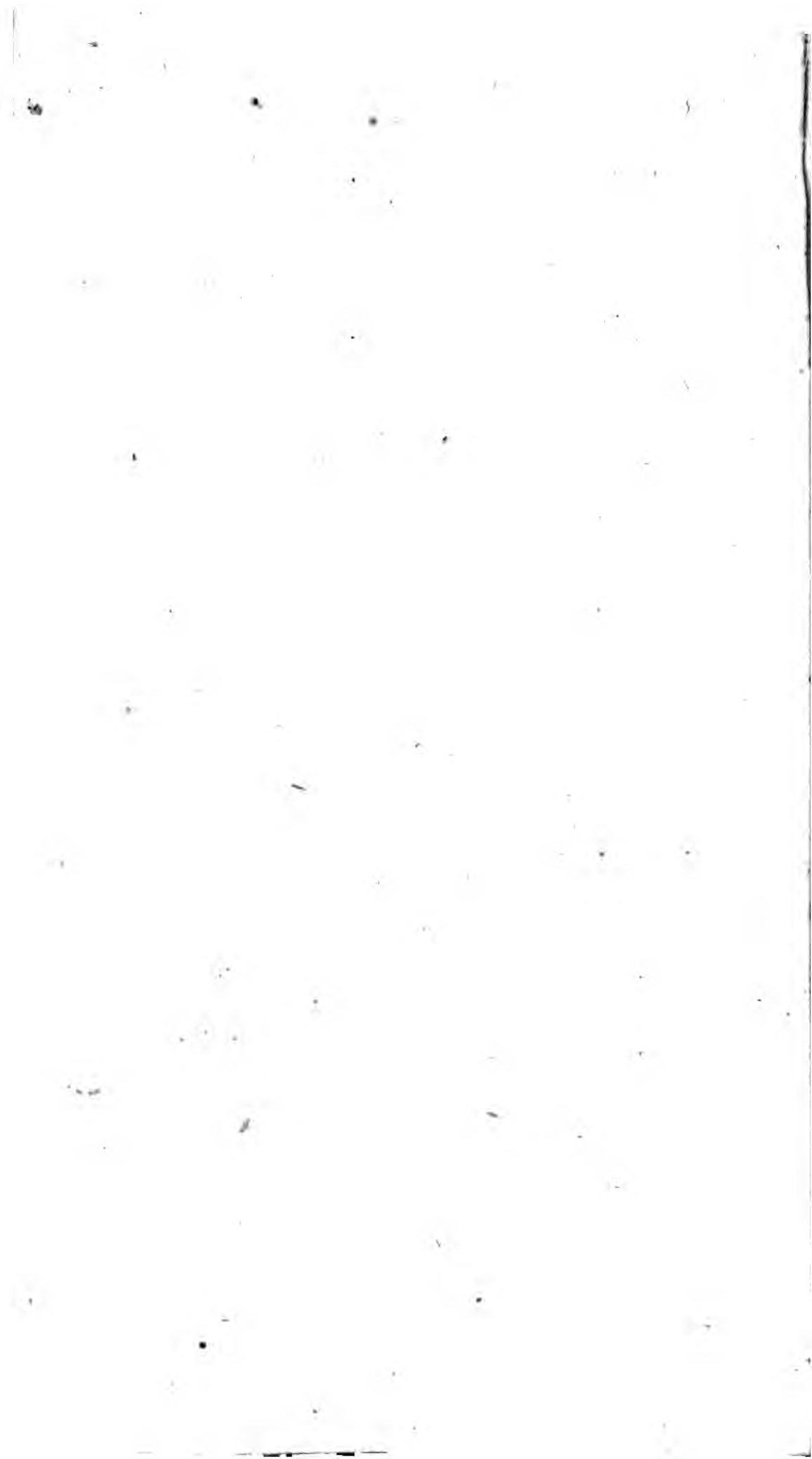
MYLNE 609

**OXFORD
1992**

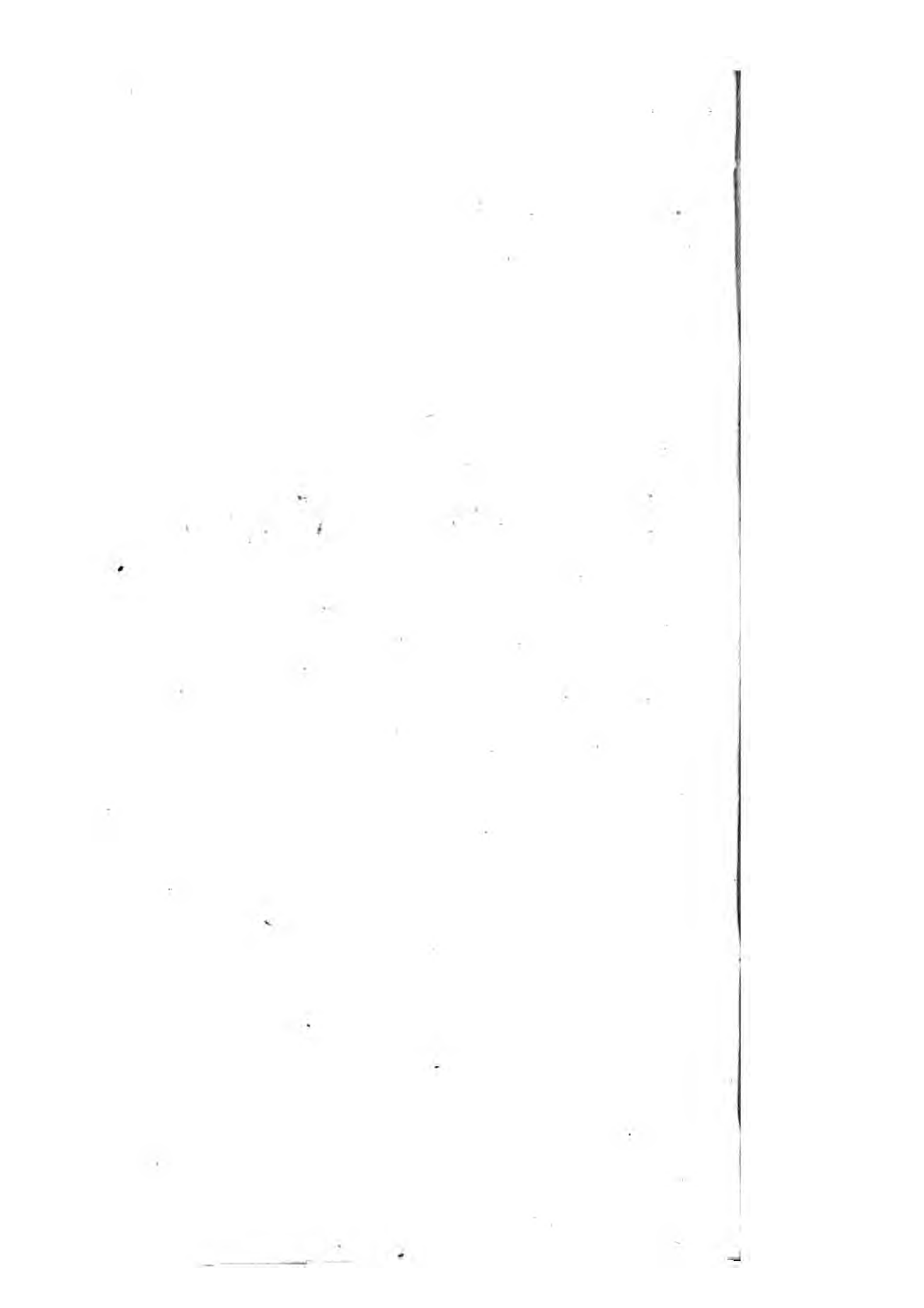








U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S



U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S.

TROISIÈME PARTIE.



A L O N D R E S ;
Et se trouve à P A R I S ,
C H E Z L ' A U T E U R , rue Quincampoix ,
au Bureau de la Bonneterie.
Et chez les Marchands de Nouveautés ;

M. D C C. L X X X V I I ,





U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S.

Ho ! majolie Cousine , ho ! combien en songeant à vous , je m'applaudis de l'effort généreux que je venois de faire ! Ho ! qu'il me fut doux de penser qu'enfin je vous avois sacrifié un rendez-vous , & qu'à l'heure même où la Marquise avoit cru me revoir chez son *Amie* , je jouirois près de vous du bonheur de vous admirer !

Hélas ! elle ne vint pas au parloir !
—Ha ! ma sœur , ha ! pourquoi votre amie n'est-elle pas avec vous ? —Ho !

je vous disois bien qu'elle étoit malade ! Hier encore elle a pleuré toute la journée ; de la nuit elle n'a fermé l'œil : la fièvre s'est déclarée ce matin. — La fièvre ! Sophie a la fièvre ! Sophie est en danger ! — Ne parlez pas si haut, mon frere. Je ne fais pas s'il y a du danger , mais elle souffre. Elle a le teint pâle , les yeux rouges , la tête penchée , la respiration lente , la parole breve & entrecoupée ; j'ai cru même surprendre quelques momens de délire. Ce matin , son visage s'est enflammé tout-à-coup , ses yeux sont devenus vifs & brillans : elle a prononcé très-vîte & très-bas quelques mots que je n'ai pu entendre : mais bientôt elle est retombée dans un accablement plus profond : *Non , non , a-t-elle dit , cela n'est pas possible je ne le puis , je ne le dois pas . . . Jamais il ne le saura . . .* J'ai vu des larmes couler de ses yeux,

Elle a ajouté d'un ton douloureux : *ho ! comme je me suis trompée ! J'en mourrai ! j'en mourrai ! le cruel ! l'ingrat !* J'ai pris sa main , elle a serré la mienne , & puis elle m'a redit ce qu'elle me répète sans cesse : *Adelaïde ! Adelaïde ! ha ! que tu es heureuse !* Sa Gouvernante rentroit : Sophie m'a encore conjuré de ne lui rien dire. Cependant , mon frere , il faudra que j'avertisse Madame Munich , [c'étoit le nom de la Gouvernante de Sophie ,] parce que je crains pour ma bonne amie , qu'en pensez-vous ? — Adelaïde , lui avez-vous dit que j'étois ici ? — Oui , mais j'avois bien raison de vous soutenir hier qu'elle ne vous aimoit plus ; elle me l'a dit elle-même. — Sophie vous a dit ? — Oui , Monsieur ; elle me l'a dit : & elle m'a chargé de vous le dire. Hier avant souper , je lui racontois que vous aviez amené avec vous un jeune Mon,

4 *Une année de la Vie*

sieur fort aimable : elle a demandé son nom, j'ai répondu : le Comte de Rosambert. *Rosambert !* a-t-elle répété avec étonnement, *Rosambert ! c'est celui qui a mené votre frere chez la Marquise de B***. Ce n'est pas un jeune homme honnête ! Votre frere en fait son ami , il gâtera tout-à-fait votre frere ! . . . Adelaïde , il commence à se déranger , votre frere ! Ha ! ma bonne amie , je lui en ai fait des reproches ; & je lui ai même dit que tu ne l'aimes plus. — Vous lui avez dit que je ne l'aime plus ? — Oui , ma bonne amie ; mais il n'a pas voulu me croire , & il s'est mis à rire , & M. de Rosambert a ri aussi. . . Ces Messieurs se sont mis à rire ! m'a répliqué Sophie d'un ton fâché. *Votre frere a ri , & n'a pas voulu vous croire ! Adelaïde , quand revient-il , votre frere ? — Demain , ma bonne amie. — Hé bien , dites-lui**

du Chevalier de Faublas. 5

qu'il est vrai que j'ai eu de l'amitié pour lui , mais que je n'en ai plus , plus du tout ; & qu'afin de l'en convaincre , je ne le reverrai de ma vie. Elle m'a quittée , & puis un moment après elle est revenue me dire en riant : Oui , ma chere Adelaïde , tu as raison ; je n'aime pas ton frere , je ne l'aime pas. Ne manque pas de le lui dire demain. Elle rioit ; & cependant je vous assure , Faublas , que tout de suite elle s'est mise à pleurer.

Tandis qu'Adelaïde me parloit, mon cœur étoit pénétré de douleur & de joie.

Il faut , reprit ma sœur, il faut que je vous fasse part d'une singuliere idée qui m'étoit venue dans l'esprit, je ne fais comment, je ne fais pourquoi. En voyant ma bonne amie rire & pleurer en même temps, je ne puis m'empêcher de craindre qu'elle ne soit un peu folle ; cependant il y a là - dedans quelque mystere que je ne pénétre pas. Sûre-

6 *Une année de la Vie*

ment quelqu'un lui donne du chagrin... mon frere, j'ai vraiment eu peur que ce ne fût vous. Pourquoi le hait-elle à présent? me suis-je dit. Pourquoi ne veut-elle plus le voir? Seroit-ce lui qu'elle appelle ingrat & cruel? ... Vous sentez bien, Faublas, qu'en y réfléchissant un peu, je me suis convaincue que cette idée n'étoit pas raisonnable... Mon frere un ingrat! un cruel! cela ne se peut pas. Et puis, quel mal a-t-il fait à ma bonne amie? quel mal auroit-il pu lui faire?

Adelaïde! m'écriai-je, ma chere Adelaïde!

Comment! vous pleurez! me dit-elle, seriez-vous fâchée contre moi? Je vous assure que j'ai pensé tout cela malgré moi, & que je ne vous l'ai pas dit pour vous offenser. —Ho! je le fais bien, ma chere sœur, je le fais bien; c'est la maladie de ta bonne amie qui

me fait pleurer. — Mon frere , pensez-vous qu'elle puisse devenir sérieuse ? Pensez-vous que je doive avertir la gouvernante de Sophie ? — Non , Adelaïde , non , ne l'avertis pas. Ta bonne amie a la fièvre , comme tu dis bien ; & je connois un remede qui la guérira. Adelaïde , je vous apporterai demain matin la recette écrite sur un morceau de papier soigneusement cacheté ; vous ne montrerez ce papier à personne : vous le donnerez à Sophie , quand Madame Munich ne sera pas avec elle ; il est essentiel que Madame Munich ne voie pas ce papier. Vous m'entendez bien ? — Oui , oui , soyez tranquille. Ha ! que je vous aurai d'obligations , si vous guérissez ma bonne amie ! — Adelaïde , dites à ma jolie Cousine que je crois connoître son mal , que je le partage , & que j'espère lui rendre sa tranquillité. Lui direz-vous

8 *Une année de la Vie*

bien cela, ma sœur ? — Ha ! mot pour mot ! vous connoissez son mal, vous le partagez, vous le guérirez ; mon frere, je lui dirai même que vous avez pleuré. Mais ne manquez pas de venir demain. . . ha ! quand ma bonne amie se portera bien, elle vous aimera sans doute autant qu'elle vous aimoit autrefois.

Revenu chez moi, je ne m'occupai que des discours d'Adelaïde, que des peines de Sophie. Malheureusement mon pere donnoit à dîner ce jour-là. Il fallut d'abord tenir table, & faire ensuite un maudit brelan qui me retint jusqu'à plus de minuit. Ho ! quel tourment, quand on aime bien, quand on se croit aimé, quand on veut écrire à sa maîtresse, quel tourment d'être obligé de jouer toute la soirée ! je ne le souhaite pas à mon plus cruel ennemi.

On devine que je dormis peu cette

du Chevalier de Faublas. 9

nuit. Le lendemain je passai dans un petit cabinet pratiqué au fond de ma chambre à coucher ; j'avois là quelques livres d'étude , dont mon commode Gouverneur ne m'ennuyoit pas souvent. Je me mis à mon secrétaire. J'écrivis une première lettre que je déchirai ; j'en fis une seconde pleine de ratures qu'il falloit bien corriger ; & je prie le lecteur de ne pas dire que j'aurois dû recommencer encore la troisième que voici :

MA JOLIE COUSINE.

» IL est enfin venu ce moment tant
» souhaité , où je puis librement vous
» ouvrir mon cœur , solliciter de votre
» tendresse un aveu bien doux , &
» peut-être assurer ainsi notre bonheur
« commun.

» Ha ! Sophie , Sophie , si vous sa-
» viez ce que j'éprouvai le premier

» jour que je vous vis ! Comme ma
» vue se troubla ! comme mon cœur
» fut agité ! Mon amour n'a fait
» qu'augmenter depuis : un feu dévo-
» rant circule aujourd'hui dans mes vei-
» nes. . . . Sophie, je n'existe plus que
» par toi !

J'en étois là, quand Jasmin entrant brusquement, m'annonça le Vicomte de Florville. — Le Vicomte de Florville ! je ne le connois pas. Dites que je n'y suis pas. — Monsieur, il est dans votre chambre à coucher. — Comment ! vous laisseriez donc entrer toute la terre ! — Monsieur, il a forcé la porte. -- Au diable, le Vicomte de Florville !

Tremblant que cet inconnu si peu civil ne vînt jusques dans mon cabinet, & que d'un œil prophane il ne parcourût ce papier dépositaire de mes plus secrets sentimens, je me précipitai

dans ma chambre à coucher. Un cri de surprise & de joie m'échappa ; ce prétendu Vicomte de Florville, c'étoit la Marquise de B*** ! Mon premier mouvement fut de pousser Jasmin dehors ; le second, de verrouiller la porte ; le troisième, d'embrasser le charmant cavalier ; le quatrième !... Les esprits pénétrants l'ont déjà deviné.

La Marquise toujours étonnée de ma vivacité, dès qu'elle eut repris ses esprits, me dit : Vous êtes un bien singulier jeune homme ! Ne vous lasserez-vous jamais de prendre ainsi le Roman par la queue ? Il n'y a que vous dans le monde capable de commencer un raccommodement par où il doit finir ! — Hé bien, Maman, prenez qu'il n'y ait rien de fait, voyons, disputons-nous. — Oui, afin de nous raccommoder encore. N'est-il pas vrai ? petit libertin ! — Ha ! ma chere maman,

je n'ai pas une idée que vous ne compreniez d'abord. — Hier pourtant vous ne m'avez pas compris, ingrat que vous êtes ! — Hier, je boudois encore. — Et de quoi ? s'il vous plaît. Pouvois-je soupçonner que vous fussiez sous cette ottomane ? N'étoit-il pas essentiel pour vous & pour moi de retirer ce porte-feuille des mains du Marquis ? — Tout cela est vrai, Maman ; mais le dépit ! . . . — Le dépit ! vous avez du dépit ! vous, pour qui j'oublie mes devoirs . . . toutes les bienfaisances . . . le soin même de ma réputation ; & de quel ton répondez-vous à la lettre la plus tendre ? [Elle tira la mienne de sa poche.] Tenez, ingrat, relisez-la votre lettre ; relisez-la de sang-froid, si vous pouvez. Quelle cruelle ironie ! quel persiflage amer ! Et cependant je vous pardonne ! & cependant je viens vous chercher ! Je me conduis avec

autant de foiblesse & d'imprudence qu'un enfant de douze ans. . . Ha! Faublas! Faublas! il faut que le charme soit bien fort! . . . il faut. . . que vous m'ayez enforcélée! — Petite Maman! — Hé bien! — Grondez-moi fort, parce que nous nous raccommoderons. — Comment! fripon, vous n'avouerez seulement pas que vous avez eu tort? Vous ne me demanderez pas pardon? — Ho! si fait! . . . ho! que vous êtes belle! . . . ho! que je vous demande pardon!

Les gens qui ont de l'esprit, & même ceux qui n'en ont pas, devineront encore qu'ici la Marquise & moi, nous nous raccommodâmes.

On croit que nous allons recommencer à nous quereller; point du tout. Voici l'instant des petites caresses & des complimens tendres.

Mon Dieu! Florville! que vous êtes

séduisant dans ce joli négligé ! Que ce frac Anglois vous va bien ! — Mon ami, je l'ai fait faire hier tout exprès. Il est, si je ne me suis pas trompée, de la même étoffe & de la même couleur que ce charmant habit d'Amazone dans lequel l'amour, qui vouloit ma défaite, te fit paroître à mes yeux pour la première fois. Devenue Chevalier de Mademoiselle Duportail, j'ai senti qu'il me convenoit de prendre ses couleurs. [Je le ferrai dans mes bras]. — Et moi désormais l'esclave du Vicomte de Florville, je me plairai toujours à porter ses chaînes. Maman, quelle douce réciprocité ! — Mon ami, l'amour est un enfant qui s'amuse de ces métamorphoses. Il fit de Mademoiselle Duportail une vierge folle ; il fait de la Marquise de B***. un jeune homme imprudent. Ha ! puisse le Vicomte de Florville te paroître aussi aimable que Ma-

demoiselle Duportail me sembla jolie !
— Aussi aimable ? . . . ha bien davantage ! — Ho ! non , répondit-elle , en se mirant avec complaisance , en me considérant avec tendresse : ho ! non. Vous êtes mieux , mon ami , plus grand , plus dégagé. Il y a dans votre air quelque chose de hardi , de martial. . . . — Oui , Maman , & si j'en crois un grand physionomiste , quelque chose de plus nerveux. . . — Ha ! Faublas , laissez-là mon pauvre mari. . . . N'est-ce pas assez du mauvais tour que nous lui jouons ? . . . Enfin , je ne suis pas venue ici pour m'occuper de lui. . . Ho ! ça , mon ami ; dis-moi sans flatterie comment tu me trouves ? — Bien , plus que bien. Je n'aurois pas de peine à vous dire comment vous êtes mieux ; mais puisqu'absolument , homme ou femme , il faut qu'on s'habille , ha ! je défie que d'une manière ou de l'autre

personne soit jamais aussi jolie que vous. — Voilà bien le langage d'un amant ! toujours enthousiaste , toujours exagéré ! . . . Ha ! mon cher Faublas , quelle femme sera plus heureuse que moi , si tu me vois toujours des mêmes yeux ? . . . — Ho ! Maman , toute ma vie !

Je la tenois dans mes bras : elle m'échappa , pour aller prendre une épée qu'elle aperçut sur un fauteuil. En ajustant le ceinturon , elle me dit : J'ai un joli cheval Anglois que je monte quelquefois. Nous touchons au Printemps , j'aime beaucoup à me promener à cheval dans les environs de Paris. Voudrez-vous bien m'accompagner quelquefois , Faublas ? . . . Veux-tu , mon ami , t'égarer de temps en temps dans les bois avec le Vicomte de Florville ? — Mais on nous verra. — Non , le Marquis est souvent obligé d'aller à
la

la Cour. — Hé bien , Maman , quel jour ? — Ha ! laissez donc paroître la verdure.

En me parlant , elle avoit tiré mon épée , & s'escriant en face de moi : en garde , Chevalier , me dit-elle. — Je ne fais pas si le Vicomte est redoutable : mais ce que je fais bien , c'est que ce n'est pas là ; ce n'est pas ainsi que je dois me battre avec la Marquise. Ose-t-elle accepter un autre espèce de combat ? [Elle vola dans mes bras.] Ha ! Faublas , me dit-elle en riant ; ha ! s'il n'y en avoit jamais de plus meurtriers ! . . . — Maman , ce ne seroit plus parmi les hommes qu'on chercheroit des héros.

Je venois de mettre la Marquise hors d'état de me battre , & bien m'en prit.

Ma belle maitresse me donna encore deux heures , que nous employâmes passablement bien. Si je n'écoutois que

mon cœur, me dit-elle enfin, je resterois ici toute la journée; mais voici l'heure à laquelle je dois rejoindre Justine dans un endroit, & mes gens dans un autre. Nous nous dîmes adieu, je reconduisis poliment le Vicomte de Florville. Déjà sortis de mon appartement, nous allions descendre l'escalier, lorsqu'à travers les rampes je distinguai, dans le vestibule, Rosambert qui se disposoit à monter. J'en avertis la Marquise : rentrons promptement, me dit-elle, je vais me cacher dans quelque coin de votre appartement, vous le renverrez vite. A ces mots, sans me donner le temps de la réflexion, elle entra, traversa ma chambre à coucher comme une folle, & se jeta dans mon cabinet.

Rosambert entra : bon jour, mon ami, comment se porte Adelaïde ?

Comment se porte la jolie Cousine ?
— Chut ! chut ! ne parlez pas de cela ,
mon pere est là. — Où ? — Dans ce cabi-
net. — Dans ce cabinet ! votre pere !
— Oui. — Et que fait-il là ? — Il
examine mes livres. — Comment , vos
livres ? . . . Mais non , il n'est pas dans
ce cabinet ; car tenez , le voilà qui en-
tre. . . . ha ! il y a de la Marquise là-
deffous ! . . . Et pourquoi ne pas me
dire tout bonnement que vous êtes en
affaire. Adieu , Faublas ; à demain. Il
passa devant mon pere , & le salua :
Monsieur , vous avez quelque chose à
dire à M. votre fils , je vous laisse.

Cependant le Baron me regardoit
d'un air sévere , & se promenoit à
grands pas. Impatient de savoir ce que
m'annonçoit cet abord sinistre , je lui
demandai respectueusement pourquoi il
m'avoit fait l'honneur de monter chez
moi. — Vous le saurez tout-à-l'heure ,

Monfieur. Un domestique parut : va-t-il venir ? cria le Baron. — Le voilà , Monfieur ; & mon cher Gouverneur entra.

Le Baron lui dit : Monfieur , ne vous ai-je pas chargé de la conduite & de l'éducation de mon fils ? — Oui , fans doute. . . . — Hé bien , Monfieur , l'une est très-négligée , & l'autre très-mauvaife. — Monfieur , ce n'est pas ma faute ; M. votre fils n'aime pas l'étude... C'est-là le moindre mal , interrompit le Baron : mais comment ne fuis-je pas instruit de ce qui fe paffe chez moi ? Pourquoi ne m'avertiffez-vous pas des défordres de mon fils ? — Monfieur , quant à ce qui fe paffe chez vous , je ne puis répondre que de ce que je vois ; au-dehors je ne puis répondre de rien. M. votre fils , quand il fort , fouffre rarement que je l'accompagne ; & . . . [un regard que je

jettai sur M. Person , l'avertit qu'il en avoit assez dit.] Le Baron reprit : Monsieur , je n'ai qu'un mot à vous dire ; si ce jeune homme se conduit toujours aussi mal , je me verrai forcé de lui choisir un autre Instituteur. Laissez-nous , je vous prie.

Lorsque M. Person fut sorti , le Baron prit un fauteuil , & me fit signe de m'asseoir. — Pardon , mon pere ; mais j'ai affaire. — Je le fais bien , Monsieur ; & c'est précisément pour que cette affaire ne s'acheve pas , que je viens vous parler. — Mon pere . . . encore une fois pardon : mais il faut que je sorte. . . — Non , Monsieur ; vous resterez : asseyez - vous. Il fallut bien s'asseoir , j'étois sur les épines ; le Baron commença :

Se peut-il que Faublas ait de sang-froid médité des horreurs ? Se peut-il qu'il veuille abuser la simple innocen-

ce, & préparer des pièges à la vertu ?

— Moi ! mon pere ! — Oui, vous. Je viens du Couvent, je fais tout.

Si mon fils, encore trop jeune pour sentir, que plus une conquête est aisée, moins elle est flatteuse ; qu'il faut se garder de confondre une intrigue avec une passion ; que l'amour du plaisir ne fut jamais de l'amour... — Mon pere, daignez parler moins haut. — Si mon fils, trop enivré de ce qu'on ne peut appeller qu'une bonne fortune...

— Ho ! plus bas, je vous en supplie.

— Trop charmé de la découverte d'un sens nouveau & de la possession d'une femme qui n'est pas sans appas ; si mon fils dans les bras de la Marquise de B***... — Ha ! c'en est trop, de grace, mon pere... — avoit oublié son pere, son état, ses devoirs, je l'aurois plaint : mais je l'aurois excusé, je lui aurois donné les conseils d'un ami,

Je lui aurois dit : plus la Marquise . . .

— Ho ! mon pere , si vous saviez . . .

— Plus la Marquise est belle , & plus elle est dangereuse. Examine avec moi la conduite de cette femme dont tu es épris. Au premier coup-d'œil ta figure la décide : elle te prend en une soirée . . .

— Je vous conjure de ménager . . . ,

— Pour satisfaire sa folle passion , elle expose sa vie & la tienne. Qu'elle doit être vive , ardente , emportée celle . . .

— Ha ! mon Dieu ! — Celle qui sacrifie à la soif du plaisir son repos , son honneur , l'estime publique ! . . . -- Ha ! mon pere ! ha ! Monsieur ! -- Je le répète , mon ami ; plus la Marquise est belle , plus elle est dangereuse ! Tu croiras dans ses bras que la nature a des ressources inépuisables . . .

Désolé de ne pouvoir m'expliquer ; bien convaincu que le Baron ne se tairoit pas , je me déterminai à attendre

patiemment la fin de cette remontrance , que dans une autre occasion , je n'aurois peut-être pas trouvé trop longue. Le coude gauche posé sur le bras de mon fauteuil , je mordois ma main de dépit ; & mon pied droit toujours en mouvement battoit la mesure sur le parquet. Mon pere cependant continuoit.

Tu l'énerveras , la nature , au moment de la puberté , dans cet âge critique , où travaillant au développement des organes , elle a besoin de toutes les forces pour achever son ouvrage. Je fais bien que l'excès des plaisirs produira la satiété : mais le dégoût viendra trop tard peut-être ; mais déjà tu pleureras ta santé détruite , ta mémoire perdue , ton imagination flétrie , toutes tes facultés altérées. Infortuné ! tu deviendras à la fleur de ton âge la proie des noirs chagrins , des infirmités dégoûtantes ;

dégoûtantes ; & dans les horreurs d'une vieillesse prématurée , tu gémiras d'être obligé de supporter le fardeau de la vie. . . . Ho ! mon ami , redoute ces malheurs plus communs qu'on ne pense : jouis du présent , mais songe à l'avenir. Use de ta jeunesse ; mais garde des consolations pour l'âge mûr.

Cependant , ajouta le Baron , mon fils peu touché de mes représentations paternelles , auroit donné en m'écoutant mille signes d'impatience ; il se seroit dandiné sur son fauteuil , il m'auroit interrompu cent fois. Je n'aurois pas eu l'air de m'en appercevoir. Plus effrayé de ses dangers , que sensible à mes injures , j'aurois continué tranquillement , je lui aurois dit : la Marquise de B***. . .

On conçoit ce que je souffrois depuis un quart d'heure. Je ne pus contenir davantage mon impatience long-tems

concentrée : Hé ! mon pere , m'écriai-je , n'auriez-vous pas pu lui dire tout cela un autre jour ? Le Baron étoit naturellement violent , il se leva furieux. Craignant l'effet d'un premier transport , je me sauvai dans le cabinet dont je pouffai la porte sur moi.

J'y trouvai la Marquise dans une situation bien pénible. Les bras appuyés sur le devant de mon secrétaire , elle tenoit avec ses mains ses oreilles bouchées , & lisoit , en sanglotant , un papier posé devant elle. Je m'approchai de ma belle maitresse : Ho ! Madame , combien je suis désolé !... La Marquise me fixa d'un air égaré : Cruel enfant ! quelles fautes tu m'as fait faire !... = Ho ! parlez donc plus bas. -- Mais quel châtiment j'en reçois ! = De grâce , parlez plus bas. -- Ton pere !... , ton indigne pere !... il ose... = Ho ! mon amie , vous allez vous

perdre! -- Mais tu es cent fois plus cruel que lui. Tiens. Regarde cet écrit funeste. Vois ces caractères perfides. Mes pleurs les ont effacés. (Elle me montrait la lettre commencée pour Sophie.)

Faublas , cria le Baron , ouvrez cette porte. Vous n'êtes pas seul dans ce cabinet ? --Pardonnez - moi , mon pere. -- J'entends quelqu'un vous parler. Ouvrez cette porte. -- Mon pere , je ne le puis. --Je le veux : ne me laissez pas appeller mes gens. --La Marquise se leva brusquement : Faublas , dites-lui que vous êtes avec un de vos amis qui demande la permission de sortir. --De sortir ! Ho ! oui , reprit-elle avec désespoir ; quelque honte qu'il y ait à sortir , il y en aura moins qu'à rester. --Mon pere , je suis avec un de mes amis qui demande la liberté de sortir. --Avec un de vos amis ? --Oui , mon

pere. —Hé! que ne me disiez-vous plutôt, qu'il y avoit quelqu'un dans ce cabinet? Ouvrez, ouvrez; ne craignez rien: je suis tranquille. Votre ami peut sortir.

Conduisez-moi, me dit la Marquise. Elle se couvrit le visage avec ses mains: j'ouvris la porte, nous entrâmes dans la chambre à coucher; nous allions gagner la porte opposée qui conduisoit à l'escalier. Mon pere, étonné des précautions que l'inconnu prenoit pour se cacher, se jeta sur notre passage; il dit à ma malheureuse amie: Monsieur, je ne vous demande pas qui vous êtes; mais vous permettrez au moins que j'aie l'honneur de vous voir. —Mon pere, je vous conjure pour mon ami de ne pas exiger... Hé! que signifie donc ce mystere? interrompit le Baron. Quel est donc ce jeune homme qui se cache chez vous, & qui craint

qu'on ne le voie en face ? Je prétends savoir à l'instant. . . . — Mon pere, je vous le dirai ; je vous donne ma parole d'honneur que je vous le dirai. — Non, non. Monsieur ne sortira pas que je ne sache. . . La Marquise se jeta dans un fauteuil, le visage toujours couvert de ses mains : Monsieur, vous avez des droits sur un fils ; mais sur moi ! je ne le croiois pas. Le Baron entendant le son clair d'une voix féminine soupçonna enfin la vérité : Quoi ! s'écria-t-il, il se pourroit ! . . . Ho ! que je suis fâché ! . . . que j'ai de regrets ! . . . Que d'excuses Mon fils, vous devez sentir que votre pere, jaloux de vous rendre à vos devoirs, s'est permis sur le compte de Madame la Marquise de B* * *. des expressions trop fortes que le Baron de Faublas défavoue. . . . Mon fils, reconduisez votre ami.

La Marquise, dès que nous fûmes

30 *Une année de la Vie*

dans l'escalier , donna un libre cours à ses larmes. Ho ! que je suis cruellement punie de mon imprudence ! disoit-elle. Je voulus hasarder quelques mots de consolation. — Laissez-moi ! laissez-moi ! Votre barbare pere est moins barbare que vous !

Nous étions dans le vestibule. J'ordonnai qu'on allât promptement chercher un fiacre , & en attendant qu'il arrivât , je fis entrer la Marquise dans la loge du Suisse. Il n'y avoit qu'un instant que nous y étions , lorsqu'un homme présenta sa figure par le vagiflas (1) entr'ouvert , & demanda si le Baron étoit chez lui. La Marquise se cacha le visage dans ses mains ; je me jettai devant elle pour la couvrir de

(1) Vagiflas. C'est le nom qu'on donne à la vitre que les portiers ouvrent & ferment à volonté.

mon corps : mais tout cela ne put se faire assez promptement. M. Duportail (car c'étoit lui) eut le temps de fixer la Marquise. - Monsieur, le Baron est chez moi ; si vous voulez prendre la peine d'y monter , je vous rejoins dans un moment. Oui ! oui ! me répondit M. Duportail , en souriant.

On vint nous dire que la voiture étoit à la porte. La Marquise monta promptement ; je voulus m'y placer un moment auprès d'elle : Non , non , Monsieur , je ne le souffrirai pas. La douleur dont je voyois son cœur ferré passa dans le mien. Je laissai tomber quelques larmes sur une de ses mains que j'avois saisie , & qu'elle ne retiroit pas : Ha ! vous vous croyez auprès de Sophie ! Je voulus encore entrer dans le carrosse , elle retira sa main , & me repoussa : Monsieur , si , malgré les discours de votre pere , il vous reste en-

core quelque estime , quelque considération pour moi , je vous prie de descendre & de me laisser. -- Hélas ! ne vous reverrai-je donc plus ? -- Elle ne me répondit pas ; mais les larmes recommencerent à couler avec plus d'abondance : Ma chere maman , quand pourrai-je vous revoir ? Dans quel lieu me permettrez-vous ? . . . -- Ingrat ! je suis trop sûre que vous ne m'aimez pas ; mais vous devez me plaindre au moins . . . Laissez-moi . . . Remontez chez vous ; le Baron vous y attend. Elle dit au cocher de la conduire chez Madame* * * , Marchande de modes , rue* * * Il fallut bien me décider à la quitter.

Je retrouvai dans l'escalier M. Duportail qui m'y attendoit : Mon ami , si je suis aussi bon physionomiste que le Marquis de B* * * , ce si joli garçon que vous quittez , c'est sa belle moi-

tié ! . . . Mais qu'avez-vous donc ? vous pleurez ! -- Je ne fais où M. Person s'étoit fourré, nous le vîmes tout-à-coup derriere nous ; il me dit d'un ton suffisant : Je savois bien , Monsieur , que tout cela finiroit mal ; vous ne faites aucun cas de mes avis. -- Vos avis ! Monsieur , faites - m'en grace En vérité , c'est précisément le Maître d'école de la Fontaine ; je me noie , & il me sermone ! Mais qu'est - ce donc que tout cela ? reprit M. Duportail. -- Ha ! montez , montez chez moi , vous allez le savoir ; mon pere m'a fait une scene !

En entrant , M. Duportail demanda au Baron ce qu'il y avoit. Ce qu'il y a ! répondit mon pere. Je l'interrompis : Ce qu'il y a , M. Duportail , ce qu'il y a ! Tenez , Madame de B*** étoit dans ce cabinet : mon pere entre ici , il s'assied là , il me fait des représentations

sans doute très-justes, très-paternelles ; mais la Marquise entendoit tout, & mon pere la traitoit ! Ha ! vous n'en avez pas d'idée ! moi, de peur de compromettre une femme . . honnête . . oui honnête, quoiqu'on en puisse dire ; je n'osois m'expliquer : mais mon pere connoît le profond respect que je lui porte ; jamais je ne m'en suis écarté . . . Hé bien ! il est témoin que je souffre, que je m'impatiente, que je lui manque . . . Monsieur, il ne sent pas qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel ! Il continue toujours ! Il ne veut rien deviner ! Jeune homme, répliqua le Baron, votre excuse est dans vos pleurs ; je vous pardonne les reproches que vous osez me faire, à cause de la douleur dont vous paroissez oppressé ; mais plus vous semblez aimer la Marquise . . . -- Mon pere . . . -- Monsieur ! Madame de B*** n'est plus là.

Pourquoi donc m'interrompez-vous?... Plus vous semblez aimer la Marquise, & plus je suis mécontent de vous. Si votre cœur est préoccupé de cette passion, c'est donc avec froideur que vous avez médité la perte d'une fille vertueuse, d'un enfant respectable, de Sophie ! Vous n'êtes donc qu'un vil séducteur ! -- Mon pere, entre Sophie & moi il n'y a d'autre séducteur que l'amour. -- Vous n'aimez donc pas la Marquise ? -- Mon pere... -- Monsieur, que vous soyez, ou que vous ne soyez pas véritablement attaché à Madame de B***, vous concevez que je m'en soucie peu ; mais ce qui m'importe, c'est que mon fils ne soit pas indigne de moi. Ha ! Baron ! interrompit M. Duportail. -- Je ne dis rien de trop fort, mon ami. Apprenez des choses qui vont vous étonner. Ce matin je vais au Couvent : je trouve Adelaïde

dans les larmes. Ma fille, ma chère fille, dont vous connoissez l'aimable candeur, m'apprend que sa bonne amie est malade, & que son frere tarde bien à apporter l'infailible remede qu'il a promis pour Sophie. Je la presse de s'expliquer : elle me rend le compte le plus exact des symptômes & des effets de cette maladie, que vous devinez, que Monsieur connoît, qu'il a causé, qu'il se plaît à nourrir, qu'il voudroit augmenter. Monsieur abuse de quelques dons naturels, pour séduire un enfant trop sensible ; il prend sur son esprit un empire absolu, il prépare par degrés son déshonneur. -- Son déshonneur ! le déshonneur de Sophie ? -- Oui, jeune insensé ; je connois les passions.... -- Ha ! mon pere, si vous les connoissez, vous savez que vous déchirez mon cœur ! -- Mon fils, modérez cette impétuosité qui m'offense.... Oui, je

connois les passions ; oui , cette enfant que vous respectez aujourd'hui , demain peut-être vous la déshonorerez , si elle a la foiblesse d'y consentir (Il s'adressa à M. Duportail.) La recette que Monsieur destine à *sa jolie Cousine* sera renfermée dans un papier soigneusement cacheté , qu'il ne faut pas que Madame Munich voie Vous comprenez ? Mon ami . . . Ainsi tout est prêt ; la correspondance va s'entamer : Sophie , la pauvre Sophie , déjà séduite par les yeux , va l'être bientôt par son cœur . Elle fut trompée par une belle figure , signe ordinaire d'une belle ame ; elle va l'être par les charmes non moins perfides d'une éloquence apprêtée : on va , dans des lettres étudiées , affecter avec elle le langage du sentiment , Sophie attaquée de tous les côtés à la fois , tombera sans défense dans les pièges qu'on lui aura tendus . . . Et cependant

son séducteur n'a pas dix-sept ans ! . . .
Et dans un âge encore si tendre il montre déjà les goûts funestes , il déploie les talens insidieux de ces hommes aussi lâches que dépravés , qui ne craignant pas de porter dans les familles la discorde & la désolation , se font un barbare plaisir d'entendre les gémissemens de la beauté malheureuse , contemplent , en s'en applaudissant , l'opprobre & les inquiétudes de l'innocence avilie. Voilà ce qu'auront produit les dons naturels que je me plaisois à voir en lui , dont j'étois peut-être fier en secret ; voilà comme se réaliseront les grandes espérances que j'avois conçues ! --Ho ! mon pere , croyez que j'adore Sophie... (Le Baron , sans m'écouter , s'adressant toujours à M. Duportail ,) Et savez-vous par quelles mains Monsieur compte faire passer ses lettres corruptrices ? Savez-vous à qui il confie l'hon-

nête emploi de servir ses détestables projets? . . . A la vertu la plus pure & la plus confiante , à l'innocente Adelaïde , à ma chere fille , à sa sœur ! --Mon pere , ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous doutez de mes sentimens pour Sophie? Hé bien , daignez nous unir. Donnez-la moi pour épouse. --Et vous disposez ainsi de Sophie & de vous ! Les parens de Mademoiselle de Pontis vous connoissent-ils? sont-ils connus de vous? Savez-vous si cet hymen leur convient? Savez-vous s'il me convient à moi ? Croyez-vous que je veuille vous marier , à votre âge? A peine sorti de l'enfance , vous prétendez à l'honneur d'être pere de famille ! --Oui ; & je sens qu'il vous seroit aussi aisé de consentir à mon mariage , qu'il m'est impossible de renoncer à mon amour pour Sophie. --Monsieur , vous y renoncerez pour-

tant. Je vous défends d'aller au Couvent sans moi , ou sans mon expresse permission ; & je vous déclare que , si vous ne changez pas de conduite , une maison de force me répondra de vous. --Ha ! si au lieu de marier les jeunes gens qui s'aiment , on les renfermoit ; mon pere , je ne serois pas au monde , & vous seriez en prison.

Le Baron n'entendit pas ma réponse , ou feignit de ne pas l'entendre. Il sortit : je retins M. Duportail qui se disposoit à le suivre. Je le priai de vouloir bien être médiateur entre mon pere & moi , & d'engager sur-tout le Baron à révoquer l'ordre cruel , qui m'interdisoit les visites au Couvent. Il m'observa que les précautions dont mon pere usoit étoient assez raisonnables. --Raisonnables ! voila comme parlent toujours les gens indifférens ! Leur grand mot

mot, c'est la raison ! Ha ! Monsieur, quand vous adoriez Lodoiska , quand l'injuste Lupauski vous priva du bonheur de la voir , vous ne trouvâtes pas les précautions raisonnables. --Mais , mon jeune ami , remarquez donc la différence. . . . --Il n'y en a aucune , Monsieur , il n'y en a pas. En France comme en Pologne , un amant digne de ce nom , ne voit , ne connoît , ne respire que ce qu'il aime ; le plus grand malheur qu'il imagine , c'est celui d'être séparé de l'objet adoré. Les précautions de mon pere vous paroissent raisonnables ; moi je les trouve cruelles , je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre inutiles. Sophie apprendra mon amour : elle l'apprendra malgré mon pere ; elle en fera bien aise : & malgré lui , malgré vous , malgré toute la terre , nous finirons par nous marier. Monsieur , je vous le déclare , & vous

pouvez le dire au Baron. -- Je n'en ferai rien, mon ami; je ne veux pas aigrir votre pere, je ne veux pas vous chagriner. Dans ce moment-ci vous avez la tête un peu exaltée, je vous laisse faire des réflexions sages, & dès demain sans doute vous serez plus raisonnable. -- Ha! raisonnable! oui, raisonnable! je m'y attendois bien.

Resté seul, je ne songeai qu'aux moyens d'éluder la défense du Baron, ou de la rendre vaine. Censeur austere, qui me blâmez de mon indocilité, je vous plains. Si de vos maitresses la premiere, ou la plus chérie, ne vous fit jamais faire de fautes; ha! c'est que vous n'avez jamais beaucoup aimé.

En y songeant mûrement, je vis que ma situation, quelque pénible qu'elle dût me paroître, n'étoit pas désespérée. Rosambert, compatissant aux pei-

nes de son ami , m'aideroit sans doute ; Jasmin m'étoit entierement dévoué : & je croyois connoître assez mon petit Gouverneur , pour être sûr qu'avec de l'or , je ferois de lui tout ce que je voudrois. M. Dupertail paroissoit vouloir rester neutre , je n'aurois que mon pere à combattre. Mon pere , occupé de son intrigue avec cette belle demoiselle de l'Opéra , sortoit tous les soirs ; il ne pouvoit donc pas me veiller de très-près. Voilà les *réflexions sages* que je faisois ; ce n'étoit pas celles que M. Duportail m'avoit conseillées : mais je ne le trahissois pas , je l'avois prévenu.

Cependant il ne falloit pas dans les premiers jours heurter le Baron de front , je devois prudemment m'interdire , pendant quelque temps , les visites au Couvent : mais comment faire passer une lettre à Sophie ? Cette lettre

étoit si pressée , si nécessaire ! Qui la porteroit à ma jolie Cousine ? Je ne voyois aucun expédient pour me tirer de cet embarras. Parmi les ressources que je m'étois ménagées , je n'avois pas calculé celles qui me restoient , dans l'amitié d'Adelaïde.

Une vieille femme m'apporte un Billet , je l'ouvre : il est signé DE FAUBLAS ! Ha ! ma chere sœur ! Je baise l'écriture , & je lis :

» Je crains bien d'avoir commis tout-
 » à - l'heure une indiscretion , mon
 » frere : j'ai appris à mon pere que
 » vous m'aviez promis un remede qui
 » guériroit ma bonne amie ; il s'est fâ-
 » ché : il a dit que c'étoit du poison que
 » vous prépariez pour Sophie Du
 » poison ! Mon frere , en vérité ,
 » je ne l'ai pas cru , quoique ce fût le
 » Baron qui l'afsûrât.

» J'ai conté tout cela à ma bonne
» amie , qui attendoit impatiemment la
» recette en question. Adelaïde , m'a-
» t-elle dit, vous avez eu tort d'en par-
» ler au Baron Ce remede de vo-
» tre frere n'est peut-être pas bien bon ;
» mais enfin nous aurions vu ce que
» c'est. Au reste , mon frere , soyez
» tranquille : elle ne croit pas plus que
» moi , que vous aiez voulu l'empoison-
» ner.

» Comme j'ai vu qu'elle mourroit
» d'envie d'avoir la recette , je lui ai
» conseillé de vous l'envoyer demander.
» Elle m'a encore répété ces mots qui
» me chagrinent : Adelaïde ! Adelaïde !
» ha ! que tu es heureuse !

» Cependant je suis sûre qu'elle se-
» roit bien aise d'avoir la recette. En-
» voyez - la moi tout de suite , mon
» frere , je la lui remettrai : & je vous
» assure que je ne parlerai de rien à
» personne.

» Donnez trois liv. à la femme por-
 » teuse du billet : elle m'a dit qu'elle ne
 » jasoit jamais , quand on lui donnoit
 » un petit écu. Votre sœur , &c.

ADELAÏDE DE FAUBLAS.

P. S. Tâchez de me venir voir.

Transporté de joie , je vais à la
 vieille : Madame , voilà six francs ,
 parce que je vais vous charger d'une
 réponse , que je vous prie d'attendre.

Je rentre dans mon cabinet , je me
 mets à mon secrétaire : la Lettre com-
 mencée pour Sophie est devant moi ,
 je la vois encore mouillée de larmes . . .
 Hélas ! ces pleurs , c'est la Marquise
 qui les a versés ! Quels discours elle a
 entendus ! Quelle lettre elle a lue ! . . .
 Pauvre Vicomte de Florville ! que de
 chagrins mon pere & moi nous t'avons
 donnés ! . . . En me disant cela , je baise
 le papier , sur lequel la Marquise a tant

gémi : & le sentiment que j'éprouve alors , s'il est moins vif que l'amour , est cependant plus tendre que la pitié.

Je reviens à moi , je songe à Sophie. Ce papier détrem pé en plusieurs endroits n'est pas présentable , il faut recommencer la lettre trois fois écrite . . . Hé ! pourquoi donc recommencer ? Au nom , au seul nom de ma jolie Cousine , je sens déjà mes paupières s'humecter , je vais sangloter en lui écrivant ! Sophie fera - t - elle que deux personnes ont pleuré sur le même papier ? Moi-même pourrai-je , entre ces larmes confondues , distinguer celles qui seront venues de la Marquise de B*** & celles qui m'auront appartenues ? . . . Ces réflexions me déterminent ; je ne recommence pas , je continue :

» . . . Sophie , je n'existe plus que
» par toi ! Et cependant tu te plains !

» tu gémiss ! tu m'accuses d'ingratitude
» & de cruauté ! Tu crois , tu peux
» croire qu'il existe au monde une fem-
» me , une seule femme comparable à
» toi ! une femme qu'on puisse aimer ,
» quand on connoît Sophie !

» Oh ! ma jolie Cousine ! avec quel
» transport j'ai reçu la nouvelle de vo-
» tre tendresse pour moi ! Mais quelle
» douleur j'ai ressentie , en apprenant
» qu'un noir chagrin consumoit vos
» beaux jours , altéroit vos charmes
» naissans , menaçoit votre vie
» votre vie ! . . . Ha ! Sophie , si Pau-
» blas vous perdoit , il vous suivroit
» au tombeau !

» Ma sœur , qui m'a dévoilé , sans
» le vouloir , les plus secrets sentimens
» de votre ame , ma sœur m'a annon-
» cé de votre part une éternelle sépa-
» ration . . . Elle m'a dit que vous ne
» me reverriez de la vie . . . Ha ! ma
» Sophie !

» Sophie ! s'il étoit vrai ; elle ne dure-
» roit pas long-temps cette vie qui me
» deviendrait insupportable ; & vous
» même ! vous-même ! Mais li-
» vrons-nous à des idées plus douces ,
» un avenir plus heureux nous attend.
» Qu'il me soit permis d'espérer que
» ma jolie Cousine sera bientôt mon
» épouse ; & que tous deux réunis ,
» nous ne cesserons jamais d'être amans.
» Je suis avec autant de respect que
» d'amour , votre jeune Cousin , le
» Chevalier DE FAUBLAS.

Cette Lettre cachetée, il en fallut
faire une autre.

» Ho ! que vous avez bien fait de
» m'écrire , ma chere Adelaïde ! Je
» suis privé du bonheur de vous voir :
» le Baron me défend de sortir ; le Ba-
» ron m'a fait une scène ! . . . Il ne fal-
» loit pas lui parler de Sophie.

» Remettez promptement à ma jolie
» Cousine le Billet que je lui adresse ,
» & que je joins au vôtre ; ne le lui re-
» mettez que quand elle sera seule , &
» sur-tout ne parlez de cela à qui que
» ce soit. Adieu , ma chere sœur , &c.

Je mis ces deux billets sous une même enveloppe , & je confiai le tout à la discrétion de la vieille.

Dès le même soir , je voulus travailler à former la grande confédération que j'avois méditée. Mon pere venoit de sortir : je demandai M. Person ; il étoit allé promener aussi. Il ne rentra qu'un peu tard , & vint à moi d'un air triomphant : Monsieur , vous avez entendu ce matin M. votre pere : il m'a remis sur vous un absolu pouvoir.
-- Ha ! M. Person , vous m'en voyez ravi. Je suis en effet trop heureux d'avoir un Gouverneur tel que vous , un

du Chevalier de Faublas. **SC**

Gouverneur complaisant , honnête , indulgent sur - tout -- Monsieur , je favois bien qu'un jour vous me rendriez justice. -- Un Gouverneur plein de politesse & d'aménité . . . -- Vous me flattez , Monsieur. -- Un Gouverneur qui sent bien qu'un enfant de seize ans ne peut être aussi raisonnable qu'un homme de trente-cinq -- Assurément. -- Un Gouverneur qui connoît le cœur humain . . . -- Cela est vrai. -- Et qui excuse dans son élève un doux penchant que lui-même il éprouve. -- Je ne comprends pas trop . . . -- Asseyez-vous , M. Person : nous avons à traiter ensemble une matiere fort délicate , qui mérite toute votre attention . . . Parmi tant de qualités qui brillent en vous , & dont j'aurois pu faire une énumération plus longue , si je n'avois crain de blesser votre modestie ; parmi tant de qualités , il faut vous le dire fran-

chement , M. Person , j'ai cru m'appercevoir qu'il vous en manquoit une , qu'on dit fort importante , mais que je regarde comme assez inutile , moi ! celle de savoir enseigner. --Monsieur , mais --Je ne dis pas cela pour vous mortifier. Je suis très-persuadé que ce n'est pas l'érudition qui vous manque ; mais on voit tous les jours des gens aussi malheureux qu'habiles , qui enseignent très-mal ce qu'ils savent très-bien. Vous êtes dans ce cas-là , M. Person ; & à cet égard , pour me servir des expressions dont usoit le fameux Cardinal de Retz , en parlant du grand Condé : vous ne remplissez pas votre mérite. —Ho ! Monsieur , la citation . . . — n'est pas tout-à-fait juste ; je le sens bien. Vous n'êtes point conquérant , vous ! vous n'avez pas une armée à conduire ! Mais aussi , former le cœur d'un adolescent ; étudier ses

goûts , pour les combattre ou les diriger ; amortir ou modifier les passions , quand on n'a pu les prévenir ; polir ses manieres gauches ; & orner son esprit inculte ; croyez-vous que cela soit une chose si facile ? — Ho ! non sûrement ; je sais que ma profession offre de grandes difficultés. — Hé bien , Monsieur , les parens n'entendent pas cela. Ils cherchent un Gouverneur qui ait tous les talens & toutes les vertus ! Et ils croient que cela se trouve ! C'est un homme qu'ils payent , & c'est un Dieu qu'il leur faudroit ! Mais revenons à ce qui nous touche . . . J'ai encore remarqué , M. Person , que votre attachement singulier pour tout ce qui porte le nom de Faublas , vous a mené trop loin. — Comment ? . . . -- Oui ; cette extrême affection que vous portez à la famille en général , vous ne l'avez pas également reversée sur chacun de ses

'apper-
une,
que je
moi!
ieur ,
pour
uadé
vous
ours
les ,
ent
là,
ne
a-
lu
as
i-
;

membres! —Je n'entends pas. —Tenez. Vous avez pour ma sœur des airs de prédilection!... Le Baron appelleroit cela de l'amour!... La difficulté que vous éprouvez à enseigner, il la nommeroit ineptie! Ce que je vous dis est exact : si j'instruisois le Baron de ces petits détails-là, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures dans cet Hôtel. Ce seroit un grand malheur pour moi, M. Person, & un plus grand malheur pour vous. Je fais bien qu'on me chercheroit vite un autre Instituteur; mais, comme nous le disions tout-à-l'heure, il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre. En supposant que le nouveau venu se trouvât plus propre que vous à m'instruire, les premiers jours il me donneroit avec distraction, des leçons que je recevrois avec ennui; & au diable les livres, dès que je l'aurois surpris baillant avec moi dessus! Cependant

mon nouveau Mentor participeroit aux foibleſſes de l'humanité, il auroit des défauts ou des paſſions que je connoîtrois vîte, parce que je ſerois intéreſſé à les étudier. Animé des mêmes motifs, il pénétreroit mes goûts avec le même diſcernement. La première ſemaine, nous nous ſerions obſervés comme deux ennemis qui ſe craignent ; au bout de huit jours nous nous traiterions comme deux amis, également intéreſſés à ſe ménager. Cependant, vous, M. Perſon, vous ne trouveriez peut-être pas à faire ce que vous appelez une éducation. Je fais que beaucoup de petits Abbés, qui ont moins de mérite que vous, trouvent des élèves, & même les conſervent ; mais tant d'autres auſſi végètent ſans emploi ! Vous ſeriez peut être réduit à recommencer le Rudiment & la Grammaire, avec les enfans gâtés d'un Notaire Marguillier, d'un Marchand preſ-

que Echevin , ou de quelque gros Employé ; tous gens trop fiers pour envoyer Messieurs leurs fils à l'Université. Et prenez-y garde , les gens d'affaires qui savent calculer , veulent toujours accorder leur intérêt avec leur vanité : ils vous diront très-bien que Restaut tout entier ne vaut pas une page de Barême ; & si vous n'apprenez à vos petits bourgeois qu'à parler leur langue , si vous ne possédez pas à fond la science des chiffres , le maître d'arithmétique sera beaucoup mieux payé que vous. Je veux vous épargner ces défagrémens-là , Monsieur. Je sens qu'il seroit dur pour le Gouverneur d'un Noble , de devenir le Précepteur d'un roturier : je ne prétends pas changer votre condition , mais la rendre meilleure ; au lieu de diminuer vos émolumens , je vais les augmenter. — Monsieur , je suis très-sensible . . . J'ai

toujours bien dit que chez vous les qualités du cœur... --Ho! les qualités du cœur ! Oui, mon cher Gouverneur, j'ai un cœur extrêmement bon, extrêmement sensible... Vous savez que j'adore Sophie ! Mon pere veut m'empêcher de la voir. --Mais au fond, a-t-il tort ? --Comment ! Monsieur, s'il a tort ! Vous me demandez s'il a tort ! Mais vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ? --Pas très-bien. --Je vais m'expliquer clairement. Si vous m'êtes contraire, je déclare au Baron tout ce que je fais sur votre compte : on vous congédie, on me donne un autre Gouverneur. Si vous voulez me servir... M. Person, vous savez quelle somme le Baron me donne par an pour mes menus-plaisirs ; je vous en livre la moitié, & voilà un à-compte. [Je lui présentai six louis.] --De l'argent ! Monsieur, si donc ! Me

prenez-vous pour un valet ? — Ne vous fâchez pas ; je n'ai pas voulu vous offenser , j'ai cru . . . [Je remis les six louis dans ma bourse.] — Monsieur , j'ai beaucoup d'amitié pour vous ; & ce n'est pas l'intérêt . . . Vous l'aimez donc bien fort , Mademoiselle de Pontis ? — Ho ! plus que je ne saurois vous le dire ! -- Et que voulez - vous que je fasse à cela ? moi ! — Ho ! je vous demande seulement de prendre autant de peine , pour détourner l'attention du Baron , que vous en auriez pris à me tourmenter. — Monsieur , vous n'avez sur Mademoiselle de Pontis que des vues honnêtes . . . légitimes ? — Je serois un monstre , si j'en avois d'autres ! Foi de Gentilhomme , Sophie sera ma femme. — En ce cas , je ne vois pas d'inconvénient . . . -- Il n'y en a pas ! -- Je n'en vois aucun. Monsieur , pour une chose si simple vous me proposez

de l'argent. -Recevez mes excuses. --De l'argent ! si donc. Quelques préiens : passe !... J'ai demeuré deux ans chez M. L*** ; il me faisoit de temps en temps quelques cadeaux. Ses enfans m'en faisoient de leur côté , tout cela s'arrangeoit assez bien. Un présent s'accepte. --Ainsi , M. Person , voilà qui est dit ; je puis compter sur vous. --Assûrément. --Ecoutez donc , mon cher Gouverneur ; j'ai une observation à vous faire. Si ce que vous sentez pour Adelaïde est un effet de l'amour , ne croyez pas que je l'approuve au moins. Celui dont je brûle pour Sophie, est innocent & pur comme elle. Celui que vous éprouveriez pour ma sœur !... M. Person , prenez-y garde !... Je suis très-convaincu que la vertu d'Adelaïde la défendrait contre les entreprises d'un suborneur ; mais ces entreprises même seroient un affront !... Un

affront que tout le sang du coupable n'expieroit que foiblement! — Monsieur, foyez tranquille. --Je le suis. - Monsieur, comptez sur moi. --Mon cher Gouverneur, j'y compte.

Person sortoit, il revint pour me dire que dans l'après-dîner il avoit été au Couvent, de la part du Baron. — Au Couvent! Pourquoi faire? --Pour défendre expressément à Mademoiselle Adelaïde de paroître au parloir, quand vous irez seul la demander. — Vous l'avez vue? Adelaïde. --Oui, Monsieur. --Elle ne vous a rien dit? --Ha! qu'elle étoit bien fâchée de cette défense. --Rien de plus? --Rien du tout. --Et Sophie? Avez-vous demandé comment elle se portoit? --Beaucoup, mieux depuis midi. --Et à quelle heure êtes-vous allé au Couvent? --A cinq heures à peu près, il y a environ quatre heures. --Ha! bien. Fort bien. [Person s'en alla.]

Beaucoup mieux depuis midi ! depuis midi ! C'est l'heure à peu près à laquelle elle a reçu ma lettre. Ha ! Sophie , ma chere Sophie ! ne te hâteras-tu pas de me répondre ? Adelaïde , tu dois être bien contente : ta bonne amie est déjà guérie ! Et dans les transports de joie que me cauïoit la nouvelle d'une cure aussi prompte , je me mis à faire des sauts , des gambades , au bruit desquels accourut Jasmin ; j'achevois un superbe entrechat quand il ouvrit la porte : ha ! Monsieur , je vous demande excuse ; j'entendois un vacarme ! J'étois inquiet. --Jasmin , allez tout de suite chez le Comte de Rosambert , & priez-le de passer ici demain matin , sans faute.

Rosambert n'y manqua pas. De tous les événemens de la veille , je ne lui racontai que ceux qui se rapportoient à Sophie : il me rappella en riant que ce

n'étoit pas la jolie Cousine qui étoit dans mon cabinet. Je voulus éluder ; le Comte me pressa si vivement , qu'il fallut tout avouer. C'est une femme bien étonnante que la Marquise de B***, me dit-il alors. Personne ne fait comme elle commencer agréablement une intrigue , la filer vîte , brusquer le dénouement , le dénouement qui ne lui déplaît pas , & que même on peut croire nécessaire à sa constitution. Personne ne possède mieux le grand art de retenir l'amant heureux , de supplanter une rivale dangereuse ; ou , quand la chose est impossible , de tenir du moins la balance incertaine. Cette femme-là fait varier les plaisirs , de maniere qu'avec elle , & pour elle , un amour de six mois est un amour nouveau. Un amour de six mois à la Cour ! Vous concevez que c'est un vieillard décrépité ; hé bien , la Marquise rajeunit ce vieillard-là ! car

quoiqu'elle m'ait quitté brusquement, je lui rends justice ; elle n'est pas volage. Je crois même lui avoir surpris quelques éclairs de sensibilité ; au fond il se pourroit qu'elle eût le cœur tendre. Son génie intrigant s'est développé à la Cour, dans tous les genres. Peut-être que si elle fût née simple Bourgeoise, au lieu d'être femme galante, elle eût été tout bonnement femme sensible. Je vous répète qu'elle n'est pas ce qu'on appelle volage. Je l'avois depuis six semaines, je l'aurois peut-être gardée trois mois encore ; mais votre déguisement a tout dérangé. Un novice à instruire ! Un fat à corriger ! (Il se montrait lui-même en riant.) Un mari presque jaloux à duper si plaisamment ! Des obstacles de toute espèce à surmonter !... Elle n'a pu résister à ces idées-là. Oui, quoique vous soyez d'une figure charmante, je pa-

rierois que c'est sur-tout la difficulté de l'entreprise qui a déterminé Madame de B***. D'abord la Marquise a pris à tâche de ne pas suivre la route battue. Prendre cette semaine, avec distraction, un amant qu'on renverra maussadement la semaine prochaine, rompre & nouer des engagements uniformes ; voilà l'éternelle occupation de nos femmes de qualité ! Le personnage change ; mais jamais la conduite de l'intrigue : on dit , on fait sans cesse la même chose. C'est toujours une déclaration à recevoir , un aveu à faire , quelques billets à écrire , deux ou trois tête-à-têtes à arranger , une rupture à consommer. Tout cela répété devient d'une monotonie assommante. La Marquise au contraire n'est pas fâchée que le même Cavalier lui reste , pourvu que le manège varie. Ce n'est pas par le nombre de ses amans qu'elle s'affiche ; c'est par la singularité

rité de ses aventures. Une scène ne lui paroît piquante , que quand elle n'est pas ordinaire : elle ose tout pour la produire ; elle se plaît à braver les hasards & à lutter contre les événemens. Aussi le sentiment de sa force l'emporte-t-il quelquefois trop loin ! Quelquefois il arrive que toute son adresse ne peut lui épargner les désagrémens d'une démarche trop imprudente. Dans son aventure avec vous , par exemple , voilà deux terribles scènes qu'elle a essuyées. La première ! . . . C'est moi qui l'en ai régalée ; & en conscience je la lui devois. Hier elle est venue très-inconséquemment chercher ici la seconde , & le hasard peut-être lui garde la troisième. Mais n'importe ! La Marquise , toujours supérieure aux petites mortifications , accoutumée à considérer froidement , sous tous les rapports , les événemens les plus fâcheux , la

la Marquise tirera de ses malheurs même un avantage contre ses ennemis, contre sa rivale & contre vous. --Contre sa rivale! Ha! Rosambert, Sophie sera toujours préférée!... Mais que dites-vous de ma jolie Cousine qui ne répond pas? --Attendez donc qu'elle ait dormi. Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a huit jours qu'elle n'a fermé l'œil. Votre lettre l'a doucement bercée... Mais laissez-la donc goûter son bonheur. Savez-vous de quoi nous devons nous occuper? --Non. --Il faut aller acheter quelque bijou pour le cher Gouverneur. Il vous a dit qu'un présent s'acceptoit. --Ha! oui; mais si je sors, & qu'il me vienne une lettre de Sophie? --On fera attendre la vieille messagere. --Hé bien, allons donc vite. --Vous oubliez votre chapeau. --Vous avez raison, répliquai-je d'un air distrait, & j'allai m'asseoir. Rosambert

mè prit par le bras : où diable êtes-vous ? A quoi rêvez vous ? --Ha ! je songeois à ce pauvre Vicomte de Florville !... Qu'elle doit être affligée la Marquise ! Rosambert , croyez - vous qu'elle m'écrira ? --Nous parlons de la Marquise à présent ? --Oui , mon ami... Mais ne riez donc pas , répondez-moi. --Hé bien , mon cher Faublas , je crois qu'elle ne vous écrira pas. --Vous croyez ? --Ho ! cela est très-vraisemblable ! La Marquise s'est déjà consultée sur votre situation présente & sur la sienne. En femme bien apprise, elle a sans doute compris que vous ne pourriez vous dispenser de venir à elle ; elle n'ira point à vous. Elle vous attendra , soyez sûr qu'elle vous attendra.

Je sonnai Jasmin : Mon ami , tu connois l'hôtel du Marquis de B*** ; tu connois Justine : prends un habit bourgeois , vas demander Justine ; & tu

lui diras que tu viens de ma part, savoir comment se porte Madame la Marquise. Rosambert qui rioit de toutes ses forces, me dit : Ha ! c'est que vous croyez qu'il ne seroit pas poli de la faire trop attendre ? Mais dites moi, vous désiriez une lettre de Sophie ? -- Sans doute. Jasmin, nous allons à deux pas ; tu ne sortiras que quand nous serons rentrés. Jasmin, de la discrétion ! Je compte sur toi : on nous fait la guerre ; l'ennemi est là-bas : en garde, mon ami, en garde ! -- Ho ! Monsieur, dans toutes mes maisons, j'ai toujours été du parti des enfans, contre les peres. -- Bien, mon ami ; sois sûr que je te récompenserai, quand je serai marié avec elle. -- Marié avec Madame la Marquise ! Monsieur ! Rosambert rioit, venez, venez mon ami, me dit-il ; vous n'y êtes plus.

J'achetai une bague assez belle : mais

quand il fut question de nous en aller , je ne pus jamais arracher Rosambert de la boutique ; la bijoutiere étoit jolie.

A mon retour , Jasinin me remit une lettre. La vieille n'avoit pas voulu seulement s'asseoir , parce qu'on lui avoit défendu d'attendre une réponse.

Qu'on juge de ma douleur , en lisant ce qui suit :

» Si je n'avois vu mon nom vingt
» fois répété dans votre Lettre , Mon-
» sieur , je n'aurois jamais pu croire
» qu'elle me fût adressée. Je n'imagi-
» nois pas que quelques mots échappés
» sans conséquence , recueillis au ha-
» sard par ma bonne amie , dûssent être
» interprétés par son frere , d'une ma-
» niere si étonnante ! Je n'imaginois pas
» que mon jeune Cousin , qui se di-
» soit mon ami , dût me traiter jamais
» d'une façon si injurieuse.

» Qui vous a dit que je vous aimois ;
» Monsieur ? Adelaïde ! Elle n'en fait
» rien. Qui vous a dit que ces mots :
» *cruel , ingrat , je ne le reverrai de ma*
» *vie* , vous fussent adressés ? Qui vous
» a dit que je mourois de chagrin ,
» parce que vous ne m'aimiez pas ? Si
» cela étoit , Monsieur , il n'y auroit
» que moi qui pût le savoir ; vous l'ai-
» je jamais dit ? moi ! Monsieur.

» Et vous avez l'air d'être sûr de vo-
» tre fait ! Vous aimez quelqu'un ; &
» vous me dites que vous m'aimez ,
» parce que vous croyez que je vous
» aime ? Vous pensez donc me faire
» une grâce , quand vous me deman-
» dez mon cœur & ma main ? Monsieur ,
» si je suis assez malheureuse pour n'inf-
» pirer jamais que de la compassion , je
» serai du moins assez sage pour ne pas
» aimer , ou assez discrète pour ca-
» cher mon amour ; & certainement

» jamais l'amant d'une autre ne sera le
» mien.

» Maintenant c'est à vous & pour
» vous que je dis ces mots : Je ne
» vous reverrai jamais. Ma famille
» vaut bien la vôtre, Monsieur ; &
» vous devez me savoir quelque gré de
» ne pas pousser plus loin, le ressentiment
» de l'outrage, que vous n'avez
» pas craint de me faire.

Cette fatale Lettre n'étoit pas signée. Le chagrin dont elle me pénétra est plus facile à imaginer qu'à décrire. Sophie ne m'aimoit pas ! Sophie ne vouloit plus me voir ! Je tombai dans un accablement profond, dont je ne sortis que pour verser un torrent de larmes : ha ! si du moins Rosambert étoit là ! Il m'aideroit de ses conseils, il me donneroit quelques consolations.

Je me levai brusquement, j'essuyai

mes yeux , je volai chez la Bijoutiere. Elle n'étoit plus au comptoir ! Rosambert n'étoit plus dans la boutique ! Je parus si fâché de ce contre-tems , qu'une Demoiselle de magasin eut pitié de moi. Elle me dit , que si je voulois entrer au *Café de la Régence* , qu'elle me montra à dix pas de-là , elle iroit avertir le Comte , qui n'étoit pas loin , & qui ne manqueroit pas de me joindre dans une demi - heure au plus tard.

J'entrai dans ce *Café de la Régence*. Je n'y vis que des gens profondément occupés à préparer un échec & mat. Hélas ! ils étoient moins recueillis , moins rêveurs , moins tristes que moi. Je m'assis d'abord près d'une table ; mais l'agitation que j'éprouvois ne me permettant pas de rester en place , bientôt je me promenai , à grands pas , dans le *Café silencieux*. Bientôt aussi l'un des joueurs haussant la voix , levant la tête ,

tête, & frottant ses mains, dit d'un ton fier : au Roi ! Ha ! mon Dieu ! s'écria l'autre, la dame forcée ! la partie perdue ! Une partie superbe ! . . . Oui, oui, Monsieur, frottez vos mains ! Vous vous croyez un Turenne ! Savez-vous à qui vous avez l'obligation de ce beau coup ? (Il se tourna de mon côté.) A Monsieur : oui à Monsieur. Maudits soient les amoureux ! Etonné de la manière vive dont on m'apostro- phoit, j'observai au joueur mécontent que je ne comprenois pas . . . --Vous ne comprenez pas ! Hé bien ; regardez-y, un échec à la découverte ! --Hé bien, Monsieur, qu'a de commun cet échec --Comment ! ce qu'il a de commun ! Il y a une heure, Monsieur, que vous tournez autour de moi. Et ma chère Sophie, par-ci ! & ma jolie Cousine par-là ! . . . Moi, j'entends ces fadaïses, & je fais des fautes d'écolier . . .

Monsieur, quand on est amoureux, on ne vient pas au *Café de la Régence*. (J'allois répliquer ; il continua avec violence.) Il n'y a pas un coup de parade ! pas une pièce pour soutenir !. . . On profite des distractions que ce Monsieur me donne !. . . Un misérable coup de mazette ! Un homme comme moi ! (Il se retourna vers moi.) Monsieur, une fois pour toutes, sachez que toutes les Cousines du monde ne valent pas la dame qu'on me force . . . elle est forcée ! Il n'y a pas de ressource . . . Au diable soient la bégueule & son doucereux amant !

De toutes les exclamations du joueur, la dernière fut celle qui me piqua le plus. Emporté par ma vivacité, je m'avancai brusquement ; mais chemin faisant, je rencontrai sur la table voisine un échiquier qui débordoit : mes boutons l'accrochèrent, il tomba ; les piè-

ces roulerent de tous côtés. Voilà pour moi deux adversaires nouveaux. L'un me dit : Monsieur , prenez-vous quelquefois garde à ce que vous faites ? L'autre s'écrie : Monsieur , vous m'enlevez une partie ! Vous ! vous aviez perdu , interrompt son adversaire. — J'avois gagné , Monsieur. -- Cette partie-là , je l'aurois jouée contre Verdoni ! -- Et moi , contre Philidor ! -- Hé ! Messieurs , ne me rompez pas la tête ! je vais la payer votre partie ! -- La payer ! Vous n'êtes pas assez riche. -- Que jouez-vous donc ? -- L'honneur. -- Oui , Monsieur , l'honneur. Je suis venu en poste tout exprès pour répondre au défi de Monsieur . . . de Monsieur qui croit n'avoir pas d'égal ! . . . Sans vous , je lui donnois une leçon ! -- Une leçon ! & mais vous êtes fort heureux que l'étourderie de Monsieur vous ait sauvé ; je forçois la dame en dix-huit

coups ! --Et vous n'alliez pas jusqu'au onzième. En moins de dix vous étiez mat. --Mat ! mat ! C'est pourtant vous, Monsieur, qui êtes cause que l'on m'insulte ! . . . Apprenez, Monsieur, que dans le *Café de la Régence* on ne doit pas courir. (Alors un autre joueur se leva :) Hé ! Messieurs, dans le *Café de la Régence* on ne doit pas crier, on ne doit pas parler. Quel train vous faites !

D'autres encore se mêlèrent de la querelle ; & comme j'étois l'auteur de tout le mal, chacun me gourmandoit : je ne savois plus à qui répondre, quand Rosambert entra. Il eut beaucoup de peine à me tirer de-là : nous nous sauvâmes au *Palais-Royal*.

Je pris Rosambert à l'écart ; je lui montrai la Lettre de Sophie. Et voilà ce qui vous afflige, me dit il, après l'avoir lue . . . mais vous devriez baiser

cent fois cette Lettre-là ! --Ha ! Rosambert , est-ce donc le moment de plaisanter ? --Je ne plaisante pas , mon ami , vous êtes adoré ! --Mais vous n'avez donc pas lu ? --J'ai lu , & je vous répète que vous êtes adoré. --Rosambert , nous sommes mal ici ; revenez chez moi.

En chemin , le Comte me dit : Sophie a cessé ses visites au parloir , à l'époque de votre liaison avec Madame de B** . C'est à cette époque aussi que les insomnies ont commencé : c'est alors qu'elle a eu , ce que Mademoiselle votre sœur appelle la fièvre. Elle a désiré la recette , elle l'a demandée indirectement. Il y a plus ; le remède avoit fait un excellent effet , puisqu'hier à midi , Mademoiselle de Pontis se portoit mieux. Il faut donc conclure de tout cela , que dans l'après-dîner d'hier , il s'est passé quelque chose d'extraordi-

naire au Couvent. N'en doutez pas, mon ami, cette Lettre est l'effet d'une ruse du Baron, ou d'une naïveté d'Adélaïde, ou d'une indiscretion de M. Person. Au reste, le ton de cette épître prouve que vous êtes aimé. Un aveu tacite est même échappé à la jeune personne. Elle vous fait de terribles reproches ! Vous avez cru qu'elle vous aimoit ! Elle ne peut supporter cette idée ; mais elle ne dit nulle part, qu'elle ne vous aime pas.

Tout ce que Rosambert me disoit me paroïssoit fort raisonnable ; cependant mon cœur étoit oppressé. Les amans esperent follement, ils s'allarment de même.

Savez-vous bien, reprit le Comte, qu'elle est assez bien tournée sa douce épître ? Ho ! la jolie Cousine ne vous aura pas écrit dix fois, que vous trouverez son style tout-à-fait formé ! --Ro-

Rosambert , que vous êtes cruel , avec votre gaieté !

Jasmin rentroit chez moi en même temps que nous. Il me dit qu'il venoit de chez Madame la Marquise. --Hé ! bien ? --Monsieur , j'ai parlé à Mademoiselle Justine ; elle m'a fait attendre assez long-temps , & elle est enfin revenue me dire que Madame étoit très-sensible à votre attention ; que Madame s'étoit sentie fort incommodée hier en rentrant ; que le Docteur lui avoit trouvé un peu de fièvre ce matin. —Voyez , Rosambert , voyez comme je suis malheureux ! Elles ont toutes deux la fièvre en même temps ! Celle que j'adore ne veut plus me voir ! Et je ne verrai pas aujourd'hui celle qui m'amuse ! ajouta le Comte , en me contrefaisant. Pauvre jeune homme ! que je le plains ! . . . Mon cher Faublas , consolez-vous. Pour guérir les maux

que vous avez causés , vous serez tout seul plus Docteur , que tous les Docteurs de la Faculté. Mais quoique la maladie de la jolie Cousine soit à-peu-près celle de l'aimable Marquise , je prévois cependant qu'il y aura quelque différence dans le traitement. On cherchera , dans les yeux de la jolie Demoiselle , s'il n'y a pas quelque reste d'é-motion ; on prendra sa main pour tâter le pouls qui pourroit être un peu élevé ; peut-être même qu'il faudra voir si la bouche n'a rien perdu de sa fraîcheur ; Mais pour la belle Dame , ho ! l'examen sera plus long , plus sérieux ! Vous serez obligé de la considérer de plus près , & plus généralement . . . de la tête aux pieds ! mon ami ! . . . Je crois même que la méthode de ce M. Mesmer . . . Oui , Chevalier , oui ; un peu de Magnétisme ! --Ho ! de grâce ! trêve de plaisanterie !

Rosambert, occupez-vous avec moi de Sophie. . . Tâchons d'abord de découvrir ce qui m'a valu cette cruelle lettre : voyons ensuite par quels moyens je pourrois avoir une entrevue, une explication avec ma jolie Cousine. — Très-volontiers, mon cher Faublas, commençons par appeller M. Person.

Mon pere entra comme Rosambert sonnoit. Il répondit froidement aux politesses du Comte, & m'annonça d'un ton assez brusque, que j'allois sortir avec lui. Les chevaux sont mis, ajouta-t-il; & se tournant du côté de Rosambert : pardon, Monsieur; mais l'heure me presse. Demain matin, de bonne heure, me dit le Comte, en nous quittant. Je suivis le Baron avec inquiétude.

Il me conduisit chez M. Duportail, Lovzinski m'attendoit pour achever de m'apprendre les aventures de sa vie les plus secretes; & de peur que le Mar-

quis de B***, ou quelque'autre importun ne vînt encore nous interrompre, il ordonna qu'on refusât la porte à tout le monde. Dès que nous eûmes dîné, il continua ainsi le récit de ses infortunes.

Vous devez être, mon cher Faublas, pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'alloit communiquer à la chambre où nous étions enfermés; & déjà les flammes battoient au pied de la tour de Lodoiska. Lodoiska pouffoit de longs gémissemens, auxquels je répondois par des cris de fureur. Boleslas parcouroit notre prison comme un insensé: il pouffoit d'affreux hurlemens, il es-sayoit de briser la porte avec ses pieds & ses mains; & moi, pendu à la fenêtre, je secouois avec rage les barreaux que je ne pouvois ébranler.

Tout-à-coup ceux qui étoient montés redescendent avec précipitation ; nous entendons ouvrir les portes , Dourlinski lui-même demande quartier ; les vainqueurs se précipitent dans le bâtiment enflammé : attirés par nos cris , ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume , à leurs armes , je reconnois des Tartares ; leur chef arrive , je vois Titfikan. Ha ! ha ! dit-il , c'est mon brave homme ! je me jette à ses genoux : Titfikan ! . . . Lodoiska ! . . . Une femme ! . . . la plus belle des femmes ! . . . dans cette tour ! . . . Elle y va brûler vive ! Le Tartare dit un mot à ses soldats , ils volent à la tour , j'y vole avec eux ; Boleslas les suit. On enfonce les portes ; près d'un vieux pilier , nous découvrons un escalier tournant , rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent , je veux monter : hélas ! qu'allez-

vous faire ? me dit Boleslas ; vivre ou mourir avec Lodoiska ! m'écriai-je ; vivre ou mourir avec mon maître ! répond mon généreux serviteur. Je m'élançai : il s'élançait après moi ! Au risque d'être suffoqués , nous montons à-peu-près quarante degrés , à la lueur des flammes , nous découvrons Lodoiska dans un coin de la prison ; elle traînoit foiblement sa voix mourante : qui vient à moi ? dit-elle. C'est Lovzinski : c'est ton amant ! Sa joie lui rend des forces ; elle se relève , & vole dans mes bras : nous l'emportons , nous descendons quelques degrés ; mais une vapeur plus épaisse se répand dans l'escalier , & nous force de remonter précipitamment ; à l'instant même une partie de la tour s'écroule , Boleslas jette un cri terrible , Lodoiska s'évanouit . . . Faublas , ce qui devoit nous perdre nous sauva. Le feu , auparavant

étouffé se fait jour, il s'étend plus rapidement ; mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleflas & moi nous descendons promptement.... Mon ami, je n'exagère pas ; chaque marche trembloit sous nos pieds ! Les murs étoient brûlans ! Enfin nous arrivons à la porte de la tour ; Titfikan, tremblant pour nous, y étoit accouru : braves gens, dit-il, en nous voyant paroître ! Je pose Lodoiska à ses pieds, & je tombe sans connoissance auprès d'elle.

Je restai près d'une heure dans cet état. On craignoit pour ma vie, Boleflas pleuroit. Je repris enfin mes esprits à la voix de Lodoiska, qui, revenue à elle, me nommoit son libérateur. Tout étoit changé dans le château, la tour étoit entièrement tombée. Les Tartares avoient arrêté les progrès de l'incendie : ils avoient abattu

une partie du bâtiment , pour sauver l'autre ; ensuite on nous avoit transportés dans un vaste salon , où Titfikan étoit lui-même avec quelques-uns de ses soldats. Les autres , occupés à piller , apportoitent à leur chef l'or , l'argent , les pierreries , la vaisselle , tous les effets précieux que les flammes avoient épargnés. Tout près de - là , Dourlinski chargé de fers , regardoit en gémissant ce monceau de richesses , dont on alloit le dépouiller. La rage , la terreur , le désespoir , tout ce qui déchire le cœur d'un scélérat puni , se lisoit dans ses yeux égarés. Il frappoit la terre avec fureur , portoit à son front ses poings fermés ; & vomissant d'horribles blasphêmes , il reprochoit au ciel sa juste vengeance.

Cependant mon amante pressoit ma main dans les siennes : hélas ! me dit-elle , en sanglottant , tu m'as sauvé la

vie , & la tienne est encore en danger ! Et si nous échappons à la mort , l'esclavage nous attend ! --Non , non , **Lodoiska** , rassure - toi. **Titfikan** n'est point mon ennemi , **Titfikan** finira nos malheurs. Sans doute , si je le puis , interrompit le Tartare ; tu parles bien , brave homme ! Ho ! je vois que tu n'es pas mort , & j'en suis fort aise ; tu dis & tu fais toujours de bonnes choses , toi ! Et tu as là , ajouta-t-il , en montrant **Boleslas** , un ami qui te seconde bien. J'embrassai **Boleslas** : oui , **Titfikan** , oui ; j'ai un ami : ce nom lui restera toujours ! Le Tartare m'interrompit encore : ha çà , dis-moi ; vous étiez tous deux dans une chambre basse : elle étoit dans une tour , elle ; pourquoi cela ? Je parie , Messieurs les drôles , que vous avez voulu souffler cette enfant à ce butor - là (en montrant **Dourlinski** ,) ; & vous aviez raison :

il est vilain , & elle est jolie ! Voyons , conte-moi cela. J'instruisis Titfikan de mon nom , de celui du pere de Lodoiska , de tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors. C'est à Lodoiska , lui dis-je ensuite , à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait souffrir , depuis qu'elle est dans son château.

Vous savez , dit aussi tôt Lodoiska , que mon pere me fit quitter Varsovie , le jour même que la Diète fut ouverte. Il me conduisit d'abord dans les terres du Palatin de*** , à vingt lieues seulement de la Capitale , où il retourna pour assister aux Etats. Le jour que M. de P***. fut proclamé Roi , Lupauski vint me prendre chez le Palatin , & m'amena ici , croyant que j'y serois plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec soin , & d'empêcher sur-tout que Loyzinski ne pût découvrir le lieu
de

de ma retraite. Il me quitta pour aller, disoit il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays, & punir des traîtres. Hélas! ces soins importans lui ont fait oublier sa fille! Je ne l'ai pas revu depuis!

Quelques jours après son départ, je commençai à m'appercevoir que les visites de Dourlinski devenoient plus fréquentes & plus longues: bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avoit donné pour prison. Il m'ôta, je ne fais sous quel prétexte, l'unique femme que mon pere m'avoit laissée pour me servir; & pour que personne disoit-il, ne sût que j'étois chez lui, il m'apportoit lui-même ce qui étoit nécessaire à ma subsistance, & passoit ainsi les journées entières près de moi.

Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrois de la présence continuelle d'un homme qui

m'étoit odieux , & dont je soupçonnois les infâmes desseins ; il osa me les expliquer un jour ; je l'assurai que ma haine seroit toujours le prix de sa tendresse , & que son indigne conduite lui avoit attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement qu'avec le tems je m'accoutumerois à le voir , à souffrir ses assiduités , & même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire ; il entroit chez moi le matin , & n'en sortoit que le soir. Séparée de tout ce que j'aimois , toujours gênée par mon tyran , je n'avois pas même la foible consolation de pouvoir me livrer tranquillement , au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes , Dourlinski se plaisoit à les augmenter. Lupauski , me disoit-il , commandoit un corps de Polonois ; Lovzinski , trahissant sa patrie qu'il n'aimoit pas , & une femme dont il se

soucioit peu, servoit dans l'armée Russe, on ne doutoit pas qu'il n'y eût bientôt un combat sanglant; au reste, il étoit bien certain, que désormais rien ne pourroit réconcilier mon pere avec Lovzinski. Quelques jours après il vint m'annoncer, que Lupauski avoit attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp, & que dans la mêlée, mon amant étoit tombé sous les coups de mon pere. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espèce de Papier public, que sans doute il avoit fait imprimer exprès; d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectoit, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable! m'écriai-je, tu jouis de mes pleurs, de mon désespoir; mais cesse de me persécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Lupauski peut bien elle-même venger ses injures.

Un soir qu'il m'avoit quittée plutôt

qu'à l'ordinaire , j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe , que je laissois toujours allumée , je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avoit pas de crime , dont je ne le jugeasse capable , j'avois prévu celui-là , & je m'étois bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avois eu la précaution de cacher sous mon oreiller ; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritoit ; je lui jurai , que s'il osoit s'approcher , je le poignarderois de mes mains. Il recula de surprise & d'effroi : je suis las de n'effuyer que des mépris , me dit-il , en sortant ; si je ne craignois d'être entendu , tu verrois ce que peut contre moi le bras d'une femme ; mais je fais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir acheter ta grâce , par les plus hum-

bles soumissions. Il sortit : quelques momens après, son confident entra, le pistolet à la main ; je dois lui rendre justice , il pleuroit en m'annonçant les ordres de son maître : habillez-vous, Madame, il faut me suivre ; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allois périr aujourd'hui ; il m'enferma dans cette horrible prison ; c'est là que j'ai languï pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière, presque sans habits ; du pain & de l'eau pour ma nourriture ; pour mon lit une simple paille ; voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un Grand de Pologne ! Vous frémissez, brave étranger ; & bien, croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendoit ma misère moins insupportable ; je ne voyois plus mon tyran : tandis qu'il attendoit tran-

quillement que je sollicitasse mon pardon , je passois les journées & les nuits entières à appeller mon pere , à pleurer mon amant. . . . Lovzinski , de quel étonnement je fus saisie , de quelle joie mon ame fut pénétrée , le jour que je te reconnus , dans les jardins de Dourlinski ! . . .

Titfikan écoutoit avec attention l'histoire de nos malheurs , dont il paroïsoit vivement touché , lorsque sa garde avancée donna l'alarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte : Lovzinski , Lodoiska , couple lâche & perfide , s'écria Dourlinski , qui ne pouvoit contenir sa joie , vous avez cru pouvoir m'échapper. Tremblez ! vous allez retomber en mon pouvoir ; au bruit de mon malheur les Gentilshommes voisins se sont sans doute rassemblés , ils viennent me secourir

Ils ne pourront que te venger , scélérat ! interrompit Boleflas , en saisissant une barre de fer dont il alloit l'assommer ; je le retins. Titfikan rentra aussi-tôt : ce n'étoit qu'une fausse allarme ! nous dit-il , C'est une petite troupe que j'ai détachée hier , pour aller battre la campagne : elle avoit ordre de me rejoindre ici , elle me ramene quelques prisonniers ; tout est d'ailleurs tranquille , rien ne paroît encore dans les environs.

Tandis que Titfikan me parloit , on amenoit devant lui les malheureux que leur mauvais sort avoit livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paroître cinq : ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine ; c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garotté , nous dit Titfikan , en nous montrant le sixieme. Dieux ! c'est mon pere ! s'écria Lodoiska , en courant à lui. Je me jettai aux genoux de Lupauski. Ha ! tu es

Lupauski , toi ? continua le Tartare ; hé bien , la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens , mon ami , il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je te connois ; je fais que tu es fier & entêté ; mais n'importe , je t'estime ; tu as du cœur & de la tête , ta fille est belle & ne manque pas d'esprit , Lovzinski est brave ! . . . ho ! plus brave que moi , je crois. Tiens Lupauski immobile d'étonnement écoutoit à peine le Tartare , & frappé de l'étrange spectacle qui s'offroit à ses yeux , il concevoit d'horribles soupçons ; il me repoussa avec horreur : Malheureux ! tu as trahi ta patrie , une femme qui t'aimoit , un homme qui se plaisoit à te nommer son gendre ; il ne te manquoit plus que de te lier avec des brigands . . . Titlikan l'interrompit : Avec des brigands , si tu veux. Mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose ; sans moi ,
dès

dès demain peut-être , ta fille n'auroit plus été fille. N'aiez pas peur , ajouta-t-il , en se tournant vers moi , je fais qu'il est fier , je ne me fâcherai pas.

Nous avons porté Lupauski dans un fauteuil : sa fille & moi nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées , il me repoussoit toujours , en m'accablant de reproches. Mais , que diable est-ce que tu lui contes donc , reprit Titsikan ; je te dis moi , que Lovzinski est un brave homme , que je veux marier ; & ton Dourlinski , un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois ; mais écoute-moi , & finissons , car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable , celui de l'épée. Hé bien , si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincèrement avec Lovzinski , & de lui donner ta fille , je te rends la

liberté. -- Qui fait braver la mort, peut supporter l'esclavage; ma fille ne sera jamais la femme d'un traître. -- Aimes-tu mieux qu'elle soit la maitresse d'un Tartare? Si tu ne me promets pas de la marier sous huit jours à ce brave homme, je l'épouse ce soir, moi! Quand je serai las de toi & d'elle, je vous vendrai aux Turcs; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un Bacha: toi, tu feras la cuisine de quelque Janissaire. -- Ma vie est dans tes mains, fais - en ce qu'il te plaira. Si Lupauski tombe sous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on se dira qu'il méritoit une autre fin; mais si je pouvois consentir. Non, j'aime mieux mourir. -- Hé! je ne veux pas que tu meures, moi! Je veux que Lovzinski épouse Lodoiska. Hé! nom d'un fabre! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi! Quel chien d'homme! S'il

n'étoit qu'entêté ; mais c'est qu'il raisonne mal !

Je voyois la colère briller dans les yeux du Tartare ; je le fis souvenir qu'il m'avoit promis de ne pas s'emporter : sans doute ! mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du Prophète ! Je ne suis qu'un voleur, moi ! Lupauski , je te le répète ; je veux que Lovzinski épouse ta fille. Nom d'un sabre ! Il l'a bien gagnée ; sans lui elle étoit brûlée ce soir. -- Comment ? -- Hé ! oui ; regarde ces décombres : il y avoit là une tour , cette tour étoit en feu , personne n'osoit y monter ; il y a été avec Boleslas , lui ! Ils ont sauvé ta fille. -- Ma fille étoit dans cette tour ? — Oui , elle y étoit ; ce coquin l'y avoit mise , ce coquin vouloit la violer . . . Allons , vous autres , contez-lui tout cela , & dépêchez-vous ; qu'il se décide : j'ai affaire

ailleurs , je ne veux pas que vos Quartuaires (1) me surprennent ici ; en plaine , c'est autre chose , je me moque d'eux.

Tandis que Titfikan faisoit charger sur de petits chariots couverts le butin considérable qu'il avoit fait , Lodoiska instruisoit son pere des forfaits de Dourlinski , & mêloit si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs , que la nature & la reconnaissance se firent entendre en même temps au cœur de Lupauski. Vivement touché des infortunes de sa fille , sensible au service important que je venois de lui rendre , il embrassoit Lodoiska ; & me regardant sans colere , il sem-

(1) Quartuaires. C'est le nom qu'on donne à des Cavaliers établis pour veiller à la sûreté des frontieres de la Podolie & de la Volhynie , contre les Tartares.

bloit attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O! Lupauski, lui dis-je, ô toi! que le Ciel m'avoit laissé, pour me consoler de la perte du meilleur des peres; ô toi! pour qui j'avois autant d'amitié que de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfans sans les entendre? Pourquoi as-tu soupçonné de la plus horrible trahison un homme qui adoroit ta fille? Quand mes vœux portoient sur le trône celui qui l'occupe maintenant; Lupauski, je le jure par celle que j'aime; je croyois faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyoit pas, ton expérience les a prévus; mais parceque j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie? Peux-tu me reprocher d'avoir estimé mon ami? Peux-tu me faire un crime de l'estimer encore? Depuis trois mois j'ai vu comme toi les maux de ma Patrie; comme

toi j'en ai gémi : mais je suis sûr que le Roi les ignore , j'irai l'en instruire à Varsovie... Lupauski m'interrompit : ce n'est pas-là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P***. n'est pas instruit des malheurs de son pays , je le veux croire : mais qu'il les sache ou qu'il les ignore , peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolens , cantonnés dans nos Provinces , s'efforceront de s'y maintenir , même contre le Roi qu'ils ont élu. Ce n'est pas un Monarque impuissant ou mal intentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski , n'espérons plus qu'en nous-mêmes ; vengeons la Patrie , ou mourons pour elle. J'ai rassemblé dans le Palatinat de Lublin 4000 Gentilshommes , qui n'attendent que le retour de leur Général pour marcher contre les Russes ; suis-moi , viens dans mon camp.... A cette condition , je suis libre ; & ma

filie est à toi. —Lupauski, je suis prêt; je jure de suivre ta fortune & de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoiska seule m'arrache ces sermens! Je chéris ma Patrie autant que j'adore ta fille; je jure par elle, & devant toi, que les ennemis de l'Etat ont toujours été, & ne cesseront jamais d'être les miens : je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour chasser de la Pologne, des étrangers qui y regnent sous le nom de son Roi! —Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnois, je reconnois mon gendre. Allons, mes enfans, tous nos malheurs sont finis.

Lupauski me disoit d'unir mes mains à celles de Lodoiska; nous embrassions notre pere, quand Titfikan rentra. Bon! bon! s'écria-t-il, c'est cela : voilà ce que je voulois; j'aime les mariages, moi! allons, Papa, je vais te faire dé-

lier. Nom d'un sabre ! poursuivit le Tartare, tandis que ses soldats coupoient les cordes dont Lupauski étoit garotté, je fais là une belle action, quand j'y pense ! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux Grands de Pologne ! une belle fille ! Cela m'auroit payé une grosse rançon ! Titfikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Lupauski. Hé ! non, non, répliqua le Tartare ; c'est une simple réflexion, une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître !... Mes braves gens, je ne veux rien de vous... Il y a plus : vous ne vous en irez pas à pied, j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant, si vous le voulez, je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon - là m'avoit si bien étrillé, que je ne pouvois plus me tenir à cheval... Il est mauvais le bran-

card , grossièrement fait avec des branches d'arbres ; mais je n'ai que cela , ou un petit chariot couvert à vous offrir ; vous choisirez.

Cependant Dourlinski n'avoit pas encore osé dire un seul mot , & baissoit les yeux d'un air consterné : Indigne ami , lui dit Lupauski , tu as pu abuser à ce point de ma confiance ! Tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment ! Quel démon t'aveugloit ? L'amour , répondit Dourlinski , un amour forcené. Tu ne fais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent & jaloux ; que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante , aussi belle que la tienne , est un rare trésor , dont on ne doit confier la garde à personne. Lupauski , j'ai mérité ta haine ; & pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable ; mais tu me

vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang, mes richesses, mon honneur, ma liberté; je perds plus que tout cela, je perds ta fille! O vous, Lodoiska! vous que j'ai tant outragée, daignerez-vous oublier mes persécutions, vos dangers, vos douleurs? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon? Ha! s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier, Lodoiska, je ne suis plus criminel; je voudrais pouvoir, au prix de tout mon sang, racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski, dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendu lui dire, qu'il ne vous est pas odieux? Fille trop aimable, & jusqu'à présent trop malheureuse, quelque grands que soient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un seul mot. Ve-



nez, approchez-vous, j'ai un secret important à vous révéler.

Lodoiska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai sur lui... Il étoit trop tard, je ne pus parer que le second coup; déjà mon amante, frappée au-dessous de la mamelle gauche, étoit tombée aux pieds de Titfikan. Lupauski furieux vouloit venger sa fille; non, non, s'écria le Tartare, tu donnerois à ce scélérat une mort trop douce. -- Hé bien, me dit l'infâme assassin, en contemplant sa victime avec une cruelle joie: Lovzinski, tu paroissois si pressé de t'unir à Lodoiska! Que ne la suis-tu? Va, mon heureux rival; va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice, il me paroîtra doux: je te laisse livré à des tourmens non moins cruels, & plus longs que les

miens. Dourlinski ne put en dire davantage : les Tartares l'entraînaient, ils le précipitèrent dans les décombres enflammés.

Quelle nuit ! mon cher Faublas, que de soins différens, que de sentimens contraires m'agiterent dans son cours ! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte & l'espérance, la douleur & la joie ! Après tant d'inquiétudes & de dangers, Lodoiska m'étoit remise par son pere, je m'enivrois du doux espoir de la posséder ; un barbare l'assassinoit à mes yeux !... Ce moment fut le plus cruel de ma vie !... Mais rassurez-vous, mon ami ; mon bonheur si rapidement éclipsé ne tarda pas à renaître. Parmi les soldats de Titfikan il s'en trouvoit un qui se mêloit de Chirurgie : nous l'appellâmes, il visita la blessure, il assura qu'elle étoit très légère ; l'infâme Dourlinski, gêné par

ses chaînes , aveuglé par son désespoir , n'avoit porté qu'un coup mal assuré.

Dès que Titsikan fut sûr qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour les jours de Lodoiska , il nous fit ses adieux. Je vous laisse , nous dit-il , les cinq domestiques que Lupauski avoit amenés , des provisions pour plusieurs jours , des armes , six bons chevaux , deux chariots couverts , & tous les gens de Dourlinski bien enchaînés. Leur vilain maître est mort. Je pars , le jour commence à paroître ; ne sortez d'ici que demain , demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu , braves gens ; vous direz à vos Polonois , que Titsikan n'est pas toujours un méchant diable , & qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots , il donna le signal du départ ; les Tartares passèrent le pont-levis , & s'éloignèrent au grand galop.

Il n'y avoit pas deux heures qu'ils étoient partis, lorsque plusieurs Gentilshommes voisins, soutenus de quelques Quartuaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Lupauski lui-même alla les recevoir : il leur rendit compte de tout ce qui s'étoit passé ; & quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le Palatinat de Lublin. Ils ne nous demanderent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent en effet nous rejoindre le surlendemain, au nombre de soixante ; & Lodoiska nous ayant assuré qu'elle se sentoit en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avons eu le temps de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux chariots couverts,

dans lesquels Titfikan avoit eu la singulière générosité de laisser une partie du butin , qu'ils partagerent entre eux.

Nous arrivâmes sans accident dans le Palatinat de Lublin , à Polowisk , où Lupauski avoit marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue , une foule de mécontents vint dans l'espace d'un mois grossir notre petite armée , qui se trouva forte d'environ dix mille hommes. Lodoiska entièrement guérie de sa blessure , parfaitement remise de ses fatigues , avoit repris son embonpoint , sa fraîcheur , tout l'éclat de sa beauté. Lupauski m'appella dans sa tente , il me dit : trois mille Russes ont paru sur les hauteurs , à trois quarts de lieue d'ici ; prends ce soir quatre mille hommes d'élite , vas chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent : songe que du succès d'un premier combat dépend

presque toujours le succès d'une campagne, songé qu'il faut venger ta Patrie ; mon ami , que demain j'apprenne ta victoire , demain tu épouses Lodoiska.

Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit nous surprîmes les ennemis dans leur camp ; jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cent hommes , nous fîmes neuf cent prisonniers , nous prîmes tout leur canon , la caisse militaire & les équipages.

A la pointe du jour Lupauski vint me joindre avec le reste des troupes , il amenoit Lodoiska : on nous maria dans la tente de Lupauski. Tout le camp retentit de chants d'allégresse ; la valeur & la beauté furent célébrées dans des vers joyeux ; c'étoit la fête de l'Amour & de Mars : on eût dit que chaque soldat avoit mon ame , & partageoit mon bonheur.

Lorsque

Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chere , je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleslas. Mon beau-pere lui fit la donation d'un de ses châteaux , situé à quelques lieux de la Capitale. Lodoiska & moi nous y joignimes une somme d'argent assez considérable , pour lui assurer un sort indépendant & tranquille. Il ne vouloit pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château , & de vivre paisiblement dans l'honorable retraite que ses services lui avoient méritée. Le jour qu'il partit , je le pris à l'écart : Tu iras de ma part , lui dis-je , trouver notre Monarque à Varsovie ; tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Lupauski ; tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent ; tu lui diras sur-tout que Lovzinski

est l'ennemi des Russes, & n'est pas l'ennemi de son Roi.

Je ne vous fatiguerai pas, mon cher Faublas, du récit de nos opérations, pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur; aussi grand dans les défaites, que redoutable après ses victoires; toujours supérieur aux événemens, Lupauski fixa sur lui l'attention de l'Europe, & l'étonna par sa longue résistance. Forcé d'abandonner une Province, il alloit livrer de nouveaux combats dans une autre; & c'est ainsi que parcourant successivement tous les Palatinats, il signala dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avoit jurée aux ennemis de la Pologne.

Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoiska nous suivoit par-tout. De

cinq enfans qu'elle m'avoit donnés, une fille seulement me restoit, âgée de dix-huit mois. Un jour après un combat opiniâtre, les Russes vainqueurs se précipiterent dans ma tente, pour la piller. Lupauski & moi, suivis de quelques Gentilshommes, nous volâmes à la défense de Lodoiska; nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution que sa mere n'avoit pas négligée dans ces tems de division, porte gravées sous l'aisselle les armes de notre maison; mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches.... Hélas! Dorliska, ma chere Dorliska gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus.

Cette perte me causa la plus vive douleur. Lupauski y parut presque insensible, soit qu'il fût déjà occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la

ce n'est pas ma vie qui
si nous périfions, l'E-
défenseurs. Réveille-
Tu partageas si noble-
ux ! N'en reste pas au-
le témoin. Nous nous
dans le sang des Russes ;
sont vengés ; mais ils
és ; mais bientôt peut-
aurions plus les défen-
onnes , Lupauski ! d'où
pressentimens sinistres ?
me pas sans raison ;
position actuelle : je
de réveiller dans tous
ur de la Patrie ; je n'ai
par-tout que des hom-
pour l'esclavage , ou
bles , qui pénétrés de
se sont bornés cepen-
es regrets. Quelques
petit nombre se sont

Patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque. Il rassembla les restes de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, & s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il falloit pourtant songer à l'abandonner, les vivres commençoient à nous manquer. Lupauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvoient; & dès que nous fûmes seuls : Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois tu supportois avec moi le fardeau du commandement; je pouvois me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins : depuis trois mois tu ne fais que pleurer, tu gémis comme une femme ! Tu m'abandonnes dans un moment critique où tes secours me sont le plus nécessaires ! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts : je ne crains

pas pour moi , ce n'est pas ma vie qui m'inquiete ; mais si nous périssons , l'Etat n'a plus de défenseurs. Réveille-toi , Lovzinski ! Tu partageas si noblement mes travaux ! N'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous sommes baignés dans le sang des Russes ; nos concitoyens sont vengés ; mais ils ne sont pas sauvés ; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre. -- Tu m'étonnes , Lupauski ! d'où te viennent ces pressentimens sinistres ? -- Je ne m'alarme pas sans raison ; considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la Patrie ; je n'ai trouvé presque par tout que des hommes avilis , nés pour l'esclavage , ou des hommes foibles , qui pénétrés de leurs malheurs , se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens en petit nombre se sont

rangés sous mes étendards ; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affoiblis par mes victoires, nos ennemis reparoissent plus nombreux après leurs défaites. --Je te le répète, Lupauski, tu m'étonnes ! Dans des circonstances non moins pressantes je t'ai vu soutenu de ton courage. . . .

--Crois-tu qu'il m'abandonne ? La valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite ; cependant, si tu le veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe sera peut-être celui de leur perte & du salut de nos concitoyens. --Si je le veux ! en doutes-tu ? Parle, que veux-tu dire ? que faut-il faire ? --Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstochow chez Kaluvski dont tu connois

la bravoure ; il leur faut un chef adroit , ferme , intrépide ; c'est toi que j'ai choisi. --Lupauski , je suis prêt.. --Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise , le succès en est douteux ; & si tu ne réussis pas , ta perte est infaillible. --Je te dis que je suis prêt , explique-toi. - Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes , je puis sans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis ; mais avec de si foibles moyens je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces... Tous nos Gentilshommes accoureroient sous mes drapeaux , si le Roi étoit dans mon camp. --Que dis-tu ? Lupauski , espères-tu que le Roi consente à venir ici ? --Non ; mais il faut l'y forcer. --L'y forcer ? --Oui ; je fais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P*** ; mais depuis que tu soutiens avec Lupauski la cause de la

liberté, tu fais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de la patrie, qu'un intérêt aussi sacré. . . . --Je connois mes devoirs, & je les remplirai ; mais que me proposes-tu ? Le Roi ne sort jamais de Varsovie. --Hé bien, c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher, c'est du sein de la Capitale qu'il le faut arracher. --Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise ? --Tu vois cette armée Russe trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi ; son Général, maintenant tranquille dans ses retranchemens, attend que forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables ; dès qu'il fera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'appercevront trop tard de ma retraite, j'espère leur dérober plus d'une marche ; si la
fortune

fortune me seconde , je puis gagner une journée sur eux. Je m'avancerai tout droit sur Varsovie par la grande route qui mène à cette Capitale , & à travers les petits corps de Russes qui rodent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément , ou , s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter , je les occuperai du moins assez pour qu'ils ne puissent t'inquiéter. Toi , cependant , Lovzinski , tu m'auras devancé. Tes quarante hommes déguisés , armés seulement de sabres , de poignards & de pistolets cachés sous leurs habits , se feront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le **Roi** sorte de son palais ; vous l'enlèverez , vous l'amènerez dans mon camp. . . L'entreprise est téméraire , inouïe , si tu veux : l'abord est difficile , le séjour dangereux , le retour d'un péril extrême. Si tu succombes , si l'on t'arrête ,

tu périras, Lovzinski ; mais tu périras martyr de la liberté ; mais Lupauski , jaloux d'un trépas si glorieux , gémira d'être obligé de te survivre , & quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si au contraire le Dieu tout-puissant , protecteur de la Pologne , m'inspira ce hardi projet pour terminer ses maux , si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage , vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité ! M. de P***. ne verra dans mon camp que des soldats citoyens , ennemis des étrangers , fideles à leur Roi ; sous mes tentes patriotiques il respirera , pour ainsi dire , l'air de la liberté , l'amour de son pays ; les ennemis de l'Etat deviendront les siens ; notre brave Noblesse , revenue de son assoupissement , combattra sous les drapeaux de son Roi pour la cause commune ; les Russes seront taillés en pieces , ou repasseront

Leurs frontieres. . . Mon ami, tu auras sauvé ton pays.

Lupauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue, il fit heureusement sa retraite; les marais furent traversés en silence. Mon ami, me dit alors mon beau-pere, il est temps que tu nous quittes : je fais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme; mais elle est épouse tendre & mere malheureuse. Ses pleurs t'attendriroient, tu perdrois dans ses embrassemens cette force d'esprit, cette fierté d'âme qui te devient aujourd'hui plus nécessaire que jamais; je te conseille de partir sans lui dire adieu. Lupauski m'en pressoit vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoiska sut que je partoisi seul, & nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allois, elle versa des torrens de larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençois à balancer :

Allons ! s'écria mon beau-pere , partez , Lovzinski , partez ; pere , épouse , enfans ; il faut tout sacrifier , quand il s'agit de la patrie !

Je m'éloignai , je fis une si grande diligence , que j'arrivai vers le milieu du jour suivant à Czenstochow . J'y trouvai quarante Gentilshommes déterminés à tout . Messieurs , leur dis-je , il s'agit d'enlever un Roi dans sa Capitale . Les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie , sont seuls capables de l'achever . Le succès ou la mort nous attend . Après cette courte harangue , nous nous préparons à partir . Kaluvski prévenu tenoit prêtes douze charrettes chargées de paille & de foin , attelées chacune de quatre bons chevaux . Nous nous déguisons tous en payfans , nous cachons nos habits , nos sabres , nos pistolets , les selles de nos chevaux dans le foin dont nos charrettes sont rem-

plies ; nous convenons de plusieurs signes & d'un mot de ralliement. Douze des conjurés , commandés par Kaluvski , feront entrer dans Varsovie les douze charrettes , qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades ; pour éviter tout soupçon , chacune doit marcher à quelque distance , & entrer dans la Capitale par différentes portes. Nous partons ; le samedi 2 Novembre 1771 nous arrivons à Varsovie ; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

Le lendemain Dimanche , jour à jamais mémorable dans l'Histoire de la Pologne , Stravinski couvert de haillons se place près de la Collégiale , & va demander l'aumône jusqu'aux portes du *Palais Royal* ; il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés , parcourent dans la ville même les six rues étroites , qui toutes aboutissent à

la grande place, où je me promène avec Kaluvski. Nous restons en embuscade pendant la matinée entière, & une partie de l'après-dînée. A six heures du soir, le Roi sort de son palais : on le suit, on le voit entrer dans le palais de son oncle P***., grand-Chancelier de Lithuanie.

Tous nos conjurés sont avertis ; ils se dépouillent de leurs mauvais habits, ils sellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains nos mouvemens ne sont pas apperçus. Nous sortons tous les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paroître sans travestissement, je garde mes habits de payfan ; je monte un cheval excellent, mais couvert d'une housse commune & grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le fauxbourg les différens

postes que je leur ai désignés avant de quitter le Couvent ; ils sont disposés de manière que toutes les avenues du palais du grand - Chancelier sont gardées.

Entre neuf & dix heures du soir le Roi sort, nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse étoit précédé de deux hommes qui portoient des flambeaux ; suivoient quelques Officiers d'Ordonnance , deux Gentilshommes & un sous-Ecuyer. Je ne sçais quel Seigneur étoit dans la voiture auprès du Roi ; il y avoit deux Pages aux portieres , deux heyduques & deux valets de pied derriere. Le Roi s'éloigne lentement ; nos conjurés se rassemblent à quelque distance , douze des plus déterminés se détachent , je me mets à leur tête, nous avançons au petit pas. Comme il y avoit garnison Russe à Varsovie , nous affectons de parler la

langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles. Nous joignons le carrosse à cent-cinquante pas à-peu-près du palais du grand-Chancelier, entre ceux de l'Evêque de Cracovie & du feu grand-Général de la Pologne. Tout-à-coup nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortège, ceux qui précédoient la voiture, se trouvent séparés de ceux qui l'environtoient.

Je donne le signal. Kaluvski accourt avec le reste des conjurés; je présente un pistolet au postillon qui arrête : on tire sur le cocher, on se précipite aux portières. Des deux heyduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête; le cheval du sous-Ecuyer s'abat blessé, un des Pages est démonté, & son cheval pris;

les balles sifflent de tous côtés. . . L'attaque fut si chaude, le feu si violent, que je tremblai pour la vie du Roi. Celui-ci, conservant dans le péril une tête froide, étoit descendu de sa voiture, & cherchoit à regagner le palais de son oncle. Kaluvski l'arrête, le saisit aux cheveux : sept à huit conjurés l'environnent, le désarment, le saisissent de droite & de gauche, le pressent entre leurs chevaux qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Lupauski m'avoit indignement trompé, que la mort du Monarque étoit résolue, qu'il y avoit un dessein formé de l'assassiner. Tout-à-coup je prends mon parti, je pars ventre à terre ; je joins ceux qui m'avoient devancé, je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des Rois, veilloit au

salut de M. de P***. Kaluvski & ses gens s'arrêterent à ma voix qu'ils reconnurent. Nous mîmes le Roi sur un cheval ; nous reprîmes notre course au grand galop , jusqu'aux fossés qui entourent la ville , & que le Monarque fut contraint de franchir avec nous.

Alors une terreur panique se répandit dans ma troupe. A cinquante pas au-delà des fossés , nous n'étions plus que sept auprès du Roi. La nuit étoit pluvieuse & sombre ; il falloit à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain, dans des marais bourbeux. Le cheval du Monarque s'abattit deux fois , & se cassa la jambe à sa seconde chute ; dans ces mouvemens violens le Roi perdit sa pelisse , sa botte & son soulier gauche : *Si vous voulez que je vous suive , nous dit-il , donnez-moi un cheval & une botte.* Nous le remontâmes ; & afin de ga-

gner la route par laquelle Lupauski m'avoit promis de s'avancer , nous prîmes le chemin d'un village nommé Burakow. Le Roi nous dit tranquillement : *N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.*

Je le crus , je changeai de route. A mesure que nous avançons dans le bois de Beliany , notre nombre diminueoit. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski & Stravinski , bientôt aussi nous entendîmes l'appel d'une vedette Russe , nous nous arrêtâmes allarmés : Tuons-le , me dit Kaluvski ; je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspiroit une pareille proposition : Hé bien , chargez-vous donc de le conduire , s'écria cet homme féroce ; il s'enfonça dans le bois , Stravinski le suivit ; je restai seul auprès du Roi.

Lovzinski , me dit-il alors , c'est vous , je n'en puis plus douter ; c'est

vous , j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot ; il reprit avec douceur : C'est vous ! qui l'eut dit il y a dix ans ? Nous nous trouvions alors près du Couvent de Beliany , distant de Varsovie d'une lieue à-peu-près. Lovzinski , poursuivit le Roi , laissez-moi entrer dans ce Couvent , & sauvez-vous. Il faut me suivre , fut toute ma réponse. C'est en vain , me dit le Monarque , que vous vous êtes travesti ; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix : je vous ai reconnu ; je suis sûr que vous êtes Lovzinski ; Ha ! qui l'eut dit il y a dix ans ? Il y a dix ans , vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

Il se tut. Nous avançâmes quelque temps , en gardant le silence ; il le rompit encore : Je suis accablé de fatigue ; *Si vous voulez me mener vivant , souf-*

fréz que je me repose un instant. Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe ; & me faisant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous soyiez armé contre moi ? Ingrat ! ne devois-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis ? ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler ? Alors il me retraça de la manière la plus touchante les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons plus intimes dans notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avoit toujours honoré depuis ; il me parla des honneurs dont il m'auroit comblé pendant son regne, si j'avois voulu les mériter : il me reprocha sur-tout l'indigne entreprise dont je

paroissois être le chef, mais dont il savoit bien, ajouta-t-il, que j'étois seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Lupauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'étoit pas seul coupable; que je n'avois pu sans crime me charger de son exécution, & que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, étoit dans un ami plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté : *Fuyez*, me dit-il, *& soyez sûr que, si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée à celle que vous aurez prise.*

Le Roi me pressoit vivement : son éloquence naturelle augmentée par le péril, portoit la persuasion dans mon cœur; elle y réveilloit des sentimens bien doux. Je fus ébranlé, je balançai d'abord; mais Lupauski triompha. Je crus entendre le fier Républicain me

reprocher ma foiblesse ; mon cher Faublas , l'amour de la Patrie a son fanatisme & ses superstitions ! Ma tête étoit exaltée , je m'armai d'un barbare courage , je forçai le Monarque de remonter à cheval ; & je crus faire une belle action ! Ainsi , s'écria-t-il douloureusement , vous rejetez la prière qu'un ami vous adresse ? Vous refusez le pardon que votre Roi vous offre ! Hé bien , partons ; je me livre à mon mauvais destin , ou je vous abandonne au vôtre .

Nous recommençâmes à marcher : mais les reproches du Monarque , ses instances , ses menaces même , les combats que j'avois soutenus intérieurement , m'avoient tellement troublé , que je ne voyois plus mon chemin. Errant dans la campagne , je ne tenois aucune route certaine : après une demi-heure de marche , nous nous trou-

vâmes à Marimont (1) ; je m'étois égaré , nous étions revenus sur nos pas.

A un quart de lieue de-là nous tombâmes dans un parti Russe. Le Roi se fit reconnoître à celui qui le commandoit , ensuite il ajouta : Ce soir je me suis égaré à la chasse ; ce bon payfan que vous voyez , vouloit , avant de me remettre dans mon chemin , me donner dans sa chaumière un frugal repas ; mais comme je crois avoir vu des soldats de Lupauski roder dans les environs , je voudrois rentrer promptement dans Varsovie , & vous me feriez plaisir de m'accompagner jusques - là. Quant à toi , mon ami , me dit-il , je

(1) Marimont. C'est une maison de campagne appartenant à la Cour de Saxe ; elle est plus près de Varsovie d'une demie lieue , que Beliany.

ne suis pas fâché que tu aies pris une peine inutile ; car j'aime autant retourner dans ma Capitale , accompagné de ces Messieurs , que d'aller plus loin avec toi. Cependant il seroit singulier que je te laissasse sans récompense ; que veux-tu ? Parles , je t'accorderai la grâce que tu me demanderas.

Faublas , vous concevez combien je fus troublé ; je doutois encore des intentions du Roi. Je cherchois à démêler le véritable sens d'un discours équivoque , plein d'une ironie bien amère , ou d'une adresse bien magnanime. M. de P***. me laissa quelque temps ma pénible incertitude : je te vois bien embarrassé , reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra ; tu ne fais que choisir ! Allons , mon ami , embrasse-moi ; il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un Roi , ajouta-t-il , en riant : cependant il faut con-

venir qu'à ma place , bien des Monarques ne seroient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots , & me laissa confondu de tant de grandeur d'âme.

Cependant le péril auquel le Roi venoit de me dérober si généreusement , alloit renaître à chaque instant pour moi. Il étoit plus que probable qu'un grand nombre de courriers , expédiés de Varsovie , répandoient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du Monarque. Déjà sans doute on poursuivoit chaudement les ravisseurs ; mon équipage remarquable pouvoit me trahir dans ma fuite ; & si je retombois entre les mains des Russes mieux instruits , tous les efforts du Roi ne pourroient me sauver. En supposant que Lupauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettoit , il devoit être encore éloigné , dix lieues au moins me

restoient à faire , & mon cheval étoit rendu. J'essayai de le pousser : il n'eut pas couru cinq cent pas , qu'il créva sous moi. Un Cavalier bien monté passoit dans ce moment sur la route , il vit tomber l'animal ; & croyant pouvoir s'amuser aux dépens d'un pauvre paysan , il me dit : Mon ami , je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie , je résolus aussi-tôt de punir le railleur , & d'assurer ma fuite en même temps. Je lui présentai brusquement un de mes pistolets , je le forçai de me livrer sa monture ; & je vous avouerai même , que pressé par la circonstance , je le dépouillai d'un bon manteau , aussi ample que léger , sous lequel je cachai mes habits grossiers qui m'auroient pu faire reconnoître. Je jetta i ma bourse pleine d'or aux pieds du voyageur démonté , & je m'éloignai de toute

la vitesse de mon nouveau cheval.

Il étoit frais & vigoureux ; je fis douze lieues d'une traite : enfin je crus entendre le bruit du canon , je conjecturai que mon beau-pere n'étoit pas loin & combattoit les Russes. Je ne m'étois pas trompé ; j'arrivai sur le champ de bataille , au moment où l'un de nos Régimens lâchoit pied. Je me fis reconnoître des fuyards ; & les ayant ralliés derrière un colline prochaine , je vins prendre en flanc les ennemis , auxquels Lupauski faisoit face avec le reste des troupes. Nous chargeâmes si à-propos & avec tant de vigueur , que les Russes furent enfoncés après un grand carnage des leurs. Lupauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite : Ha ! me dit-il en m'embrassant , après avoir entendu les détails de mon expédition , si tes quarante hommes t'avoient égalé en courage , le Roi seroit

à présent dans mon camp : mais le ciel ne l'a pas voulu. Je lui rends grâces de ce qu'au moins il t'a conservé pour nous ; je te rends grâces du service important que tu m'as rendu , sans toi Kalovski assassinoit le Monarque ; & mon nom étoit couvert d'un opprobre éternel. J'aurois pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'espace de deux milles : mais j'ai mieux aimé asséoir mon camp dans cette position respectable. Hier sur ma route j'ai surpris & taillé en pieces un parti Russe ; j'ai battu ce matin deux de leurs détachemens : un autre corps considérable ayant recueilli les débris de ceux-là , a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats, fatigués d'une longue marche , & de trois combats consécutifs commençoient à plier ; la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici : attendons-y l'armée Russe , & combattons jusqu'au dernier soupir.

Cependant le camp retentissoit de cris d'allégresse ; nos soldats victorieux mêloient mes louanges à celles de Lupauski. Au bruit de mon nom que mille voix répétoient, Lodoiska accourut à la tente de son pere. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie ; il fallut recommencer le récit des dangers que j'avois courus. Elle ne put, sans répandre des larmes, apprendre la rare générosité du Monarque : qu'il est grand ! s'écria-t-elle avec transport, qu'il est digne d'être Roi, celui qui t'a pardonné ! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissois, à l'amante que tu ne craignois pas de sacrifier ! Cruel ! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour... Lupauski interrompit durement la fille : Femme indiscrette & foible ! Est-ce devant moi qu'on ose tenir de pareils discours ? Hélas ! répondit-elle,

faudra - t - il que je tremble sans cesse pour les jours d'un pere & d'un époux ? Lodoiska m'adressoit ainsi ses plaintes touchantes , & soupiroit après un avenir meilleur , tandis que la fortune nous préparoit les plus affreux revers.

Nos Cosaques venoient de tous côtés nous avertir que l'armée Russe approchoit. Lupauski comptoit qu'il seroit attaqué au point du jour , il ne le fut pas ; mais au milieu de la nuit suivante on vint m'annoncer que les Russes se préparoient à forcer nos retranchemens. Lupauski toujours prêt les défendoit déjà : il fit dans cette funeste nuit tout ce qu'on pouvoit attendre de son expérience & de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillans cinq fois , mais ils revenoient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches ; & leur dernière attaque fut si bien concertée , qu'ils

pénétrèrent dans le camp, par trois endroits en même temps. Zarembo fut tué à mes côtés; une foule de Noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne faisoient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulois me jeter dans les bataillons Russes : Insensé! me dit Lupauski, quelle aveugle fureur t'égare! Mon armée est entièrement détruite : mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici? Viens : je veux te conduire dans des climats, où nous pourrons susciter aux Russes de nouveaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir notre pays; sauvons-nous, sauvons Lodoiska. --Lodoiska! j'allois l'abandonner! Nous courûmes à sa tente, il étoit encore temps : nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins.

Après y avoir erré le reste de la nuit,

&

& une partie de la matinée, nous nous hazardâmes d'en sortir, & de nous présenter à la porte d'un Château que nous crûmes reconnoître. C'étoit en effet celui d'un Gentilhomme nommé *Micistas*, qui avoit servi quelque temps dans notre armée. *Micistas* nous reconnut, & nous offrit un asyle, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'étoit répandue la veille, & paroissoit se confirmer; qu'on avoit osé enlever le Roi dans Varsovie même; que les Russes avoient poursuivi les Ravisseurs, & ramené le Monarque dans sa Capitale; & qu'enfin, il étoit question de mettre à prix la tête de *Lupauski*, soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez, ou non, trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes, qui vous trahi-

roient , je vais vous faire donner des habits moins remarquables ; & quant à Lodoiska , je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

Lodoiska interrompit Miciflas : le lieu de ma retraite ! ce sera celui de leur fuite , je les accompagnerai partout. Lupauski représenta à sa fille qu'elle ne pourroit soutenir les fatigues d'une longue route , & que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissans. Plus le péril est grand , lui répliqua-t-elle , plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Lupauski ne devoit pas être une femme ordinaire ; depuis huit ans , je n'ai vécu qu'au milieu des allarmes , je n'ai vu que des scènes de carnage & d'horreur. La mort m'environnoit de toutes parts , elle me menaçoit à chaque instant ,

vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés; mais la vie de Lodoiska ne tenoit-elle pas à celle de son pere? Lovzinski! le coup qui t'auroit frappé, n'auroit-il pas entraîné ton Amante au tombeau? & depuis quand ne suis-je plus digne?... j'interrompis Lodoiska, je me joignis à son pere, pour lui détailler les raisons qui nous déterminoient à la laisser en Pologne; elle m'écoutoit avec impatience: ingrat! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi! Oui, répliqua Lupauski, vous resterez avec les sœurs de Lovzinski, & je lui défends... Sa fille, hors d'elle-même, ne le laissa pas achever: mon pere, je connois vos droits, je les respecte, ils me seront toujours sacrés; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux... Ha! pardon! je vous offense, je m'égare; mais plaignez ma douleur... excusez

mon désespoir. . . . Mon pere ! Lovzinski ! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner par-tout. . . Par-tout , oui , je vous suivrai , cruels , je vous suivrai malgré vous ! Lovzinski , si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur , ressouviens-toi du moins de ton Amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allois périr dans les flammes , ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée , en criant : vivre ou mourir avec Lodoiska ! Hé bien , ce que tu sentoies alors je l'éprouve aujourd'hui ! Je ne connois pas de plus grand malheur , que celui d'être séparée de vous , je dis à mon tour : vivre ou mourir avec mon pere & mon époux ! Malheureuse ! Que deviendrai-je si vous me quittez ? réduite à vous pleurer tous deux , où trouverai-je des adoucissements à ma peine ? Mes enfans me con-

soleront-ils ? Hélas ! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre , les Russes aussi impitoyables qu'elle , m'ont arraché le dernier ! Je n'ai plus que vous dans le monde , & vous voulez m'abandonner ! Ho ! mon pere ! Ho ! mon époux ! Que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles ? Ayez pitié de Lodoiska !

Ses sanglots lui couperent la parole. Micislas pleuroit ; mon ame étoit déchirée : tu le veux , ma fille , hé bien , j'y consens , dit Lupauski ; mais veuille le Ciel , ne pas me punir de ma complaisance ! Lodoiska nous embrassa tous deux , avec autant de joie , que si nos malheurs avoient été finis. Je laissai à Micislas deux lettres , qu'il se chargea de remettre. L'une étoit adressée à mes sœurs , & l'autre à Boleslas. Je leur disois adieu , je leur recommandois de ne rien négliger pour re-

trouver ma chere Dorliska. Il fallut déguiser ma femme : elle prit des habits d'homme ; nous échangeâmes les nôtres , nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis , armés de nos sabres & de nos pistolets , chargés d'une somme assez considérable en or , de quelques bijoux , & de tous les diamans de Lodoiska , nous prîmes congé de Micislas , & nous nous hatâmes de regagner les bois.

Lupauski nous communiqua le dessein qu'il avoit formé de se réfugier en Turquie. Il espéroit obtenir du service dans les armées du Grand-Seigneur , qui depuis deux ans , soutenoit contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoiska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire ; comme elle ne pouvoit être ni reconnue , ni recherchée , elle se chargea du

soin d'aller à la découverte, & de nous apporter nos provisions. Dès que le jour paroissoit, nous nous retirions dans les bois; cachés dans des troncs d'arbres, ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit, pour continuer notre marche. C'est ainsi que pendant plusieurs jours, nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivoient vivement.

Un soir que Lodoiska, toujours déguisée en paysan, revenoit d'un Hameau voisin, où elle avoit été acheter des vivres qu'elle nous apportoit, deux Maraudeurs Russes l'attaquerent à l'entrée de la Forêt, dans laquelle nous nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller. Aux cris qu'elle poussa, nous sortîmes de notre retraite: les deux brigands se sauverent dès qu'ils nous virent; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent leur aven-

ture au Corps dont ils faisoient partie , & que cette rencontre singuliere ayant excité les soupçons , on ne vînt nous arracher de nos asyles. Nous résolumes de changer de route , & pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise ; il fut décidé , qu'au lieu de nous avancer directement sur les frontieres de la Turquie , nous gagnerions par un long détour la Polésie , ensuite la Crimée , d'où nous passerions à Constantinople.

Après les marches les plus pénibles , nous entrâmes dans la Polésie. Lupauski pleura en quittant son pays. Au moins , s'écria-t-il douloureusement ; je l'ai servi de tout mon pouvoir , & je ne le quitte que pour le servir encore !

Tant de fatigues avoient épuisé les forces de Lodoiska. Arrivés à Novogorod , nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein étoit de l'y laisser

reposer quelques jours ; mais les gens du pays que nous questionnâmes sans affectation , nous dirent que des troupes parcouroient les environs , pour arrêter un certain Lupauski , qui avoit fait enlever le Roi de Pologne. Justement allarmés , nous ne restâmes que quelques heures dans cette ville , où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au-dessus de Czernicove ; & suivant les bords de la Sula , nous la traversâmes à Perevoloczna , où nous apprîmes que Lupauski , reconnu à Novogorod , n'avoit été manqué que de quelques heures à Nézin ; & qu'il étoit suivi de près. Il fallut fuir , & changer encore de route : nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts , qui couvrent le pays entre la Sula & la Sem.

Nous vîmes une caverne , dans laquelle nous voulumes nous établir. Un

Ours nous disputa l'entrée de cet asy-
le , aussi affreux que solitaire : nous le
tuâmes , nous mangeâmes les petits.
Lupauski étoit blessé ; Lodoiska épui-
sée , se soutenoit à peine ; le froid étoit
déjà rigoureux. Pour suivis par les Rus-
ses dans les endroits habités ; menacés
par les animaux féroces , dans ce vaste
désert ; sans autres armes que nos
épées ; bientôt réduits à manger nos
chevaux , qu'allions nous devenir ? Le
danger de mon beau-pere & de ma
femme étoit si pressant , qu'aucun autre
ne m'effraya plus. Je résolus de leur
procurer , à quelque prix que ce fût ,
les secours qu'exigeoit leur situation ,
plus déplorable encore que la mienne ;
& les quittant tous deux , en leur
promettant de venir bientôt les re-
joindre , j'emportai une partie des
diamans de Lodoiska , & je suivis les
bords du Varsklo. Vous remarquerez ,

mon cher Faublas , qu'un voyageur égaré dans ces vastes contrées , réduit à y errer sans boussole & sans guide , est obligé de suivre les rivières , parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent plus communément les habitations. Il m'importoit de gagner le plutôt possible une ville marchande ; je suivis donc les bords du Warsklo , & marchant jour & nuit , je me trouvai à Pultava , à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un Marchand de Bielgorod : je sus qu'on y cherchoit Lupauski , que l'Impératrice de Russie avoit envoyé son signalement de tous les côtés , avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouveroit. Je me hâtai de vendre mes diamans , d'acheter de la poudre , des armēs , des provisions de toute espece , différens outils , des meubles grossiers , mais nécessaires , tout ce

que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère ; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux , dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut aussi difficile que fatigant ; huit jours entiers se passerent avant que j'arrivasse à la forêt.

C'étoit là que se terminoit mon voyage pénible & dangereux , j'allois secourir mon beau-pere & ma femme , j'allois revoir ce que j'avois de plus cher au monde ; & cependant , mon cher Faublas , je ne pus me livrer à la joie. Vos Philosophes ne croient point aux pressentimens... Mon ami , je vous assure que j'éprouvois une inquiétude involontaire ; mon ame étoit consternée , je ne sais quoi sembloit m'avertir que je touchois au moment le plus douloureux de ma vie.

J'avois en partant placé par intervalle des cailloux pour reconnoître ma

route , je ne les trouvai plus ; j'avois enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres , que je ne pus reconnoître ; j'entrai dans la forêt , je criai de toutes mes forces , je tirai de temps en temps des coups de fusil , personne ne me répondit. Je n'osois m'engager trop avant , de peur de me perdre ; je n'osois m'éloigner beaucoup de mon chariot , si nécessaire à Lupauski , à sa fille , à moi-même.

La nuit qui survint m'obligea de cesser mes recherches , je passai celle là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau , je me couchai sous ma charrette , que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles , dont je me faisois ainsi un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir : le froid se faisoit vivement sentir , la neige tomboit en abondance ; au point du jour la terre en étoit couverte. Je ressentis

alors un mortel découragement : mes cailloux , qui auroient pu m'indiquer ma route , étoient tous enterrés ; il paroissoit impossible que je retrouvasse mon beau-pere & ma femme.

Le cheval qui leur restoit à mon départ les avoit-il nourris jusqu'alors ? La faim , l'horrible faim ne les avoit-elle pas forcés à sortir de leur retraite ? Etoient-ils encore dans ces affreux déserts ? S'ils n'y étoient plus , où pourrois-je les retrouver ? Où traînerois-je sans eux ma misérable vie ? . . . Mais pouvois-je croire que Lupauski eût abandonné son gendre , que Lodoiska eût consenti à se séparer de son époux ? Non , sans doute. Ils étoient donc dans cette affreuse solitude ; & si je les abandonnois , ils alloient y mourir de faim & de froid ! Cette réflexion désespérante me déterminina ; je n'examinai plus si en m'éloignant beaucoup de mon

chariot, je ne courois pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-pere & à ma femme, voilà ce qui pressoit le plus !

Je pris mon fusil & de la poudre, je chargeai des provisions sur un de mes chevaux : je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille ; je criai de toutes mes forces, je fis avec mon fusil de fréquentes décharges. . . Le plus morne silence regnoit autour de moi !

Je me trouvois dans un endroit de la forêt très - épais, il n'y avoit plus de passage pour mon cheval, je l'attachai à un arbre ; & mon désespoir l'emportant sur toute autre considération, je m'avançai toujours avec mon fusil & une partie de mes provisions. J'errai plus de deux heures encore, & mon inquiétude ne faisoit que redou-

bler, lorsqu'enfin j'apperçus des pas humains empreints sur la neige.

L'espérance me rendit des forces, je suivis les traces toutes fraîches : bientôt je vis Lupauski à peu près nud, exténué par la faim, presque méconnoissable à mes propres yeux. Il faisoit des efforts pour se traîner vers moi & pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il se jetta avec avidité sur les alimens que je lui offris, & les dévora. Je lui demandai où étoit Lodoiska. Hélas ! me dit-il, tu vas la voir ! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeste spectacle qui m'y attendoit. Lodoiska enveloppée de ses habits, couverte de ceux de son pere, étoit étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appésantie ; & refusant les alimens que je lui offrois :

Je

Je n'ai pas faim , me dit-elle ; la mort de mes enfans , la perte de Dorliska , nos marches si longues , si pénibles , vos dangers toujours renaissans ; voilà ce qui m'a tuée. Je n'ai pu résister à la fatigue & au chagrin . . . Mon ami , je suis mourante . . . J'ai entendu ta voix , mon ame s'est arrêtée . . . Je te revois ! Lodoiska devoit mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore ! . . . Secours mon pere . . . qu'il vive ! . . . Vivez tous deux , consolez - vous , oubliez-moi . . . Cherchez par-tout ma chere . . . Elle ne put prononcer le nom de sa fille , elle expira. Son pere lui creusa un tombeau à quelques pas de la caverne ; je vis la terre englourir tout ce que j'aimois ! . . . Quel moment ! . . . Lupauski veilla sur mon désespoir : il me força de survivre à Lodoiska.

Lovzinski voulut continuer ; ses sanglots l'interrumpirent. Il me demanda

un moment , passa dans un cabinet voisin , & ne tarda pas à rentrer , une miniature à la main. Voilà , me dit-il , le portrait de ma petite Dorliska ; voyez comme elle étoit déjà belle ! Dans ses traits à peine développés je reconnois tous les traits de sa mere . . . Ha ! si du moins . . . J'interrompis Lovzinski : ho ! la charmante figure ! m'écriai - je ; elle ressemble à ma jolie Cousine ! Voilà bien le propos d'un amant , répondit-il ; l'objet qu'il adore , il le voit par-tout ! . . . Ha ! mon ami , si du moins Dorliska m'étoit rendue ! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement , je ne dois plus l'espérer.

Ses yeux se remplissoient encore de larmes qu'il s'efforça de retenir , il reprit d'un ton pénétré l'histoire de ses malheurs.

Lupauski , que son courage n'aban-

donnoit jamais, & dont les forces s'étoient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avois laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, & que nous brûlâmes ensuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux, pour lesquels nous trouvâmes un passage, en faisant plusieurs détours, nous parvinmes à transporter dans notre caverne nos meubles & nos provisions qu'il falloit ménager, si nous voulions rester long-temps dans cette solitude. Nous tuâmes nos chevaux, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva pendant quelques jours : elle se corrompit enfin ; & notre chasse ne nous procurant que

des secours insuffisans , il fallut entamer nos provisions , qui se trouverent au bout de trois mois entierement consumées.

Quelques pieces d'or , & la plus grande partie des diamans de Lodoiska nous restoient encore. Ferois-je un second voyage à Pultava ? ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite ? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude , que nous primes le dernier parti.

Nous sortîmes de la forêt , nous passâmes la Sem près de Rylsk , nous achetâmes un bateau ; & déguifés en pêcheurs , nous descendîmes la Sem , nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misere avoit tellement défiguré Lupauski , qu'il étoit impossible de le reconnoître. Nous entrâmes dans le Dnieper , nous traversâmes Kiove à Krylow. Là nous

fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, & de passer à l'autre bord, des soldats Russes qui alloient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes à Zaporiskaia la prise de Bender & d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite & la mort du Visir Oglou. Lupauski désespéré vouloit traverser les vastes contrées qui le séparoiént de Pugatchew, & se joindre à cet ennemi des Russes; mais nos fatigues nous forcerent de retourner à Zaporiskaia. La paix qui fut conclue bientôt après entre la Porte & la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

Nous traversâmes à pied, & toujours déguisés, le Boudziac, une partie de la Moldavie, la Valaquie; & après des fatigues inouïes, nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta: on nous accusa devant le Cadi d'avoir voulu ven-

dre sur notre route des diamans, que nous avions apparemment volés; les mauvais habits dont nous étions couverts avoient donné lieu à ce soupçon. Lupauski se découvrit au Cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

Nous fûmes admis à l'Audience du Grand-Seigneur. Il nous fit donner un logement, & nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs & à Boleslas : nous apprîmes par leurs réponses, que les biens de Lupauski étoient saisis, qu'il étoit dégradé, & condamné à perdre la tête. Mon beau-pere fut consterné : il s'indigna qu'on l'eût accusé d'un Régicide, il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avoit jurée à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes

en Turquie , d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774 il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion (1), qui enlevait à la République le tiers de ses possessions. Ce fut au Printemps de 1776, que les Insurgens se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés : Mon pays a perdu sa liberté, me dit Lupauski ; ha ! du moins combattons pour celle d'un peuple nouveau !

Nous passâmes en Espagne, nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le Congrès nous employa dans l'armée du Général Washington. Lupauski, consumé d'un noir chagrin, exposoit sa

(1) Démembrement de la Pologne fait par l'Impératrice de Russie, l'Empereur & le Roi de Prusse.

vie, comme un homme à qui elle étoit devenue insupportable; on le trouvoit toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne il fut blessé à mes côtés. On l'emportoit dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche, me dit-il; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays! Cruelle bizarrerie de la destinée! Lupauski tombe martyr de la liberté Américaine, & les Polonois sont esclaves!.... Mon ami, ma mort seroit affreuse, s'il ne me restoit un espoir consolant. Ha! puissé-je ne pas m'abuser ! Je crois, j'aime à croire, que des circonstances plus heureuses ramèneront pour nos Concitoyens les jours de la vengeance & de la liberté. Alors Lovzinski, en quelque lieu que tu sois, que ta haine se réveille ! Tu combattis si glorieusement pour la Pologne ! Que le souvenir de nos injures & de nos exploits

exploits échauffe ton courage ! Que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre les oppresseurs ! Qu'ils en tremblent te reconnoissant ! Qu'ils frémissent en se rappelant Lupauski !... Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme ! ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom !... Les barbares ! ils se sont partagé nos Provinces ! Lovzinski, voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la Patrie, la vengeance devient indispensable & sacrée. Tu dois aux Russes une haine éternelle, tu dois à ton pays la dernière goutte de ton sang.

Il dit, il expira (1). La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

(1) Lupauski fut tué au siège de Savannah, en 1779.

Mon ami, j'ai combattu pour les Etats-Unis, jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***., qui a long-temps servi en Amérique, dans le Corps que commandoit un jeune Héros (1) dont votre Nation s'honorera toujours, M. de C***. m'a donné une lettre de recommandation pour le Baron de Faublas. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa Province, que pour venir m'établir à Paris, où je savois qu'il ne tarderoit pas à me suivre. Cependant mes sœurs ont rassemblé quelques foibles débris de ma fortune jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici, & du

(1) Un jeune Héros. J'ai compris fort aisément que Lovzinski me parloit du Marquis de la Fayette.

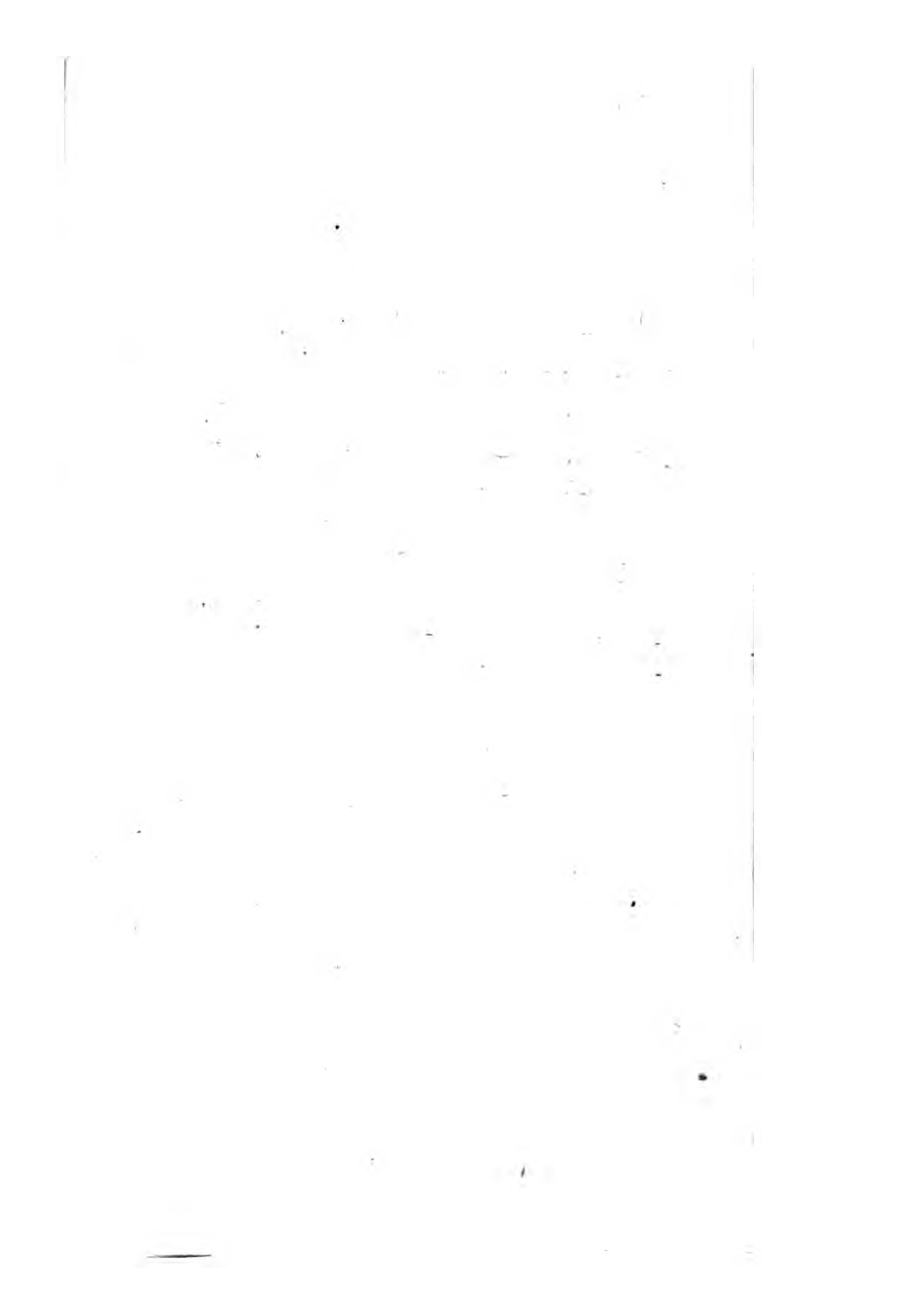
du Chevalier de Faublas. 171

nom que j'y ai pris, m'écrivent que, dans quelques mois, elles viendront consoler par leur présence l'infortuné Duportail.

Fin du Tome second.

DEPARTMENT OF THE ARMY
OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL
WASHINGTON, D. C.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.



U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S.

Q U A T R I E M E P A R T I E.



A L O N D R E S ,

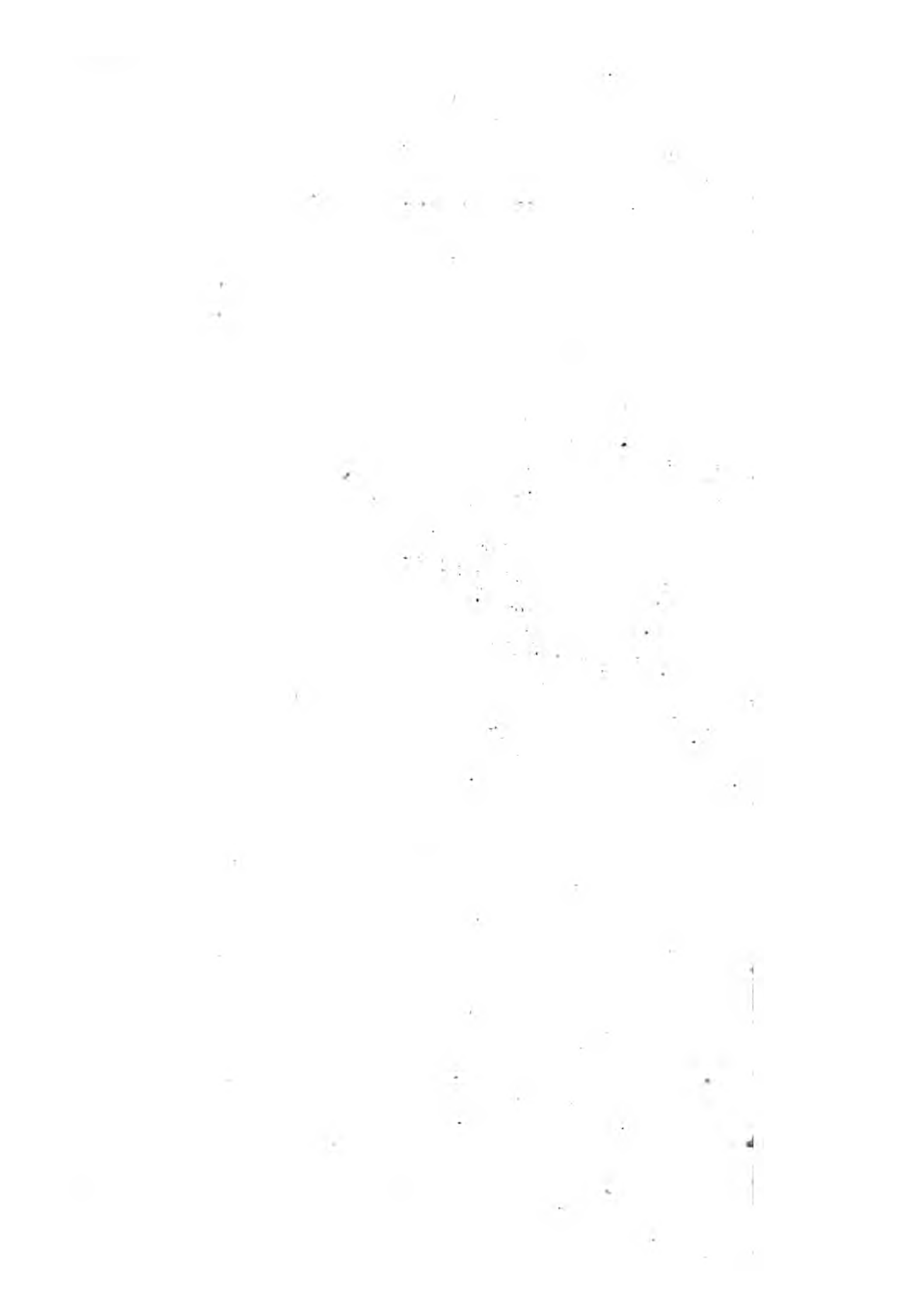
Et se trouve à P A R I S ,

C H E Z L ' A U T E U R , rue Quincampoix ,
au Bureau de la Bonneterie.

Et chez les Marchands de Nouveautés.



M. D C C , L X X X V I I .





U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S

LOVZINSKI resta comme abymé dans ses réflexions douloureuses ; enfin il me dit qu'il avoit mis en moi les plus cheres espérances ; que le dessein de mon pere étoit de me faire voyager l'année prochaine. J'interrompis M. Duportail , pour l'assurer que je passerois quelques mois en Pologne , & que je ne négligerois rien pour me procurer quelques lumieres sur le sort de Dorliska.

Tome III,

A

2. *Une année de la Vie*

Il étoit tard quand je quittai M. Duportail : cependant mon premier soin , en rentrant à l'hôtel , fut d'appeller M. Person. Il accepta avec reconnoissance la bague que j'avois achetée le matin ; & , sans se faire beaucoup presser , il m'avoua que la veille il avoit instruit Adelaïde de l'étrange visite que Madame de B***. m'avoit rendue chez moi. J'avois remarqué ce joli Cavalier , me dit-il ; & vous devez vous souvenir que je me trouvai sur l'escalier , quand M. Duportail nomma la Marquise de B***. Je priai M. Person d'être à l'avenir plus réservé : il me quitta en me renouvelant les assurances de son désintéressement & de sa discrétion.

Rosalbert avoit donc raison ! Sophie m'aimoit ! une indiscretion de M. Person avoit fait tout le mal. Sophie jalouse Mais comment l'appaiser ?

du Chevalier de Faublas. 3

Comment dissiper ses allarmes ? Comment la voir ? . . . J'aurois pu me dispenser de me mettre au lit ; l'inquiétude chassa le sommeil : toute la nuit je m'occupai de mes peines , des peines de Sophie. Il faut avouer cependant que je songeai quelquefois au Vicomte de Florville ; mais la Marquise étoit si malheureuse ! Les momens que je donnai à son souvenir furent si courts ! Les idées qu'il me fit naître furent si différentes ! . . . On seroit bien sévère , si l'on ne m'excusoit pas.

Je ne savois encore quel parti prendre , quand le jour parut. Mon Conseiller arriva enfin pour me déterminer. M. Person a fait la faute , me dit Rosambert , c'est à lui de la réparer. Faites une lettre pour Mademoiselle de Pontis ; que le cher Gouverneur s'en charge , & la remettre à Mademoiselle de Faublas , qui ne manquera pas de la por-

4 *Une année de la Vie*

ter à son adresse. J'écrivis (1), M. Person, devenu le plus complaisant des hommes, accepta sans difficulté la commission délicate que je confiois à son zèle. Il la fit assez promptement : il m'apporta une réponse de ma jolie Cousine.

Elle étoit courte ; elle fut bientôt lue.... Rosambert, sautez de joie ; baisez ces deux lignes, écoutez :

» Vous dites que vous n'aimez pas
» la Marquise ; ha ! si je pouvois en
» être sûre !

Dans l'excès de ma joie, je sautai au

(1) Le Lecteur a peut-être cru que j'aurois lui donner, par ordre de dates, le Journal de ma correspondance amoureuse. Qu'il se rassure ; de toutes les lettres que nous nous sommes écrites, il ne verra que celles dont la lecture est absolument nécessaire pour l'intelligence des faits.

col de M. Person. Vous êtes content de cette réponse, me dit-il; hé bien, j'ai encore une nouvelle plus heureuse à vous apprendre. --Ha! dites, mon cher Gouverneur, dites vîte. --Monsieur, Mademoiselle votre sœur m'a d'abord demandé de vos nouvelles, avec beaucoup d'intérêt. Elle a rougi quand je l'ai priée de remettre votre lettre à Mademoiselle de Pontis : *M. Person, vous direz à mon frere, que depuis hier, Sophie désolée m'a tout conté; vous lui direz, que maintenant je connois mieux que lui la maladie de sa Cousine, & même que j'ai lu la recette en question. Je ne suis plus étonnée que le Baron se soit fâché!... Monsieur, attendez un moment, je vais porter la lettre... C'est peut-être pousser la complaisance bien loin; mais mon frere se chagrine, ma bonne amie souffre, je n'examine que cela.....* Elle est revenue quelques

6 *Une année de la Vie*

momens après avec ce billet. En me le donnant, elle m'a demandé d'un air embarrassé, si l'on ne vous verroit pas. Je lui ai objecté l'expresse défense du Baron. Elle m'a observé, en rougissant beaucoup, que Madame Munich se levoit rarement avant dix heures; que le Baron ne se levoit jamais plutô; & qu'enfin la porte du Couvent s'ouvroit à huit heures précises. Hé bien, Mademoiselle, lui ai-je dit, demain matin M. votre frere... Elle m'a interrompu : *Oui, demain matin, qu'il n'y manque pas.*

Que la journée s'écoula lentement ! quelle mortelle nuit la suivit ! Cent fois je fus tenté d'arrêter mon horloge & d'avancer mes montres ! Enfin j'entendis sonner l'heure tant désirée. Je volai au Couvent : Adelaïde vint au parloir, Sophie l'accompagnoit.

Ha ! ma sœur ! ha ! Mademoiselle !

du Chevalier de Faublas. 7

Je joignis leurs jolies mains, que je baïfai tour-à-tour. Sophie trop émue fut obligée de s'afleoïr : Vous nous avez donné bien du chagrin, me dit-elle ; & je vis les yeux fe remplir de larmes. Comment exprimer la douceur de celles que je verfaï : Vous fouffrez, me dit Adelaïde. --Ho ! non, ma fœur : jamais un moment plus heureux. . . . Mais ceux que vous paflez avec la Marquife ? interrompit Sophie en tremblant. --Ha ! ma jolie Coufine, ha ! ma chere Sophie, croyez-vous que je puiſſe l'aimer ? --Pourquoi donc la voyez-vous fi fouvent ? --Je ne la verrai plus ; je vous promets que je ne la verrai plus. --Ha ! fi vous me trompez ! . . . --Pourquoi donc te tromperoit-il, ma bonne amie ? puiſqu'il t'aime, Il eſt clair qu'il ne peut pas aimer cette Ma dame de B***. --Adelaïde, ha ! tu ne fais donc pas ? . . . --Si fait, je fais

8 *Une année de la Vie*

ce que c'est que la jalousie ; tu me l'as dit hier ; mais c'est un sentiment qui fait du mal , & qui n'est pas raisonnable. Pourquoi mon frere te diroit-il qu'il t'aime , s'il ne t'aimoit pas ? --Et pourquoi le dit-il à la Marquise ? --Sophie , je vous jure que je vous adorai le premier jour que je vous vis. Vous seule m'avez fait éprouver ce sentiment tendre & respectueux qu'inspirent l'innocence & la beauté , cet amour véritable , dont il faut brûler pour Sophie. C'est vous , c'est vous seule qui m'avez fait sentir que j'avois un cœur ; & je n'aimerai jamais que vous. --Ha ! si vous saviez combien j'ai de plaisir à vous croire !

Sophie se pencha sur le sein d'Adelaïde qu'elle embrassa. Comme ton frere te ressemble , lui dit-elle : il a tes yeux , ton teint , ta bouche , ton front ! Elle l'embrassa une seconde fois. En vérité , répondit Adelaïde , d'un petit

du Chevalier de Faublas. 9

ton boudeur , autrefois vous m'aimiez pour moi ; maintenant je crois que vous ne m'aimez plus qu'à cause de lui... Voilà donc ce qu'on appelle de l'amour ! J'avoue que si je le trouvai triste hier , il me paroît aujourd'hui bien séduisant... Mon frere , quand est-ce que vous épouserez ma bonne amie ? - Ho ! le Baron prétend que je suis trop jeune ; mais si Mademoiselle le permet... -- Pourquoi donc m'appellez-vous Mademoiselle ? Ne suis-je plus votre jolie Cousine ? -- Ha ! jolie ! plus jolie que jamais ! plus que jolie !... Si vous le permettez , j'irai parier à M. de Pontis : je lui dirai que j'adore sa fille , que sa fille m'a choisi ; je lui dirai qu'il me donne ma femme , qu'il m'unisse à Sophie. -- Mon pere n'est point à Paris... des affaires de famille... je vous conterai tout cela : mais il faut que je vous quitte. -- Quoi déjà. -- Oui , il faut que

je rentre , avant que Madame Munich se réveille. --Demain j'aurai donc le bonheur !... --demain ? tous les jours ?... Ho , non ! cela ne se peut pas. Non ; cela ne se peut pas , répéta Adelaïde , on s'en appercevroit... Mon frere , une fois par semaine. Ho ! mais répliqua Sophie , tu fais bien comme Madame Munich dort quand elle a bu , & elle boit souvent. --Quoi ! ma jolie Cousine , votre Gouvernante... --Aime le vin & les liqueurs fortes ; c'est une Allemande. --Hé bien , en ce cas , je puis venir ici... Dans trois ou quatre jours , interrompit encore ma sœur. Plus souvent ce seroit nous exposer... Sophie soupira : Hélas ! oui , dit-elle , si l'on alloit nous séparer !... Adieu , mon cher Cousin. (Elle s'éloignoit , elle revint.) Ha ! je vous en prie ; n'allez pas chez la Marquise. N'y allez pas , mon frere , me dit aussi Adelaïde ;

n'y allez pas , entendez-vous ! & si elle vient chez vous , renvoyez-la.

Lecteurs septuagénaires & goutteux , c'est à vous que je m'adresse. La vieille & ses infirmités n'ont pas toujours roidi vos jambes & glacé vos cœurs. Il fut un temps où vous eûtes aussi vos rendez-vous. Alors vous partiez plus légers , plus prompts que les vents , & vous reveniez de même. Vous ne l'avez pas oublié sans doute ; & par conséquent vous jugez que mon pere dormoit encore , quand je rentrai chez moi.

Je ne m'occupai le reste de la journée que de mon bonheur , la nuit suivante fut aussi courte que la dernière m'avoit paru longue. Les songes les plus doux embellirent mon paisible sommeil. Ils me montrèrent ma Sophie ; & ce qu'on croira difficilement peut-être , ils ne me montrèrent qu'elle.

Il étoit près de midi , quand je sonnai Jasmin : Tu ne m'as pas rendu réponse hier. Comment se porte Madame de B***? --Hier , Monsieur , vous ne m'avez pas dit d'y aller. --Comment , Jasmin , vous n'y avez pas été ! vous savez qu'elle est malade !... Courez-y donc vite.

Envoyer chez la Marquise , ce n'étoit pas y aller ; ce n'étoit pas manquer de parole à Sophie. D'ailleurs il y a des devoirs de société qu'un galant homme ne peut se dispenser de remplir.

Jasmin revint une heure après : Monsieur , Mademoiselle Justine m'a dit que Madame étoit plus mal , & qu'on craignoit que la fièvre ne se réglât. --On craint que la fièvre ne se règle ; mais cela est donc sérieux ! --Oui , Monsieur.. Mademoiselle Justine m'a dit tout bas de vous avertir de sa part , que M. le Marquis étoit parti ce matin pour Ver-

saïles où il doit rester trois jours.

-C'est bon, Jasmin, allez.

La fièvre va se régler!... Pauvre Vicomte de Florville!... Ce sont les propos du Baron... C'est mon ingratitude... Car au fonds elle a à se plaindre de moi. Je l'ai trompée... Je n'avois qu'à lui dire que j'en aimois une autre... Elle va plus mal! Et si le danger devenoit encore plus grand! Si la Marquise, à la fleur de son âge, périssoit consumée d'une maladie lente!... J'aurois éternellement sa mort à me reprocher!... Cette idée est insupportable... Ho! ma Sophie, tu m'es bien chère; mais faut-il, à cause de toi, laisser la Marquise mourir de chagrin?

J'appellai Jasmin : Retourne à Justine. Demande-lui si, dans l'absence du Marquis, je ne pourrois pas voir Madame de B***... la calmer... la

consoler un peu. Jasmin, si cela se peut, tu t'informeras de l'heure... de la porte par laquelle je dois entrer... Enfin tu arrangeras cela avec Justine. --Oui, Monsieur. --Va vite.

Il ne tarda pas à revenir. Justine lui avoit dit qu'elle ne croyoit pas que Madame fût en état de recevoir personne ; qu'elle ne savoit pas si Madame seroit bien aise de la visite de M. le Chevalier ; que cependant il n'y avoit qu'une scene à risquer. Je savois le chemin : ce soir sur les neuf heures je n'avois qu'à me glisser par la porte cochere, gagner promptement l'escalier dérobé, ouvrir la porte du boudoir avec la clef qu'elle donnoit. Au reste, si Madame se fâchoit, Justine ne prenoit rien sur elle, & ce seroit mon affaire.

A neuf heures précises, je frappai à l'hôtel du Marquis. Qui demandez-

vous ? cria le Suisse ; je répondis : Justine , & je coulai rapidement. Je trouvai Justine en sentinelle dans le boudoir : Comment va-t-elle ? -- Ha ! bien doucement. -- Elle est là ? dans la chambre à coucher ? -- Ho ! mon Dieu , sûrement , & au lit. -- Elle est alitée ? -- Oui , Monsieur. -- Cet imbécille de Jasmin ne m'a pas dit cela. Est-elle seule ? ses femmes . . . -- Elle est seule , Monsieur : mais je n'ose vous annoncer , ajouta-t-elle , en composant sa petite mine friponne. Je l'embrassai par distraction : Tiens , vois-tu cette chienne d'Ottomane-là , je ne l'oublierai de ma vie ; & toujours par distraction je poussai Justine dessus. Elle parut véritablement effrayée. -- Ho ! mon Dieu ! Madame va entendre , elle ne dort pas. Effectivement la Marquise forçant sa voix un peu éteinte , demanda qui étoit là. Justine ouvrit la porte de la cham-

bre à coucher : Madame , c'est
J'approchai du lit , je pris la belle main
qui entrouvroit les rideaux : C'est moi ,
c'est votre amant , qui plein d'inquié-
tude . . . --Quoi ! Monsieur , qui vous a
ouvert la porte ? Qui vous a permis ? . . .
--J'ai cru que vous excuseriez . . . --Hé
bien , Monsieur , que voulez-vous ?
Insulter à ma douleur ! Redoubler mes
chagrins ! Augmenter mon mal ! --Je
viens pour le calmer. --Le calmer !
Monsieur , ferez-vous que je n'aie pas
entendu ce que votre pere a dit , que
je n'aie pas lu ce que vous avez écrit ?
(La Marquise fit quelques efforts pour
me cacher ses larmes.) Madame , de-
vez-vous m'imputer les torts du Baron ?
Et quant à la lettre . . . --Monsieur ,
je ne vous demande pas d'explication ,
je n'en veux pas. --Au moins dites-moi
si depuis hier vous vous sentez un peu
mieux. --Plus mal , Monsieur , plus
mal.

mal. Mais que vous importe? Quelle espece d'intérêt prenez-vous à ce qui me touche? --Pouvez-vous le demander? --Sans doute, j'ai tort. Je dois être assez convaincue que vous ne m'aimez pas. --Ma chere Maman!... --Ha! laissez ce nom qui me rappelle mes fautes, & mon bonheur, hélas trop court! Ce nom qui me rappelle un enfant trop aimable & trop aimé! Un enfant dont la fausse candeur me séduisit, dont les charmes peu communs égarent ma raison... Je me flattois qu'au moins sa tendresse étoit le prix de la mienne... Hélas, il me trahissoit froidement! Cruel! si jeune encore vous possédez à ce point l'art de tromper! --Non, je ne vous trompe pas. --Allez, ingrat, allez aux pieds de votre Sophie vous faire un mérite de mes douleurs. Dites-lui que la Marquise indignement sacrifiée, gémit de

vous avoir connu ; & pour qu'il ne manque rien à mon humiliation , allez trouver votre pere , votre pere qui ose me faire un crime de ma tendresse pour vous. Apprenez-lui que son digne fils m'en a cruellement punie ; mais , Faublas , souvenez-vous du moins , souvenez-vous toujours , que cette femme , qu'on vous a dit ardente , vive , emportée , uniquement dévorée de la soif du plaisir , que cette femme ne put résister au chagrin d'avoir été si cruellement traitée , & ne se consola jamais de vous avoir perdu. --Ma chere maman , pouvez-vous méconnoître le sentiment qui me ramene ? --Oui ! la pitié que vous ne pouvez refuser à mes peines ! L'offensante pitié ! --Non. L'amour , l'amour le plus vif.

Je pris une de ses mains qu'elle ne retira plus. On ne peut se figurer combien ses plaintes m'avoient ému , com-

bien je souffrois de l'état où je la trouvois.

Ha ! me dit-elle , que vous connoissez bien ma foiblesse & ma créduité ! Allons , Faublas , asseyez-vous là. (Je me plaçai sur le bord de son lit.) Hé mais , si quelqu'un entroit ! Si l'on vous voyoit ! Faites-moi le plaisir d'appeller Justine , elle est dans le boudoir. . . . Petite , que ma porte soit fermée à tout le monde. . . Tu diras à mes femmes que je repose , & tu recommanderas bien dans l'anti-chambre qu'on ne laisse entrer personne. . . Mon ami , vous souperez ici ? --De tout mon cœur. --Petite , demande une volaille. . . Tu leur diras que je suis assoupie , fatiguée ; mais qu'avant de m'endormir , je me sens quelque envie d'entamer une aile. . . sur-tout je veux être tranquille. . . Toi , Justine , tu auras un appétit excessif , tu m'entends bien ?

Oui, Madame, répliqua la soubrette en riant, oui; il faut ce soir que je mange comme deux.

Dès que Justine fut partie, je serrai la Marquise dans mes bras; & après avoir présumé par de petites caresses, je voulus pousser très-loin mes entreprises. On m'opposa une résistance à laquelle je ne m'attendois pas; & Justine, qui apportoit un poulet, me força de suspendre l'attaque. La Marquise ne voulut pas manger; moi, tout en dépeçant l'animal, je considérois l'appartement avec une attention que ma belle maitresse remarqua. --Mais que regarde-t-il donc ainsi? --Cet appartement que je reconnois avec plaisir. Il me semble que c'est ici... La Marquise me comprit: Oui, c'est ici que la figure de Mademoiselle Duportail m'a joué un vilain tour. --Pourquoi vilain? --Pourquoi? Parce que Faublas

est un trompeur. --Ha ! vous allez recommencer la querelle ! En vérité, maman, vous êtes ce soir bien singulière. Vous voulez qu'on dispute, & vous ne voulez pas qu'on se raccommode ! --Justement, Monsieur le libertin & l'ingrat. Vous avez de bonnes raisons, vous, pour vouloir tout le contraire. C'est au raccommodement que vous visez, & vous esquiviez la dispute. Au reste, puisque nous en sommes là-dessus, demandez au Baron s'il ne faut pas... --Quoi ! maman, il se pourroit que ce que mon pere a dit?... Ce seroit-là ce qui empêcheroit?... --Que ce soit cela ou autre chose, toujours est-il certain, Monsieur le conquérant, que ce soir il n'y aura pas entre nous de raccommodement dans ce sens-là. --Ha ! ma petite maman, c'est précisément dans ce sens-là qu'il y en aura. --Je vous assure que non. --Je vous proteste que si.

L'air déterminé dont j'affirmois parut effrayer la Marquise ; je la vis s'arranger de la manière qu'elle jugea la plus propre à me contrarier. Oui, oui, faites vos dispositions ; mais dès que j'aurai soupé, quand Justine ne sera plus là, vous verrez ! --Justine ne s'en ira pas... Petite, ne quitte pas mon appartement... Chevalier, asseyez-vous ici... un peu plus près de moi... Là, bien, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle passa un bras derrière moi, appuya sa tête sur mon épaule ; & après m'avoir donné un baiser : Faublas, m'aimez-vous ? dit-elle, en baissant la voix. --Maman, n'en doutez plus. --Je vous en demande une preuve. --Quoi donc ? m'écriai-je avec inquiétude. --De ne pas insister ce soir sur le raccommodement. --Pourquoi cela ? - Mon ami, j'ai la fièvre, vous la gagneriez.

--Hé bien, qu'importe ? --Qu'importe, répéta-t-elle, en m'embrassant, j'aime cette réponse-là. Ha ! que n'est-elle aussi sage qu'elle me paroît flatteuse !... Mon bon ami, mon cher Faublas, je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûteroit votre santé ! Quelle femme assez peu délicate pourroit acheter à ce prix quelques instans rapides d'une jouissance, d'autant moins douce qu'elle est plus répétée ? Quelle femme assez aveugle, assez insensible, pourroit, en se donnant à toi, ne céder qu'à l'attrait du plaisir ? Qui, moi ! j'énerverois tes forces ! j'épuiserois ta jeunesse ! j'altérerois un des plus beaux ouvrages de la nature ! je détruirois un de ses chef-d'œuvres les plus séduisans. Non, mon cher Faublas, non. Pour t'épargner des regrets, je combattrai tes desirs & ma propre foiblesse ; dans tous les temps tu me trouveras prête à m'im-

moler pour ton bonheur ; & , loin de te préparer des jours tristes ou douloureux , je donnerai s'il le faut ma vie , pour prolonger , pour embellir la tienne ! O ! des amans le plus aimable & le plus aimé ! Ce n'est pas pour moi seulement que je te chéris ; va , quoi qu'on en puisse dire , c'est toi , c'est toi-même que j'adore en toi Mon bon ami , promets-moi de ne pas insister ce soir . . . Je renverrai Justine ; tu seras là , je te verrai , je t'entendrai , je m'endormirai peut-être sur ton sein ; je serai trop heureuse Mon bon ami , donne-moi ta parole d'honneur . . . Chevalier , répondez-moi donc . . . Mais voyez comme il réfléchit pour une chose si simple !

La Marquise avoit raison : je réfléchissois. Je pensois à Sophie ; je faisois à ma jolie Cousine l'hommage des privations qu'on m'imposoit ; & cette idée
m'inspirant

m'inspirant le courage de les supporter, je promis à sa rivale d'être sage. Aussitôt Justine reçut l'ordre de s'éloigner.

Faublas, je suis contente de vous, reprit la Marquise d'un air de satisfaction. Caufons tranquillement : ce plaisir-là, s'il est moins vif qu'un autre, est plus durable. . . De quoi riez-vous ? --D'une idée peut-être singulière --Dites, mon ami, dites. --Si l'on pouvoit imposer à une femme qui attend son amant, la condition de le garder pendant deux heures, pour causer avec lui seulement, ou de le renvoyer au bout de cinq minutes, qu'a'ors elle emploieroit à son gré? . . . --Mon ami, beaucoup de belles dames trouveroient l'alternative embarrassante. On dit qu'il y en a pour qui le plaisir de parler sentiment, est le *Nec plus ultra* de l'Amour ; toutes les autres fonctions d'une

maitresse coûtent singulièrement à leur complaisance ; d'honneur, je crois que s'il en existe, elles sont du moins en bien petit nombre. En revanche je vous assure qu'il s'en rencontreroit beaucoup, mais beaucoup, à qui ce bavardage & cette inaction de deux heures paroîtroient fort ridicules. J'en connois qui aimeroient mieux rester muettes toute leur vie. --Ho ! ce n'est pas vous, maman. --Moi, je serois du parti qui accorderoit les deux autres. --Oui ? --Oui, mon ami. Les deux heures de conversation, ce seroit pour aujourd'hui, supposons ; & les cinq minutes de bonheur, je les garderois pour demain. --Pour demain ! souvenez-vous-en bien. --Ha !... --Ha ! vous l'avez dit. --Oui ; mais ce n'étoit qu'une supposition.

La Marquise mit beaucoup du sien dans l'entretien que nous eûmes ensemble.

ble ; & je lui découvris mille perfections , que je n'avois pas encore eu le temps d'appercevoir. Elle m'étonna par une foule de traits satyriques , ingénieux ou brillans ; il lui échappa même quelques pensées un peu philosophiques , mais pas une seule réflexion morale. J'admirai sur-tout en elle cette élocution élégante & facile , que l'usage du grand monde donne quelquefois ; cet esprit naturel & fin qui ne s'acquiert jamais ; un goût épuré dont auroient grand besoin beaucoup de nos beaux-esprits que je ne nomme pas , & plus de savoir que n'en a communément une femme belle ou jolie.

Je ne croyois être auprès d'elle que depuis un quart d'heure , quand nous entendîmes sonner minuit. Voici le moment de la retraite , mon ami , me dit-elle ; il faut que Justine vous reconduise elle-même jusqu'à la porte , à

cause de mon Suisse qui n'entend pas raison. (La suivante attentive accourut au premier coup de sonnette.) Petite , tu vas reconduire ton amoureux. --Comment! son amoureux? --Hé sans doute ; vous ne comprenez pas que Justine , qui fait entrer un jeune homme le soir , qui le reconduit à minuit , a tout-à-fait l'air d'avoir une affaire de cœur. Je suis sûre que demain on le dira tout haut dans l'Office ; mais la Petite fait bien que je la dédommagerai amplement de ce qu'elle pourra souffrir à cause de moi. Adieu , mon cher Faublas ; on vous verra demain sur les huit heures ? --Au plus tard. --Mon ami , je serai malade pour tout le monde... Allons , Petite , reconduis-le ; car enfin il faut ménager un peu ta réputation : plus il s'en ira tard , & plus on s'égayera sur ton compte... Allez sans lumière , pour qu'on ne vous voie

pas dans le petit escalier, & marchez bien doucement de peur de vous blesser.

Justine & moi nous entrâmes dans le boudoir. J'eus soin de bien fermer la porte de la chambre à coucher qui y communiquoit, tandis que Justine ouvroit à tâtons celle qui conduisoit à l'escalier dérobé. Au lieu de suivre sur cet escalier ma conductrice qui me tenoit la main, je l'attirai doucement vers moi. Mon enfant, lui dis-je si bas, qu'à peine elle l'entendit, tu te souviens bien de la scène de l'ottomane; je veux me venger, aide-moi, ne dis mot. Justine, toujours disposée à me servir, me seconda si bien sur l'ottomane, que la Marquise elle-même n'auroit pu mieux faire; jamais je n'éprouvai mieux combien eut raison celui qui le premier écrivit : La vengeance est le plaisir des Dieux!

Si l'on veut se pénétrer de mon es-

prit , considérer mon âge , examiner ma position , on verra que je ne pouvois manquer au rendez-vous du lendemain. La Marquise m'attendoit avec impatience ; elle me prodigua les caresses les plus flatteuses & les noms les plus doux. Elle satisfit même ma curiosité toujours empressée , avec une complaisance qui me parut du plus favorable augure : mais comme la veille , elle arrêta mes transports , au moment de les couronner ; & , prétextant encore sa fièvre maudite , elle me refusa constamment la preuve la plus certaine de la tendresse d'une amante , cette preuve si chère à tous les jeunes gens , si nécessaire au plus ardent de tous ! Je supportois ma peine assez patiemment , dans l'espérance qu'au moins la jolie suivante , au moment du départ , auroit pitié de moi ; mais la Marquise , qui n'étoit plus alitée , me reconduisit

elle-même jusqu'à l'escalier dérobé. Je voyois bien que Justine souffroit de ma douleur : mais pouvoit-elle me consoler dans la cour ? Je rentrai chez moi bien chaste & bien désolé.

Rosambert, que j'instruisis des rigueurs de ma belle maitresse, n'en parut point étonné. Il me dit : Je vous ai prévenu que Madame de B***. régloit sa conduite sur les circonstances, & la changeoit selon les événemens. Quelques soient les qualités physiques & les facultés morales de Mademoiselle de Pontis, puisque le Chevalier l'aime, elle est à ses yeux spirituelle & jolie. Cette passion est légitime, honnête & vertueuse ; c'est un premier amour. Il naquit de la sympathie ; il vit de privations : il croîtra par les obstacles, l'habitude & l'espérance. Mademoiselle de Pontis est donc une rivale dangereuse. Voilà, n'en doutez

pas, ce que s'est dit la Marquise ; mais après avoir examiné les moyens de son ennemie, elle a calculé ses propres forces & la foiblesse du jeune Adonis dont il s'agit de disputer le cœur irrésolu . . .

— Irrésolu ! Rosambert. — Hé ! oui, irrésolu, quant à présent. Vous adorez l'une ; mais vous ne pouvez vous décider à lui sacrifier l'autre . . . A votre âge l'attrait du plaisir a une force irrésistible. Vous savez de quel plaisir je veux parler ; Sophie ne peut vous l'offrir celui-là ! C'est Madame de B*** qui en est la dispensatrice intéressée : hé bien ! mon ami, irriter sans cesse vos desirs, les satisfaire quelquefois, ne les épuiser jamais ; en deux mots voilà son plan. C'est pour rendre ses faveurs plus précieuses, qu'elle en sera désormais avare. Croyez qu'elle souffrira comme vous des privations qu'elle va vous imposer ; mais à quelque prix

que ce soit , la Marquise a juré de vous conserver.

Enfin , il est temps de retourner à Sophie ! elle luit enfin la troisième journée ! Je puis aller au Couvent voir ma jolie Cousine. Ho ! comme depuis trois jours elle étoit encore embellie !

Pendant deux mois à-peu-près , j'eus le bonheur de l'entretenir au parloir régulièrement deux fois par semaine. O ! pouvoir prodigieux des vertus & de la beauté réunies ! En quittant ma Sophie , j'imaginois toujours qu'il étoit impossible que je l'aimasse davantage , & chaque fois que je la voyois , je sentoie que mon amour étoit encore augmenté.

Il faut avouer cependant , que dans le cours de ces deux mois , je vis souvent la belle Marquise , qui toujours attachée au plan de réforme qu'elle avoit en effet adopté , économisoit nos

plaisirs , au point de me refuser quelquefois le nécessaire. Il faut avouer encore , que ma jolie petite Justine qui savoit très-bien mon adresse , venoit incognito chez moi recueillir les épargnes de sa maîtresse.

M. du Portail, impatient de retrouver sa chere fille , étoit parti depuis six semaines pour la Russie , dans l'espérance de s'y procurer quelques lumieres sur le fort de Dorliska.

Un jour que j'étois avec Rosambert à l'Opéra , nous y rencontrâmes le Marquis de B***. Il salua le Comte d'un air froidement poli ; mais il me fit l'accueil le plus caressant. Il se plaignit de ce que depuis plus de deux mois , il n'avoit pas eu le bonheur de pouvoir me joindre , & il me demanda comment mon pere se portoit. -- Fort bien , M. le Marquis , il est actuellement en Russie. -- Ha ! ha ! cela est

donc vrai ? - Assurément. -- Monsieur, & Mademoiselle du Portail ? - Ma sœur se porte à merveille. -- Toujours à Soissons ? -- Oui, Monsieur. -- Et quand revient-elle dans ce pays-ci ? -- Ha ! au Carnaval prochain, répondit aussi-tôt Rosambert.

Pour détourner cette plaisanterie dont je craignis l'effet, j'assurai au Marquis que ma sœur viendrait passer l'hiver à Paris ; mais, reprit M. de B***, vous ne demeurez donc plus à l'Arse-
nal ? -- Toujours, Monsieur. -- En ce cas, recommandez donc à vos gens d'être plus civils & plus attentifs. Ils m'ont bien dit que M. votre père étoit allé en Russie ; mais quand je leur ai demandé de vos nouvelles, & de celles de Mademoiselle votre sœur, ils m'ont répondu brusquement que M. Duportail n'avoit pas d'enfans. Ha ! c'est que son père le gêne beaucoup, interrompit Rosam-

bert, il ne lui permet de recevoir personne. -- Oui, Monsieur, la réponse qu'on vous a faite est sans doute une suite des ordres que mon pere aura donnés. -- Hé bien, je croyois M. votre pere plus raisonnable, un jeune homme doit avoir un peu de liberté. Une Demoiselle! ho! c'est différent! on ne sçauroit veiller les filles de trop près! & je connois des Demoiselles très-comme il faut, qu'on ne tient pas assez... à qui on laisse faire de mauvaises connoissances, (en disant cela, il regardoit Rosambert d'un air malin); mais vous! cela est trop rigoureux!... Tenez, je veux vous procurer quelque agrément, quelque dissipation. La Marquise est ici: je veux vous présenter à la Marquise. -- Monsieur, je ne puis... -- Venez, venez, elle vous recevra bien. -- Je ne doute pas que présenté par vous... Mais,

Monfieur.. Hé! mais pourquoi toutes ces façons? me dit Roſambert, Madame la Marquiſe eſt très-aimable. N'eſt-il pas vrai? Monfieur, reprit le Marquis en ſ'adreſſant d'abord au Comte & enfuite à moi; n'eſt il pas vrai qu'elle eſt très-aimable, ma femme?... Elle a beaucoup d'eſprit? D'abord je ne l'aurois pas épouſée ſans cela. La vérité eſt que Madame la Marquiſe a beaucoup d'eſprit, & Monfieur le fait bien, ſ'écria Roſambert. Monfieur le fait bien? répéta le Marquis. --Oui, Monfieur, ma ſœur me l'a dit. -- Ha! Mademoiſelle votre ſœur, oui... je vous aſſure, Monfieur, qu'il ne manque à ma femme que d'être un peu plus phyſionomiſte. Mais cela viendra, cela viendra... J'ai déjà remarqué qu'elle a un goût naturel pour les belles figures... M. Duporail, la votre eſt très-prévenante, &

puis vous ressemblez singulièrement à Mademoiselle votre sœur que la Marquise aime beaucoup. Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à la Marquise.-- En vérité, M. le Marquis, je suis désolé de ne pouvoir mieux répondre à tant d'honnêtetés, mais je me suis pour ainsi dire dérobé de chez moi; je vais me cacher dans le parterre... je ne puis paroître dans une loge... Si quelqu'un des amis de mon pere me voyoit, il le lui écriroit sûrement, & vous n'avez pas d'idée de la scene que M. du Portail me feroit à son retour.-- Ha! il y a des parens bien ridicules!... Je savois bien que j'avois quelque chose à vous demander, Monsieur.... connoissez-vous un certain M. de Faublas? Je répondis séchement: non. Mais le Comte le connoît peut-être? continua le Marquis. De Faublas? répliqua Rosam-

bert ; mais oui , je crois avoir entendu ce nom-là j'ai vu cela quelque part. (Il prit le Marquis par la main , & affectant de parler plus bas) : ne parlez jamais des Faublas devant les Duportail : ces deux familles là sont ennemies ! . . . Il y aura du sang répandu au premier jour. Ha ! tout cela s'est donc découvert ? répliqua le Marquis à mi-voix. Quoi , tout cela ? répondit Rosambert. -- Ho ! vous m'entendez de reste. -- Non , le Diable m'emporte. -- Ho ! que si ; mais vous avez raison , à votre place , je serois aussi discret que vous : -- d'honneur ! si je comprends un mot ! . . . -- Allons , brisons là , dit le Marquis , (il éleva la voix) , ho ! ça dis-moi , Rosambert ; car je suis un bon Diable , je ne fais pas garder rancune , moi ! Dis-moi pourquoi depuis plus de six semaines , tu n'es pas venu nous voir ? -- Des

affaires!...- Bon ! des affaires , des Maîtresses!... on ne m'attrape pas , va ! Ho ! ça j'espère qu'au moins tu voudras bien venir saluer la Marquise. -Assurément... Chevalier , vous voulez bien m'attendre ici un moment ?

Le Marquis en me quittant , me répéta qu'il regrettoit fort de ne pouvoir me présenter à sa femme.

Un quart-d'heure après , Rosambert revint à moi en riant. Madame de B*** n'a pas paru fâchée de me voir , me dit-il , elle m'a reçu poliment , nous nous sommes traités réciproquement , comme des gens de connoissance , qui se souviennent de s'être rencontrés souvent dans le monde. Pourtant la Marquise a été un peu étonnée quand son bon mari lui a dit que j'étois ici avec M. Duportail le fils , qui n'avoit jamais osé lui venir présenter ses devoirs. Vous concevez que tout étant fini entre
Madame

Madame de B*** & moi , je n'ai pas cherché à augmenter l'embarras de sa position ; au contraire , je l'ai charitablement aidée à me tromper moi-même : je suis entré dans toutes les idées aussi bonnement que son cher époux. Ce qu'il y a de fort singulier , c'est que j'ai trouvé de temps en temps de grandes obscurités dans cette plaisante scène , qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé. Vous m'expliquerez cela , Faublas. Tenez , quoique M. de B*** parlât bas dans ce moment là , j'ai pourtant bien entendu qu'il disoit à la Marquise : Madame , je vous le disois bien que cette Mademoiselle Duportail n'étoit pas une fille honnête. Tout cela s'est découvert ! Les Duportail sont furieux ! & s'ils rencontrent ce M. de Faublas , ils lui feront un mauvais parti. Je suis sûr que le voyage de la Demoiselle à Soissons , & celui du pere

en Russie , ne sont que des prétextes . . .
Aussi ce pere a bien mérité cela : il gêne
horriblement son fils , & il laisse faire à
sa fille tout ce qu'elle veut. Voilà à-peu-
près , continua le Comte , ce que le
Marquis a dit. Faublas , vous êtes au
fait , faites-moi le plaisir de m'appren-
dre ce que tout cela signifie ?

Je contai à Rosambert comment le
Marquis avoit trouvé mon porte-feuille
dans un *mauvais lieu* , comment il
avoit prouvé à sa femme que Made-
moiselle du Portail étoit une P ,
comment la Marquise s'étoit fait rendre
mes lettres sur son Ottomane , moi
présent. Le Comte donna un libre
cours à sa gaieté , & finit par me de-
mander pourquoi je n'avois pas voulu
être présenté à Madame de B***. Mon
ami , lui répliquai-je , si j'étois folle-
ment épris de la Marquise , & qu'il n'y
eût pas eu d'autres moyens de la voir

que celui-là , je l'aurois employé ; mais puisque nous nous joignons facilement tantôt d'un côté , tantôt d'un autre ; puisque les rendez-vous ne nous manquent pas , pourquoi aurois-je encore été chercher des dangers sous un travestissement nouveau ? --Ha ! cela auroit produit des scènes plaisantes ! A votre place la Marquise n'auroit pas balancé.

Après le spectacle , je suivis Rosambert à la loge de Mademoiselle *** , qu'il connoissoit particulièrement. Une danseuse étoit avec la Princesse. Il est joli ! dit celle-ci , après m'avoir majestueusement toisé. C'est l'Amour ! répondit l'autre , ou c'est le Chevalier de Faublas ! Je remerciai vivement l'honnête personne qui m'adressoit un compliment si flatteur. Chevalier , me dit-elle , je vous ai entrevu quelque part , & depuis plusieurs mois j'entends

parler de vous presque tous les jours. Vous pouvez être une très-belle fille ; mais quant à moi , j'aime mieux un joli garçon. Je fixai le Comte : Rosambert , il me paroît que vous m'aviez annoncé ? Rosambert me donna la parole d'honneur que non. Cependant les deux Dames se parloient à l'oreille ; & Coralie (c'est le nom de la danseuse) Coralie rioit comme une folle.

Ai-je besoin de dire que déjà la partie quarrée se décidoit ; que nous soupâmes chez la Déesse ; que je ramenai la Nymphe chez elle , & que j'y partageai son lit ? Qui ne sait pas qu'à l'Opéra , les Divinités sont de bien foibles mortelles ; que c'est le pays du monde où les passions se traitent le plus lestement ; que c'est-là sur-tout qu'une affaire de cœur commence & s'acheve dans la même soirée ?

Coralie n'étoit ni belle ni jolie : mais

elle avoit la vivacité qui plaît, les grâces qui attirent; on écoutoit avec plaisir son petit jargon galant; sur sa figure mutine regnoit la gaieté; son maintien un peu *dévergondé* provoquoit le desir; au reste, grande & bien faite, belle main, joli pied, superbe beau! Coralie d'ailleurs possédoit si bien l'art des voluptés secrettes! Elle épuisoit avec tant de discernement toutes les ressources du métier! J'oubliai dans ses bras Justine & Madame de B***.

Mais par une singularité que je n'entreprendrai pas d'expliquer, l'image des vertus les plus pures vint, au sein du libertinage, se présenter à mon esprit troublé; &, ce qui n'est pas moins digne de remarque, je m'avisai de vouloir parler dans un de ces momens, où l'homme le plus étourdi, exempt de toutes distractions, ne laisse échapper que de très-courts monosyllables ou de

longs soupirs étouffés. Ha ! Sophie m'écriai-je ; j'aurois dû dire : Ha ! Coralie ! Sophie ! répéta la Nymphé, sans se déranger, Sophie ! vous la connoissez ? Hé bien ; c'est une sotté, une bégueule, une pécore, qui n'a jamais été jolie, qui est fanée, & à qui il est arrivé la semaine passée. . . Elle ne put en dire davantage : mais, quoiqu'en parlant prodigieusement vîte, elle avoit si bien employé son temps, que je ne savois lequel admirer le plus, ou de l'étonnante agilité de ce corps si souple, ou de l'extrême volubilité de cette langue si déliée.

Il étoit dix heures du matin, quand je quittai Coralie. Le Baron, informé de mon absence, attendoit impatiemment mon retour. Il me fit souvenir d'un ton sévère, qu'il m'avoit prié de ne jamais coucher ailleurs qu'à l'hôtel. Je montai chez moi, M. Person m'y

attendoit : j'allois lui reprocher sa trahison ; il me prévint , il m'observa qu'il étoit impossible que le Baron ignorât cette échappée nocturne ; qu'en pareil cas , le devoir d'un Gouverneur étoit d'avertir un pere ; & que se laisser prévenir par le Suisse , ou par quelque autre domestique , ç'eût été fort maladroitement découvrir notre intelligence. Je n'avois rien à répondre à de si bonnes raisons , & puis j'étois déjà occupé de toute autre chose. Jasmin venoit de me remettre une lettre qu'on lui avoit laissée depuis plus d'une heure. Je voyois avec surprise qu'elle étoit adressée à Mademoiselle Duportail. Je décachetai promptement , je lus :

» QUELQU'UN qui part ce soir pour
» Versailles , m'assure que Mademoi-
» selle Duportail n'est point à Soissons,
» & que sans doute elle se cache dans

» les environs de Paris. Si cela est, cette
 » charmante enfant, qui doit se souvenir
 » de moi, montera demain matin à
 » cheval, avec son habit d'Amazone,
 » & viendra, suivie d'un seul domes-
 » tique couvert d'un habit bourgeois,
 » me joindre, à huit heures précises,
 » au bois de Boulogne, à la porte de
 » Boulogne même. Je suis, s'il faut
 » l'en croire, celui qu'elle aime en-
 » core, &c.

Le Vicomte DE FLORVILLE.

En effet m'écriai-je, j'ai depuis long-
 temps parole avec le Vicomte : allons,
 ce sera pour demain matin... Jasmin,
 tu vas venir avec moi.

J'allai acheter un beau Cabaret de
 Porcelaine, & je chargeai Jasmin de
 le porter de ma part à Mademoiselle
 Coralie, rue Meffée, porte S. Martin.

Au retour de mon domestique, je
 lui

lui demandai ce qu'avoit dit Mademoiselle Coralie : Monsieur , elle m'a fait répéter plusieurs fois votre nom ; *C'est bien de la part du Chevalier de Faublas ? Un jeune homme ?... tout jeune ?... qui a tout au plus dix-sept ans ?* Mais , Mademoiselle , lui ai-je dit , est-ce que vous ne le connoissez pas ? Elle a répondu : *Si fait ; mais il est bon de s'expliquer ; vous direz au Chevalier de Faublas que je l'attends demain à souper.*

Demain à souper ! Jasmin , mais cela s'arrange assez mal , je passerai la journée avec le Vicomte de Florville ! Alons , n'importe ; je ne veux pas déobliger Coralie.

Jasmin me laissa , & je me livrai à mes réflexions. Ho ! ma jolie Cousine ! que d'injures , que d'infidélités je te fais !... Des infidélités ! mais non. J'offre à mes maitresses un hommage

impure, que ma vertueuse amante rejetteroit, qui profaneroit les charmes de Sophie... Mais Madame de B***! Justine! Coralie en même temps! trois à la fois!... Hé bien, fussent-elles cent, qu'importe? Ou plutôt mon excuse n'est-elle pas dans le nombre? Si Madame de B*** étoit aimée, lui donnerois-je des rivales? La Marquise m'occuperait-elle, si j'avois un attachement sérieux pour Justine ou pour Coralie?... Ho! non, non. Ces trois intrigues là ne signifient rien... Ce ne sont que des goûts passagers... C'est l'effervescence de la jeunesse.... La Marquise, il est vrai, me paroît beaucoup plus aimable que les deux autres; mais enfin il n'y a que ma jolie Cousine qui m'inspire un amour pur & désintéressé.... Oui, ma Sophie, ma chère Sophie, il est clair que je n'aime que toi!

Le lendemain Jasmin & moi nous étions à huit heures précises à la porte de Boulogne : j'avois l'amazone angloise & le chapeau de castor blanc. Les passans s'arrêtoient pour me regarder. Les uns s'écrioient : Voilà une jolie femme ! Cette Angloise se tient bien à cheval, disoient les autres ; & mon petit amour-propre étoit flatté de ces exclamations fréquentes. Le Vicomte de Florville ne se fit pas long-temps attendre ; il montoit un très-joli cheval , qu'il manioit avec plus de grâce que de vigueur : Belle Demoiselle , nous allons , si bon vous semble , déjeuner à Saint - Cloud. -- Très - volontiers , Monsieur ; mais où descendrons-nous ? Dans une auberge ? -- Ho ! non , non , mon bon ami. -- Comment ? votre bon ami ! Oubliez - vous , Monsieur , que vous parlez à Mademoiselle Duportail ? -- Oui , mon ami , je l'oublois ; &

même je ne songeois pas que je suis aujourd'hui le Vicomte de Florville... Moi, un jeune étourdi ! & vous une jeune folle ! Faublas, ne trouvez-vous pas cela singulier ? --Très-singulier ! Mais enfin vous voilà pour toute la journée le Vicomte de Florville , & moi , Mademoiselle Duportail. Souvenons-nous en bien. Celui des deux qui se trompera... --Donnera un baiser à l'autre. --J'y consens , Monsieur le Vicomte.

Quand nous arrivâmes à S. Cloud , nous nous devons mutuellement cinquante baisers au moins. A une portée de fusil du pont , le Vicomte m'invita à mettre pied à terre. Nous entrâmes dans une maison petite & jolie , où je ne vis personne. Il n'y avoit qu'un premier étage. L'appartement que le Vicomte m'ouvrit me parut encore plus commode qu'élégant. Pardon , Made-

moiselle ; mais il faut que je fasse mettre les chevaux à l'écurie. Il remonta l'instant d'après , & m'apprit qu'il avoit ordonné à Jasmin d'aller déjeuner de son côté , & de revenir nous prendre dans une heure. Ensuite il me montra dans une armoire des viandes froides , quelque dessert & du bon vin : Mademoiselle , nous ferons maigre chère , mais au moins nos gens ne nous troubleront pas. --Fort bien , Vicomte ; commençons par payer nos amendes. --Ha ! si donc ! une Demoiselle ! que dites-vous là ?... Moi ! je veux d'abord manger un morceau.

Le Vicomte de Florville , un peu petite maitresse , suçà un aileron. Mademoiselle Duportail , fort mal élevée , mangea comme un Clerc de Procureur.

Ces amendes qu'il falloit acquitter me tracassoient. Je voulus donner un baiser au Vicomte : Mademoiselle , me

dit-il, c'est à moi qu'appartient l'attaque. Il me prit par la main, me fit quitter la table, & voulut m'embrasser. Je le repoussai vivement : Monsieur, laissez-moi, vous êtes un impertinent. Le Vicomte, plus obstiné qu'entrepreneur, sembloit vouloir ne dérober qu'un baiser, & rioit beaucoup de la résistance qu'on lui opposoit. Apparemment plus accoutumé à résister qu'à poursuivre, il déployoit dans l'attaque beaucoup d'adresse & peu de vigueur. Mademoiselle Duportail, au contraire, renversant tous les usages reçus, mettoit dans la défense peu de grâce & beaucoup de force. Le Vicomte bientôt épuisé se laissa tomber sur un canapé : c'est un dragon que cette fille-là, s'écria-t-il, il faudroit un Hercule pour la subjuguier ! Ho ! que la nature est sage ! Elle a fait les autres femmes douces & foibles. Je vois

bien que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! Allons , que tout rentre dans l'ordre. Maligne Demoiselle , appeaisez-vous. Je ne suis plus que la Marquise de B***; le Vicomte de Florville vous cede tous ses droits.

— Pour cette fois j'usai de la permission sans en abuser. Nous nous remîmes bientôt à table. Faublas , vous trouverez peut-être que j'ai de singulieres fantaisies , mais je vous prie de ne pas me refuser. --Hé ! le pourrois je ? De quoi s'agit-il ? --Mon bon ami , donnez-moi votre portrait. — Maman, vous appelez cela une fantaisie ? C'est un desir bien naturel que je partage. Serroit ce commettre une indiscretion que de vous demander le vôtre ? --Non , mon ami : mais c'est celui de Mademoiselle Duportail que je veux. --Ha ! j'entends , & c'est celui du Vicomte de

Florville que vous me donnerez ? --Précisément. --Ma petite maman, je m'en occuperai dès demain ; nous verrons lequel des deux sera le plutôt fait. --Ho ! le vôtre, assurément. Vous n'êtes pas gêné, vous Faublas ! Moi, je ne pourrai donner à mon Peintre que quelques momens dérobés. Vous sentez bien que ce n'est pas à l'hôtel que cette miniature se fera ? --Où donc, Maman ? --Chez cette Marchande de modes... au boudoir que vous connoissez. Les habits que vous me voyez, je les y laisse toujours dans une armoire dont j'ai la clef. --Quoi ! c'est donc là que vous vous êtes habillée ce matin ? --Sans doute, mon ami. Sous prétexte de prendre l'air aux Champs Elisées, je suis sortie en robe de matin avec Justine. Nous nous sommes rendues chez ma Marchande de modes, où la métamorphose s'est opérée ; une voiture de

place m'a conduite chez un Loueur de chevaux, & voilà comme d'une Marquise on fait un Vicomte ! Justine a congé pour toute la journée : elle ne doit se retrouver qu'à sept heures chez ma Marchande de modes, où j'irai reprendre ma robe. En rentrant, je dirai sans affectation que j'ai rencontré aux Champs Elisées la Comtesse de . . . Mais je crois entendre Jasmin. Allons faire un tour de promenade, mon cher Faublas, nous reviendrons dîner ici.

Nous remontâmes à cheval. Après de longs circuits, nous nous trouvâmes vers le midi au pont de Seves que nous passâmes, pour nous promener sur la grande route qui conduit à Paris. Une fort belle voiture, attelée de quatre chevaux, & précédée d'un domestique bien monté, venoit à nous. Le brillant équipage n'étoit plus qu'à dix pas de distance, quand la Marquise

tourna bride , & repassa le pont au grand galop. Je crus que son cheval l'avoit emportée. Au moment où je donnois un coup d'éperon pour la suivre , je vis du fond du carosse se jeter à la portiere un homme , qui m'ayant reconnu , m'appella Mademoiselle Duportail. C'étoit le Marquis de B*** ! Je partis ventre à terre sur les traces de la Marquise qui couroit à travers champs. Jasmin galoppoit derrière moi, il me cria que nous étions poursuivis.

Bientôt j'entendis notre ennemi , déjà bien près de nous , exciter encore l'excellent cheval qu'il montoit. Je tournai bride brusquement , & piquant droit vers le zélé postillon , je le saluai d'un grand coup de fouet. Jasmin , brûlant d'imiter son maître , avoit déjà le bras levé. Le pauvre domestique , étonné qu'une jeune Dame eût frappé aussi rudement , retenu sans doute par le res-

peut qu'il croyoit devoir à mon sexe autant qu'à mon rang, ou peut-être par l'idée d'un combat très-inégal, puisque Jasmin se tenoit prêt à me seconder; le pauvre domestique ne sachant s'il devoit fuir ou se défendre, me regardoit d'un air stupéfait. Je déterminai promptement ses résolutions par cette fiere harangue, prononcée cependant d'une voix féminine : Maud, je te coupe le visage, si tu poursuis; si tu retournes sur tes pas, voilà de quoi boire à ma santé. Il prit mon écu, en louant à sa manière ma vigueur & ma générosité. Je le vis s'en retourner aussi vite qu'il étoit venu.

Ainsi débarrassé de mon ennemi, je promenai mes regards au loin pour découvrir la Marquise. Ou elle avoit beaucoup modéré la course de son cheval, ou elle s'étoit arrêtée; car je vis qu'elle avoit peu d'avance sur nous.

En peu de temps nous la joignîmes. Je lui rendis compte de la manière dont je venois de recevoir l'envoie du Marquis. Il étoit temps que je partisse, me dit-elle, je n'ai reconnu qu'un peu tard les chevaux & le cocher. --Maman, mais pourquoi vous êtes-vous éloignée sans m'avertir? --Parce qu'il étoit trop tard; nous étions serrés de trop près. Cet amazone, que le Marquis connoît, vous auroit trahi; j'ai voulu qu'il fût tout d'un coup sûr de son fait. --Je ne comprends pas trop la raison... --Elle est pourtant bien simple. Mon ami, il importoit peu que le Marquis vous vît, pourvu qu'il ne me vît pas, moi! J'ai senti que dès qu'il auroit reconnu Mademoiselle Duportail, il ne s'occuperoit plus que d'elle. En vous laissant là, j'assurois ma fuite. --Ha! bien vu... Mais que va dire de moi le Marquis? (La Marquise

s'approchant de moi me dit bien bas en souriant :) Il dira que Mademoiselle Duportail est une P. . . Il m'annoncera d'un ton capable , qu'elle est effectivement dans les environs de Paris, qu'il l'a rencontrée avec ce M. de Faublas ; & le plaisir d'avoir deviné tout cela , le consolera de la petite mortification que lui cause le bonheur de son rival . . . Mais ; ajouta-t-elle d'un ton plus réfléchi, mon tendre époux me rend bien les infidélités que je lui prête. --Comment donc ? --Vous ne voyez pas cela ! Il est parti hier au soir pour Versailles où il ne se rend qu'aujourd'hui. Il a couché à Paris . . . Il m'attrape ! poursuivit-elle en riant de toutes ses forces , il m'attrape ! Au reste , mon cher Faublas , je ne me sens pas le courage de lui en vouloir ! --Gardez-vous bien de lui pardonner cette offense, Maman. Venez vous venger à Saint-Cloud. --A Saint-Cloud ? Ho ! non , non ; ce seroit

aussi trop hasarder , ce seroit nous livrer comme des enfans. Dans ce moment-ci , M. de B*** est peut-être encore à Seves ; le pauvre la Jeunesse... --Maman , il s'appelle la Jeunesse , ce Monsieur que j'ai étrillé (--Oui , mon ami ; si c'est celui qui précédoit la voiture , il s'appelle la Jeunesse. - Mais , puisque vous l'avez vu d'assez près pour le reconnoître , il vous a peut-être reconnu aussi ? --Impossible ! mon ami , cet habit de Cavalier , ce chapeau rabattu sur mes yeux ! Ho ! non ; je suis tranquille . . . Je présume donc que ce pauvre la Jeunesse déjà revenu , raconte au Marquis le malheureux événement de sa course. Maintenant mon pénétrant mari commente , réfléchit , devine. Il devine , j'en suis sûre , que vous demeurez à Seves ou non loin de là. Je parierois , que curieux de découvrir votre retraite , il charge la Jeunesse de rôder dans les environs , de cher-

cher , d'attendre , de s'informer , de bien examiner toutes les phyfionomies . Non , mon ami , ce n'est pas à Saint-Cloud qu'il faut aller . Regagnons Paris . Je ferai le moins long détour pour arriver la première chez ma Marchande de modes , où vous ne tarderez pas à me venir retrouver . C'est au boudoir que nous dînerons ; c'est là que vous me ferez compagnie jusqu'au retour de Justine .

A un quart de lieue de la Capitale , nous nous séparâmes . La Marquise , à qui je voulois donner Jasmin , m'observa qu'un jeune Cavalier pouvoit se promener seul ; mais qu'il ne seroit pas décent qu'une jolie femme , sur-tout dans l'équipage où j'étois , ne fût pas suivie au moins d'un Domestique . Madame de B*** entra par la grille de la Conférence . Jasmin & moi , nous allâmes gagner la barrière du Roule , &

delà la rue de... A la porte de la Marchande de Modes, nous trouvâmes un petit Auvergnat qui tenoit un cheval par la bride, & qui remit à Jasmin un bout de papier, sur lequel étoient écrits ces mots : « Jasmin reconduira » mon cheval chez M. T***, Loueur » de chevaux, rue..., de la part du » Vicomte de Florville. »

Je ne sortis du boudoir qu'à huit heures du soir. La Marquise, toujours fidelle à ses principes économiques, me renvoya dans un état honnête qui me laissoit encore l'espérance de me présenter devant Coralie d'une certaine façon. Je retournai d'abord à l'hôtel, où je me débarrassai de mon accoutrement féminin. Avant dix heures, j'étois chez la Danseuse.

Bon soir, mon petit Chevalier, mettons-nous vite à table. -- Ha ! volontiers, -- Sais-tu qu'il y a plus d'une demi-heure

heure que je t'attends pour te gronder
--Parceque ? --Parceque tu me traites
mal. Chevalier , j'ai toujours un homme
entre deux âges qui me paie pour être
aimé, & un joli garçon qui m'aime sans
me payer. Quelques-unes de mes ca-
marades joignent à cela un grand La-
quais à large poitrine , une maniere
d'Hercule qu'elles paient pour les ai-
mer. Moi , qui n'ai pas de si grands
besoins , je ne veux pas de Satyre ; je
me contente de mon joli garçon. -- Hé
bien , Coralie , qu'a cela de commun
avec la querelle que tu veux me faire ?
.. Attends donc. Le Monsieur qui
paie , je l'ai ; & j'ai de bonnes raisons
pour ne pas te dire son nom ; toi , tu
es le joli garçon qui m'aime ! n'est-il
pas vrai ? -- Après ? la querelle. . . -- Tu
vas voir. Je t'ai pris , parceque tu me
plaisois , & je te quitterai , quand tu
ne me plairas plus. -- Enfin ? -- Enfin ,

je n'attends pas de cadeaux de toi ; tu m'en as fait un , dont je ne veux pas. -- Quoi ! ce cabaret de porcelaine ? -- Oui. -- Je ne le reprendrai pourtant pas. D'ailleurs , Coralie , tes arrangements ne me conviennent point ; je veux être seul & payer. -- Bon ! Chevalier , tu es trop jeune , & tu n'es pas assez riche. Et puis , tiens , tu ferois un mauvais marché. Tu es beau , tu as de l'esprit ; hé bien ! dès que tu paierois , je ne t'aimerois plus. Je ne fais pas comment cela se fait , mais voilà comme nous sommes toutes ! Un billet de Caisse-d'Escompte est pour celui qui le donne le gage d'une infidélité. -- Je ne te donne pas d'argent , ce n'est qu'un petit présent . . . -- Je n'en veux point. -- Je te répète que je ne le prendrai pas. -- En ce cas , je le jetterai par la fenêtre. -- Ha ! si cela t'amuse ! . . .

Nous nous disputons beaucoup ,

lorsqu'une espece de femme-de-chambre à Coralie entra d'un air effrayé & cria : c'est lui ! c'est lui ! répéta la maîtresse. Les deux femmes me saisirent par les bras , m'entraînérent dans la chambre à coucher , ouvrirent dans le fond de l'alcove une petite porte , par laquelle elles me firent passer , & je me trouvai dans un couloir qui faisoit le tour des appartemens. Je me fâchois & je riois en même temps. L'une me tiroit par les bras , l'autre me pouffoit par les épaules : elles firent si bien , qu'elles parvinrent à me mettre à la porte. J'allai dormir tranquillement chez moi ; le Baron n'étoit pas rentré.

Le lendemain , je fis avertir un Peintre habile qui donna toute la journée à Mademoiselle Duportail. Comme il me quittoit , il m'arriva une invitation de Coralie pour le soir même. La scène de la veille m'avoit paru fort désagréa-

ble ; mais qu'on se souvienne que je n'ai pas dix-sept ans. A dix-sept ans , refusa-t-on jamais de passer une nuit avec une fille aimable ? . . . Un adolescent prétend-il qu'à ma place il auroit résisté ? qu'il se montre ! & s'il n'est pas malade , je lui dirai qu'il ment.

L'homme le plus robuste n'est pas infatigable. Au milieu de la nuit , je m'endormis dans les bras de la Danseuse , & le bruit d'une sonnette vigoureusement tirée , me réveilla en sursaut , à sept heures du matin. Je parie , s'écria Coralie , que ces deux portes-là sont sorties en même temps , & qu'elles n'ont pas pris leur clef ; cependant , je me tue de le leur dire tous les jours ! . . . Chevalier , fais - moi le plaisir d'aller ouvrir la porte.

J'y cours en chemise , & même sans pantoufles , j'ouvre , je vois un homme ! . . . je vois ! . . . je crois me trom-

per , je me frotte les yeux , je regarde encore , je m'écrie : quoi ! se peut-il ? . . .
quoi ! c'est vous ! mon pere ! Le Baron recule de surprise en me reconnoissant ; il m'adresse avec violence cette question au moins inutile : que faites-vous ici , Monsieur ? qu'aurois-je répondu ? je garde un profond silence.

Cependant , au son d'une voix qu'elle a cru reconnoître , Coralie est accourue , aussi légèrement vêtue que moi ; mais trop pressée pour y regarder de bien près , au-lieu de mettre ses pantoufles , elle a fourré ses petits pieds dans mes souliers. La Nymphe , en arrivant sur le lieu de la scène , s'est pénétrée tout d'un coup des comiques effets d'une rencontre aussi inattendue. Elle admire le pere , muet d'étonnement , immobile de fureur , appuyé sur la rampe de l'escalier ! Elle admire le fils , presque nu , planté comme une idole , au

milieu de l'antichambre ! Le moyen qu'une fille , naturellement folle , se contienne en pareil cas ! La Danseuse me jette les bras au col ; elle penche sa tête sur la mienne , on croiroit qu'elle m'embrasse ! elle ne fait que rire pourtant ; mais elle rit si fort , que tous les voisins peuvent l'entendre. Le Baron rougit & pâlit successivement ; il entre , il ferme la porte , il met les verroux. Coralie se sauve en riant toujours , je vole sur ses pas ; mon pere se précipite en même temps que nous dans la chambre à coucher. Il fait un geste menaçant , il va briser les meubles. Je me jette sur sa canne , déjà levée ; je la saisis , je m'écrie : Ha ! mon pere ! oubliez-vous que votre fils est là ?

Cette exclamation , peut-être un peu hardie , produisit tout l'effet que j'en avois attendu. Le Baron , encore ému , mais beaucoup plus calme , se jetta sur

un fauteuil & m'ordonna de m'habiller. Coralie s'étoit enfermée dans son cabinet de toilette, où elle rioit à son aise, & dont elle voulut bien entrouvrir la porte pour me rendre ma chaussure & reprendre la sienne. Je fus bientôt prêt; nous descendîmes, le Baron étoit venu à pied & sans domestiques. Nous montâmes dans un fiacre, & quoique le trajet fût long, mon pere, triste & pensif, ne me dit pas un mot sur la route; mais en arrivant à l'hôtel, il me pria de le suivre chez lui. Ce jour étoit un de ceux marqués pour mes visites au Couvent, & comme je voyois s'écouler l'heure à laquelle Sophie m'attendoit au parloir, j'essayai de prétexter quelques affaires pressantes. Mon pere insista d'un ton presque suppliant; nous montâmes dans son appartement, il ordonna qu'on nous y laissât seuls, me fit asséoir, se plaça près de

moi, garda quelque temps le silence, & me dit enfin : Faublas, oubliez pour un moment que je suis pere, & répondez-moi comme à votre ami. Avant-hier, entre dix & onze heures du soir, étiez-vous chez Coralie ? --Oui, mon pere. --C'étoit donc vous qui soupiez avec elle, quand je suis arrivé ? --Cela est vrai. --Le bruit que vous avez fait en sortant m'a donné quelques soupçons que j'ai dissimulés. J'ai prétexté un voyage à la campagne, afin de surprendre mon rival préféré ; je n'imaginois pas que ce fût le Chevalier de Faublas. --M. le Baron me feroit-il l'injure de croire que je savois qu'il y eût entre nous rivalité ? --Non, mon ami, non. Je fais qu'au milieu des égaremens de votre âge, vous vous êtes rarement écarté du respect que vous devez à un pere qui vous aime ; je fais que vous n'êtes pas capable de me préparer de
sang-froid

sang-froid des chagrins , des humiliations. Faublas , il me reste peu de questions à vous faire. Y a-t-il long-temps que vous connoissez Coralie ? -- Depuis quatre jours. -- Et vous avez passé avec elle ? . . . -- Deux nuits , mon pere. -- Deux nuits en quatre jours ! Des nuits entieres ! Ha ! jeune insensé ! Et comment avez-vous récompensé ses bontés ? -- Je ne lui ai fait qu'un très-petit présent. -- Quoi ! seroit-ce vous qui lui auriez donné ces porcelaines de Séves que j'ai vues chez elle . . . avant hier , je crois. -- Oui , mon pere. -- Mon ami , quand un jeune homme comme vous a le malheur d'avoir une fille de théâtre , il doit la payer plus généreusement. Restez ici , tout-à-l'heure je suis à vous.

Il me fit attendre assez long-temps , & revint enfin , tenant un papier à la main. Tenez , Faublas , lisez :

» Coralie , je vous quitte , & je crois

» que les meubles , les bijoux , les dia-
» mans que je vous ai donnés & que je
» vous laisse , m'acquittent assez envers
» vous.

Quand j'eus fini de lire cette courte épître , mon pere la cacheta. Ensuite , il me présenta une feuille de papier blanc , j'écrivis sous sa dictée :

» Coralie , je vous quitte , & comme
» j'ai évalué à vingt-cinq louis les deux
» nuits que vous m'avez données , je
» vous envoie trois billets de caisse de 200
» francs chacun.

Mon pere envoya les deux lettres par le même commissionnaire ; je croyois tout fini , je me disposois à sortir ; le Baron me pria d'attendre la réponse de Coralie.

Mon fils , me dit-il , vous voyez si je profite des leçons que vous me donnez. Pourquoi , moins docile que moi , vous obstinez vous à rejeter mes conseils

paternels ? Avant-hier encore , vous êtes sorti avec cet habit d'Amazone que je vous ai défendu de porter ! Vous voyez tous les jours la Marquise ! Vous aviez Coralie en même temps ! Vous en avez peut-être encore une autre que je ne fais pas ! Soyez donc sage , ménagez donc votre santé. Vous ne savez pas comme il est précieux , ce bien que vous prodiguez ! Et d'ailleurs , depuis que nous sommes à Paris , vous négligez singulièrement vos études. Il ne suffit pas de briller dans les exercices , il faut aussi cultiver son esprit. Que vous excelliez à faire des armes , à la bonne heure ! Il faut qu'un Gentilhomme sache se battre , & malheur à celui qui aime à verser du sang ! Mais la passion de la chasse , la fureur de la danse , la manie des chevaux ; tout cela n'a qu'un temps. Vous aimez encore la musique , il est vrai , & la musique peut remplir

agréablement quelques heures de loisir ; mais tout cela ne suffit pas. Si vous atteignez la quarantaine sans savoir autre chose que tirer un coup de fusil, manier un cheval, danser & chanter, ho ! que votre automne sera fastidieuse & longue ! que vous trouverez de momens d'ennui dans la journée ! que vous regretterez votre jeunesse perdue dans les vains plaisirs ! . . . Faublas, vous ne manquez pas d'intelligence ; je vous connois des dispositions Ménagez-vous, dès-à-présent, dans l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie, ces ressources toutes-puissantes & respectées, qui embellissent l'âge mûr, abrègent la vieillesse, occupent les désœuvremens du riche, allègent les travaux du pauvre, consolent nos infortunes ou perpétuent notre bonheur . . . Mon ami, commencez par aller moins fréquemment chez Madame de B*** ;

Vous trouverez à cela le double avantage d'employer plus de temps à des travaux utiles , & d'en donner moins à des plaisirs dangereux. Vous formerez le moral & vous n'épuiserez pas le physique. Quant à votre passion du Couvent , je ne vous en parle pas ; je fais que sur ce point très-essentiel vous êtes déjà raisonnable. Madame Munich , à qui j'ai parlé l'un de ces jours , m'a dit qu'il y avoit plus de deux mois qu'elle ne vous avoit vu. Je suis content de vous , Faublas ; que vous trompiez la Marquise ou quelque autre folle , on ne sauroit les plaindre d'un malheur qu'elles cherchent. S'il y a , par rapport à vous , quelques inconvéniens , ils ne touchent pas à l'honneur. Mais abuser la foible innocence ! . . . Ho ! je ne vous l'aurois jamais pardonné.

Tandis que le Baron me félicitoit de mon indifférence pour Mademoiselle de

Pontis , j'avois peine à contenir mon impatience ; je gémissois de voir s'échapper le moment du rendez-vous.

Le domestique , envoyé chez la Danseuse , revint enfin. Coralie avoit beaucoup ri au nom de Faublas. Elle remercioit le Baron ; & quant au Chevalier , j'accepte ce qu'il m'envoie , avoit-elle dit ; mais en vérité , il ne falloit rien pour ça.

Je remontai chez moi , désespéré d'avoir manqué ma visite au Couvent. Mon Peintre m'attendoit pour finir le portrait , beaucoup avancé la veille. Il fallut endosser l'habit d'Amazone pour représenter Mademoiselle Duportail , & ensuite redevenir M. de Faublas , pour aller dîner avec le Baron. Quand je sortis de table , je trouvai chez moi la vieille femme aux petits écus. Elle me dit qu'Adelaïde , étonnée de ne m'avoir pas vu ce matin , envoyoit savoir de

mes nouvelles , & me prioit de passer tout-à-l'heure au Couvent. J'y courus. Adelaïde m'amena sa bonne amie , accompagnée de Madame Munich , qui ne parut pas fâchée de me revoir , après une aussi longue absence. J'en fus quitte pour plusieurs histoires fort longues , que j'eus l'air d'entendre , & comme à tout hasard il m'importoit de gagner l'amitié de la gouvernante dont je connoissois les goûts , je lui promis de lui envoyer une bouteille d'excellente eau-de-vie d'Andaye dont on m'avoit fait présent.

Ce jour malheureux étoit celui des rencontres. En sortant du parloir , je trouvai mon pere qui alloit y entrer. C'est donc ainsi qu'on m'obéit , me dit-il tout bas ; c'est donc ainsi qu'on me joue ! Monsieur , je vous déclare que si vous ne renoncez pas à ce fol amour , vous me forcerez à user de rigueur.

De retour chez moi, j'enveloppai soigneusement mon portrait qui étoit fini : J'appellai Jasmin, je lui recommandai de porter, le lendemain de bonne heure, ce petit paquet à Justine, qui le remettrait à Madame de B***, & cette bouteille d'eau-de-vie d'Andaye à Madame Munich, au Couvent de ***. Mon très-exact domestique partit de bonne heure & revint tard. Il avoit tant bu, que je ne pus tirer de lui aucune réponse satisfaisante ; mais la manière dont il avoit fait sa double commission, me valut, dans la soirée, un billet & un message.

Un billet de Madame de B***, qui en me remerciant beaucoup de mon charmant cadeau, me demandoit ce que je voulois qu'elle en fît.

Madame Dutour, je ne comprends pas ce que Madame la Marquise me veut dire. -Et moi, Monsieur, je

l'ignore ; mais elle s'expliquera sans doute demain matin , chez la Marchande de Modes ; ne manquez pas de vous y rendre à huit heures précises , parce qu'à dix heures elle part pour Versailles. --Madame Dutour , vous pouvez l'assurer que je n'y manquerai pas.

Une heure après , vint cette vieille femme , à qui je ne donnois jamais un petit écu , sans tressaillir de joie. Elle m'apprit que Mademoiselle de Pontis , qui avoit quelque chose de très-pressé à me dire , me prioit de venir au parloir le lendemain matin , à huit heures au plus tard. - Ha ! ma bonne Dame , j'aimerois mieux passer la nuit entière à la porte du Couvent , que de faire attendre Mademoiselle de Pontis un quart-d'heure.

La vieille , dès qu'elle eut son argent , me tira sa petite révérence & s'en alla.

Demain , à huit heures précises au Couvent ! Demain , au boudoir , à huit heures précises ! Ho ! cette fois-ci , Madame de B***, vous aurez tort ! Si vous voulez que j'aïlle à vos rendez-vous , ne les donnez jamais aux heures que Mademoiselle de Pontis aura choisies. Croyez-moi ! n'essayez pas de soutenir la concurrence ! Un regard , un seul regard de ma jolie Cousine m'est plus doux , plus précieux que toutes les faveurs de la plus belle femme ! . . . d'une femme aussi belle que vous ! & toutes les Marquises de l'Univers ne valent pas ensemble un cheveu de ma Sophie !

Dès que les portes du Couvent s'ouvrirent , je demandai Adelaïde. Elle vint au parloir ; sa bonne amie ne tarda pas à l'y joindre. --Bon jour , Monsieur , me dit Sophie. Monsieur ! m'écriai-je , Tenez , Monsieur , dit à son tour Adé-

laïde , en me présentant un petit paquet.
--Et vous aussi , ma sœur ! Monsieur !
--Prenez donc. Hier , votre Jasmin étoit gris ; il a remis ce portrait à Madame Munich. Et la bouteille d'eau - de - vie d'Andaye , poursuivit Sophie , il l'a portée à la Marquise de B*** ! --Oui , mon frere , oui ; vous abusez de mon amitié , vous trompez la tendresse de Sophie , cela n'est pas bien. Sophie qui s'expose tous les jours pour vous ! Moi ! à qui le Baron a fait hier encore une scène terrible ! Ha ! Monsieur , cela n'est pas bien. Quand il nous aura fait mourir de chagrin , reprit Sophie en sanglottant , il regrettera sa cousine & sa sœur. (Je voulus prendre sa main , elle la retira.) Laissez vos caresses , Monsieur , elles sont douces , mais elles sont trompeuses. Oui , Monsieur , oui , elles vous ressemblent , s'écria Adelaïde , ma bonne amie a raison. (Elle passa son

mouchoir sur les yeux de Sophie qu'elle embrassa ensuite.) Console-toi, ma Sophie, lui dit-elle, ne pleure pas si fort; je t'aime, je t'aimerai toujours, je ne te tromperai pas, je ne trompe personne, moi! --Adelaïde, vois s'il prend seulement la peine de se justifier. --Ha! Sophie, mon agitation, mes larmes, mon silence même, tout ne vous annonce-t il pas les remords dont mon cœur est déchiré? Oui, je vous l'avoue, ce portrait, ce fatal portrait étoit pour Madame de B***. Vous nous l'avouez, parceque nous le savons! me dit Adélaïde. --Il étoit pour Madame de B***! s'écria Sophie, d'un ton douloureux, --Mais, ma jolie Cousine, n'excuserez-vous pas un moment d'erreur? --Un moment d'erreur! Depuis qu'il me connoît, il me trahit! Un moment d'erreur!... Adelaïde! depuis plus de deux mois, tu le fais, il me dit presque tous

les jours , tous les jours il m'écrit qu'il m'adore , qu'il n'adore que moi !
Un moment d'erreur ! -Ha ! Sophie ! ha ! ma jolie Cousine ! . . . --Et j'ai la foiblesse de le croire ! & j'ai le malheur de l'aimer ! . . . & il le fait ! hélas ! il le fait ! . . . Mais , dis-moi , ma chere Adelaïde , ce qu'il attend de ses trahisons ? Qu'en attend-il ? qu'espere-t-il ? . .
Ingrat que vous êtes ! je ne l'ai pas exigé votre amour ! n'en ayez pas pour moi , si cela vous est impossible ; mais au moins , ne dites point --Ha ! Mademoiselle ! . . . Ha ! ma jolie Cousine ! vous ne savez pas combien vous m'êtes chere ! Le jour , votre image me suit par - tout ; la nuit , elle embellit tous mes songes . Sophie , vous êtes ma vie , mon ame , mon tout ! Je n'existe que par vous , je n'adore que vous ! --Hé bien , Adelaïde , tu l'entends ! comme le cruel se plaît à redoubler

mes agitations , mon trouble , mes incertitudes ! Ses discours sont toujours les mêmes ; mais sa conduite . . . Il veut ma mort ! il veut ma mort ! (Je me jettai aux genoux de Mademoiselle de Pontis.) --Ha ! mon frere , que faites-vous ? Si quelqu'une de nos Religieuses passoit ! si l'on nous voyoit ! . . . (Sophie se leva toute effrayée.) Monsieur , si vous ne vous asseyez pas , je m'en vais. (Je me remis à ma place en pleurant amèrement.) --Ma bonne amie , dit Adelaïde , ce qu'il te dit paroît bien vrai pourtant ! & il l'assure d'un ton bien naturel ! --Ha ! tu ne le connois pas. En sortant d'ici , il va courir chez cette Marquise pour lui en dire autant. --La Marquise ! Ha ! je vous jure que je ne la reverrai jamais , jamais. --Mon frere , foi de Gentilhomme ? --Foi de Gentilhomme ! ma sœur. Foi de Gentilhomme ! ma Sophie. --Ha ! mon Dieu ! dit Sophie , d'une voix foible , en po-

tant sa main sur son cœur , mon Dieu ! Elle pencha la tête sur son sein & s'appuya sur sa chaise ; ses sanglots qui redoubloient , lui couperent la parole. --Ma chere Adelaïde , elle se trouve mal ! Non , non , dit Sophie. (Adélaïde essuyoit les larmes dont le visage de son amie étoit couvert.) Laisse-les couler ! continua Sophie , laisse , ma bonne amie ; elles sont de plaisir , celles-là ! elles sont de joie ! . . . Ha ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel pesant fardeau j'avois sur le cœur ! comme je me sens soulagée !

Je pris sa main , sur laquelle je posai mes levres brûlantes. Ce nuage de douleur dont ses charmes avoient paru voilés , se dissipa tout d'un coup. Tant de joie brilla sur son visage embelli ! Ses yeux s'animerent d'un feu si doux ! elle laissa tomber sur moi un regard si tendre ! . . . Avec quelle ardeur je re-



nouvellai le serment de lui être à jamais fidele ! Comme elle prit plaisir à me faire entrevoir dans l'avenir un hymen fortuné !

Adelaïde cependant tenoit toujours le portrait de Mademoiselle Duportail : mon frere , Madame Munich m'a bien recommandé de vous renvoyer cela. Vous l'avez mise dans une belle colere, Madame Munich ! *Voyez donc ce fou ! m'a-t-elle dit, qui m'envoie son portrait ! est-ce que je suis d'un âge !... mais c'est sans doute pour Mademoiselle de Pontis ; il l'aime , le Baron a raison de le dire. Ha ! que M. le Chevalier revienne ici ! qu'il y revienne !....* Tenez , mon frere , reprenez - le , votre vilain portrait ! Vilain ? mais non , dit ma jolie Cousine , en l'ôtant des mains d'Adélaïde , il est joli ce portrait ! on diroit que c'est le tien. -- Hé bien , ma bonne amie , gardes-le. -- Ha ! oui , gardez-le ,

ma

ma jolie Cousine. --Ce portrait ? M. Faublas. Ho ! non , il me feroit mal ! il me rappelleroit toujours cette Madame de B*** ! Je n'en veux pas , je n'en veux pas . . . D'ailleurs , ces habits de femme . . . C'est un portrait qui vous ressemble , ce n'est pas le vôtre ! --Ha ! Sophie, si vous vouliez ! . . . --Quoi ? --Mon Peintre est habile & discret. Il feroit mon portrait & le vôtre. --Et le mien aussi ? répliqua-t-elle , d'un air incertain , en regardant Adelaïde. Oui , ma bonne amie , lui répondit celle-ci , le tien & même le mien , & peut-être une copie de chacun ; nous ferons des échanges. --Hé bien , mon jeune Cousin , quand l'amèneriez-vous votre Peintre ? --Mais demain , depuis huit heures jusqu'à dix. Et tous les jours , pareille séance , jusqu'à ce que cela soit fini. --Tous les jours ! mais ma Gouvernante . . . Il est vrai qu'elle dort , &

que jusqu'à présent elle ne s'est apperçue de rien. Ha ! oui , interrompit Adélaïde , elle dort ! Mais le Baron ? prenez-y garde , mon frere. --Le Baron ! ma chere Adelaïde , ho ! s'il lui arrivoit de se lever un jour plutôt que de coutume, il m'en coûteroit beaucoup sans doute ; mais je remettrois la séance au lendemain. --A demain donc , mon cher Cousin. --Ho ! sans faute.

Jasmin , que j'interrogeai à mon retour , m'avoua que la veille il n'avoit pu résister à la tentation de goûter l'eau-de-vie d'Andaye. Elle lui avoit paru si bonne , qu'il en avoit bu à plusieurs reprises. Il avoit rempli avec de l'eau ordinaire la bouteille diminuée d'un bon quart , & puis il avoit été faire mes commissions. Je ne m'étonnai plus qu'il les eût faites de travers , & je lui pardonnai son infidélité en faveur de la sincérité de l'aveu.

Je n'oubliai pas quelles promesses j'avois faites à Sophie ; & comme il étoit vraisemblable que la Marquise étonnée de ne m'avoir pas vu , alloit envoyer chez moi , je rappelai Jasmin pour lui dire qu'il ne falloit laisser entrer que mon pere , M. de Rosambert & mon Gouverneur. --Mais , Monsieur , si Mademoiselle Justine vient ? --Vous lui direz que je n'y suis pas. --Monsieur , mais Madame Dutour ? le Vicomte de Florville ? --Vous direz que je n'y suis pas. --Ha ! ha ! --Restez dans mon anti-chambre pour ne laisser passer personne , & envoyez chez mon Peintre pour le prier de venir ici tout-à-l'heure.

L'Artiste vint dans l'après-dînée ; il commença mon portrait ; il ébaucha celui de ma jolie Cousine le lendemain. Le mien fut fini le premier ; le quatrième jour , j'eus le plaisir de l'offrir à Sophie ; je ne possédai le sien que cinq jours après.

Cependant Justine & Madame Durour se présentoient successivement à ma porte tous les jours, & ne remportoient jamais que cette réponse inquiétante : il n'y est pas. Le Comte, qui apprit avec étonnement ce qu'il appelloit ma conversion subite, me soutint qu'elle ne dureroit pas. --Rosambert, j'ai dit : foi de Gentilhomme ! --Oui ; mais, croyez vous que Madame de B*** restera tranquille ? Elle n'a fait, jusqu'à présent, que des démarches mesurées, peu décisives. Ne vous fiez pas à ce calme apparent ; il couvre quelques desseins secrets. La Marquise médite en silence les grands coups ; ce sera, n'en doutez pas, le réveil du lion.

Un matin que j'allois au Couvent, comme à l'ordinaire, je crus m'apercevoir que j'étois suivi. Un homme, assez bien couvert, se tenoit à quelque distance, régloit sa marche sur la

mienne , & sembloit craindre de me perdre de vue ; en sortant du Couvent , je le vis encore sur mes pas.

Rosambert , à qui je fis part de mes soupçons , m'envoya deux de ses gens pour m'accompagner. Je leur ordonnai de garder chacun un bout de la rue , dans laquelle étoit situé le Couvent.

Un secret pressentiment sembloit m'avertir des malheurs qui menaçoient nos amours. Ce jour-là , plus qu'à l'ordinaire , je pressai Sophie de m'apprendre quelles affaires si importantes tenoient son pere éloigné , à quelle époque le retour de M. de Pontis étoit fixé , quels moyens il me faudroit employer pour obtenir de lui ma jolie Cousine. Sophie , après avoir hésité quelques momens , prit la main de ma sœur & la mienne : Ma chere Adelaïde , toi en qui j'ai trouvé une sœur tendre , une véritable amie , & vous , mon cher Cousin ,

vous qui m'avez fait aimer l'exil où je languissois , il est temps que vous sachiez un secret important , qui n'est connu que de Madame Munich , qui doit rester toujours entre vous & moi. Je ne suis pas Françoise , le nom que je porte est supposé. Mon pere , le Baron de Gorlitz , possède des biens considérables dans l'Allemagne sa patrie , où ma famille est puissante & considérée. Je ne sais pourquoi l'on m'a privée du bonheur de vivre dans son sein ; mais il y a bientôt huit ans que je suis en France. Ce n'est pas le Baron qui m'y a amenée. Un domestique François , vieilli à son service , a pris dans le temps le train d'un homme de qualité. Il s'est fait appeller M. de Pontis , il a dit qu'il étoit mon pere & m'a laissée sous la garde de Madame Munich , dans ce Couvent , où depuis il est venu exactement tous les six mois savoir de mes

nouvelles & payer ma pension. Depuis huit ans , je n'ai joui que deux fois du bonheur d'embrasser mon pere. Quand je demande à Madame Munich pourquoi l'on m'a élevée en France , pourquoi le Baron de Gorlitz me refuse son nom , pourquoi il vient si rarement voir sa fille ; elle me répond tranquillement que ces précautions sont nécessaires , que je bénirai un jour la sagesse d'un pere qui m'aime tendrement. Depuis quelques mois elle me répète souvent , que le moment de mon retour en Allemagne s'approche. Hélas ! je ne fais plus si mon cœur le souhaite ! Qu'il me seroit doux de revoir ma patrie , ma famille & mon pere ! Mais , Adelaïde , Faublas , qu'il me seroit cruel d'être séparée de vous ! --Séparée ! ho ! jamais , Sophie , jamais. Partez demain pour l'Allemagne , dès demain je vous y suivrai. J'irai vous demander au Ba-

ron ; s'il aime sa fille , il ne s'opposera point à notre bonheur.

Comme il se prolongea délicieusement l'entretien qui suivit l'intéressante confidence que Sophie venoit de nous faire ! Adelaïde, lasse de nous avoir répété vingt fois , qu'il étoit plus de dix heures , que Madame Munich nous surprendroit , Adelaïde força ma jolie Cousine de me quitter. Je sentis mon cœur se serrer , quand j'embrassai ma sœur ; je le sentis frémir , quand je dis adieu à Sophie.

En sortant du Couvent j'apperçus mon Argus de la veille , en sentinelle dans une allée voisine. Quand il me vit à quelque distance , il quitta sa retraite , apparemment pour m'épier jusques chez moi. Je le laissai se rapprocher quelques pas ; & tout-à-coup je me retournai sur lui. Il ne m'attendit pas : mais s'il couroit bien , je courois mieux.

mieux. Au détour de la rue , je le saisis par la jambe , à l'instant où l'un de mes hommes apostés l'alloit prendre au collet. Le fuyard perdant l'équilibre tomba par terre , poussa de grands cris , & s'efforça d'intéresser pour lui la populace aussi-tôt ameutée. Déjà quelques féditieux crioient vengeance , & se préparoient à me faire un mauvais parti , quand je m'écriai : Messieurs , c'est un espion. A ce mot de proscription mon ennemi abandonné de tous ses défenseurs , vit qu'il ne lui restoit d'autre moyen de s'épargner les coups de bâton dont je le menaçois , que de déclarer celui qui le payoit pour m'observer ; il me nomma Madame Dutour. Je le renvoyai , en l'exhortant à ne plus revenir.

Le lendemain de très-bonne heure , mon père me mena à huit lieues de Paris , voir une maison de campagne

qu'il avoit achetée depuis plus d'un mois. Nous visitâmes le jardin qui me parut fort joli, les appartemens que je trouvai commodes & rians. Je distinguai sur-tout une chambre fort agréable, fort gaie, mais dont les fenêtres étoient grillées. J'en fis faire la remarque au Baron. Il me répondit froidement : ces fenêtres-là sont grillées, parce que cet appartement sera désormais le vôtre. --Le mien ? mon pere ! Oui, Monsieur ; j'avois acheté cette maison, pour y jouir de la belle saison ; mais vous m'avez forcé de faire d'un lieu de plaisance une prison. --Une prison ! -- Vous m'avez trompé, Monsieur. Ce n'est ni l'amant de la Marquise, ni celui de Coralie que je renferme ; c'est le séducteur de Sophie. Quand je m'applaudissois de votre obéissance, vous abusiez de ma sécurité ; vous alliez au Couvent tous les

jours. Quelqu'un qui s'intéresse apparemment à vos démarches, m'en a donné l'avis secret. Lisez cet écrit anonyme, lisez.

» M. le Baron de Faublas est averti
» que tous les matins, depuis huit
» heures jusqu'à dix, M. son fils va
» voir au Couvent Mademoiselle de
» Faublas & Mademoiselle Sophie de
» Pontis ».

Je fais, Monsieur, continua mon pere, le peu de foi que mérite un écrit anonyme. Je ne vous ai pas condamné sur un titre aussi méprisable; mais comme dans une affaire de la nature de celle-ci on ne doit rien négliger, je me suis informé: j'ai appris qu'on m'avoit écrit la vérité. Monsieur, si vous n'aimez pas Sophie, vous êtes un lâche suborneur; cette captivité do-

mestique est pour vous un châtement trop doux : si vous l'aimez au contraire , je dois travailler à vous guérir de cette passion que je n'approuve pas. Monsieur , vous ne sortirez pas de cette chambre. Trois hommes que je laisse ici , seront en même temps vos domestiques & vos gardiens ; ils savent quels gens je permets que vous receviez.

L'étonnement dans lequel ce discours m'avoit jetté ne peut se comparer qu'à la douleur qu'il me causa. J'avois d'abord écouté , sans pouvoir dire un seul mot ; je fis ensuite d'inutiles efforts pour répondre modérément : Mon pere , oserois-je vous demander pourquoi vous n'approuvez pas mon amour pour Sophie ? --Parce que le pere de cette jeune personne l'ignore , parce qu'il se pourroit qu'il ne voulût pas vous donner sa fille , parce que moi-même je vous destine une autre femme. --Et quelle est

donc cette infortunée que vous avez choisie, mon pere? --M Duportail est mon intime ami, il vous estime.....

--Ha! c'est Dorliska que j'épouserai? Une fille perdue, ou peut-être morte!

--Pourquoi morte? Je crois que mon ami retrouvera sa fille; le ciel doit cette consolation au plus malheureux des peres. Lovzinski fait de nouvelles recherches; & vous, mon fils, quand l'absence & le temps qui usent toutes les passions folles, auront détruit la vôtre, vous commencerez vos voyages, vous passerez en Pologne.....

--Ha! oui; & là, comme les Chevaliers errans, j'irai de porte en porte chercher une fille pour l'épouser!

--Monsieur, vous ne remarquez pas que vos réponses sont d'une indécence!... --Ha! pardon, mon pere, vingt fois pardon. L'excès de ma douleur...

--Mon fils, je n'ai plus qu'un mot à

vous dire. Préparez-vous à réparer les longues infortunes d'un Gentilhomme pour qui mon amitié ne doit pas être vaine... --Mon pere, je tiendrai parole à Lovzinski ; j'irai jusqu'au bout du monde, s'il le faut, chercher la Dorliska. --Et vous renoncerez à Mademoiselle de Pontis ? --Ha ! plutôt mourir mille fois ! --Jeune homme ! --Mon pere, je ne partirai pour la Pologne, qu'après avoir obtenu la main de Sophie. Je le jure par vous, par elle, par ce qu'il y a de plus sacré. --Respectez mon autorité ou craignez... --Hé ! qu'ai-je à craindre, Monsieur, vous me séparez de Sophie ! Quel mal plus grand pouvez-vous me faire ? Otez-moi la vie, cruel que vous êtes ; ôtez la moi, vous me rendrez service.

Le Baron furieux ou attendri sortit brusquement, ferma la porte, & me laissa en prison.

Que de réflexions pénibles m'agitent en cet affreux moment ! Perdre la liberté, ç'eût été peu de chose, mais perdre Sophie !... Sophie !... Mon absence réveillerait la jalousie ! Elle me croirait infidèle & parjure ! Et si son père la venoit chercher ! Si elle se hâtoit de quitter un pays que ma perfidie lui auroit fait détester ! Si Mademoiselle de Gorlitz paroissant à la Cour de Vienne, dans tout l'éclat de sa beauté, alloit choisir un époux parmi tant de jeunes Seigneurs bientôt épris de ses charmes ! Si elle alloit me trahir en croyant se venger !... Mademoiselle de Pontis dans les bras d'un autre !... Ho ! non, jamais. Sophie désespérée me resteroit fidelle ! Mais son barbare père ne pourroit-il pas la forcer de contracter un hymen odieux, tandis que le mien, non moins impitoyable, retiendrait prisonnier dans un

village ignoré son fils mourant d'inquiétude & de douleur.

Cruelle Marquise, c'est par toi sans doute que le Baron a su mes amours fortunés ! C'est ta jalouse rage qui dicta ce perfide écrit ! Que tu me fais payer cher les rapides plaisirs que tu m'as donnés ! Ha ! du moins si ta vengeance n'avoit poursuivi que moi !

Il est vrai que j'ai sacrifié Madame de B*** ; & si mes torts ne justifient pas tout-à-fait sa haine , ils font au moins qu'elle ne m'étonne pas. Mais l'injustice du Baron , je ne puis la concevoir ! Il exige que je sacrifie mon bonheur à son amitié pour M. Duportail ! Il punit comme le crime le plus inexorable un penchant légitime & vertueux ! Il me sépare de tout ce qui m'est cher , il m'enleve à Sophie ! Il m'enferme comme un criminel ! Il veut donc ma mort ? Hé bien , je ne tarde-

rai pas à le satisfaire. C'est apparemment pour prolonger mon supplice, qu'ils ont écarté tout ce qui pouvoit m'aider à me débarrasser du fardeau de mon existence ; mais s'ils parviennent à m'empêcher d'attenter à ma vie, ils ne peuvent m'obliger à m'occuper du soin de sa conservation. Qu'ils m'apportent de quoi manger ! qu'ils m'apportent ! Je jette les plats par la fenêtre, tout ira dans le jardin à travers ces infâmes barreaux.

Je persistai dans cette résolution violente, jusqu'à ce qu'un vif appétit, déterminé par une diète de cinq heures, m'eût fait envisager les choses plus sainement. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie ! A tout âge, en tout temps, en tous lieux, dans quelque situation qu'on se trouve, l'estomach influe prodigieusement sur le cerveau. Un malheureux qui est à jeun,

ne raisonne pas du tout comme un malheureux qui vient de faire un bon repas.

Je m'emparai donc , sans me faire prier , des mets qu'on m'apporta pour mon dîner ; & je me disois tout bas , en les dévorant : Vraiment ! j'allois faire une belle sortite ! Et qui consoleroit ma jolie Cousine , si j'étois mort ? Qui lui diroit que la dernière palpitation de mon cœur fut un soupir d'amour pour elle ? Il faut manger pour vivre ; il faut vivre pour revoir , pour adorer , pour épouser Sophie.

Le troisième jour de ma détention , le Baron m'envoya mes livres , mes instrumens de mathématique , mon forte-piano. Mon premier soin fut de rendre grace à sa clémence paternelle , qui me ménageoit dans ma retraite quelque dissipation ; mais quand je vins à réfléchir que les soins qu'on prenoit

d'adoucir ma captivité , m'annonçoient combien elle seroit longue , je sentis un vif desir de la terminer promptement. Tandis qu'on meubloit ma chambre de ces effets nouveaux , je fis pour m'évader une tentative que la vigilance de mes gardes rendit inutile ; & je demurai convaincu , après avoir examiné la situation de ma prison & le régime établi pour sa sûreté , que loin de négliger les précautions nécessaires , on en prenoit de fort inutiles. J'avois encore dans ma bourse trois morceaux de ce métal tout-puissant qui ouvre les portes & brise les grilles. J'offris mes soixante-douze liv. à mes géoliers que je m'efforçai de gagner par les plus belles paroles : on refusa mon or , on rejetta mes promesses. Je ne sais comment mon pere avoit fait ; mais il avoit trouvé trois domestiques incorruptibles.

Je fus bientôt honoré des visites de

ceux que le Baron me permettoit de recevoir. Parlerai-je d'un Marchand retiré, qui citoit sa conscience à tout propos ; d'un Gentilhomme du lieu, qui me répéta cent fois le nom de ses chiens & l'âge de sa jument, avant de me dire qu'il avoit une femme & des enfans ; d'un Moine à rouge trogne, qui buvoit fort bien un vin médiocre, quoiqu'il préférât le meilleur ; de son camarade joufflu, célèbre par son adresse à découper une volaille, & qui servoit chacun de maniere que le meilleur morceau oublié, je ne fais comment, dans un coin du plat, lui restoit toujours ? Laissons ces gens-là qui se trouvent partout ; mais distinguons quatre hommes fort extraordinaires, qu'un hasard bien singulier rassembloit dans ce petit Village de la B***. C'étoit un Curé qui avoit de l'esprit ! un Régent de Collège, qui n'étoit pédant que par distraction,

& impoli que par caprice ! un vieux Militaire qui ne juroit pas toujours ! un vieil Avocat qui disoit quelquefois la vérité !

Quelle société pour l'ami de Rosambert , pour l'élève de Madame de B*** !
Quelle société pour l'amant de Sophie !
Je souffrois moins quand je restois seul ; alors , ma jolie Cousine , j'étois avec vous. Les yeux fixés sur votre portrait , je croyois vous parler en admirant votre image. Image consolatrice & révérée , de combien de larmes je t'arrosai ! que de baisers tu reçus ! que de fois , posée sur mon cœur , tu le sentis tressaillir d'impatience & d'amour !

Je languissois depuis huit jours dans ma prison. Toute communication m'étoit fermée au-dehors ; je ne recevois aucunes lettres , on ne me permettoit d'écrire à personne. Le Baron vint me voir , je m'efforçai de le fléchir , il fut inexorable.

Après cette visite de mon père , quatre jours s'écoulerent encore. Au milieu de la cinquième nuit , je fus réveillé par un bruit sourd qui partoit du jardin. Je courus ouvrir ma fenêtre, sous laquelle je vis une échelle plantée. Je distinguai quatre hommes qui sembloient tenir conseil. L'un d'eux monta hardiment, une pioche à la main : Vous êtes le Chevalier de Faublas ? - Oui, Monsieur. --Habillez-vous promptement, tandis que je vais travailler le plus doucement que je pourrai à lever un barreau. Si vos gardes m'entendent, s'ils viennent à vous, voici deux pistolets que vous leur montrerez, cela suffira pour les contenir. Dépêchez-vous ; votre ami vous attend dans la chaise de poste, à la petite porte du jardin. --Mon ami ? --Oui, Monsieur. Le Comte de Rosambert. --Ho ! quel service !... --Chut... Habillez-vous.

Il ne fallut pas me le répéter une troisième fois. Je n'y voyois goutte ; mais je cherchois mes vêtemens à tâtons ; jamais toilette ne fut plutôt faite. Cependant , mon libérateur frappoit à petits coups redoublés ; quand le barreau fut ôté , je crus voir le ciel ouvert. Je passai d'abord une jambe , ensuite l'autre , j'empoignai un barreau , j'appuyai le bout de mes pieds sur l'échelle , & quelque mince que fût mon individu , j'eus peine à passer par l'étroite ouverture. J'en vins à bout cependant. Dès que je me vis dehors & parvenu au milieu de l'échelle , je ne m'amusai point à compter combien d'échelons me restoit à descendre ; je sautai sur la terre fraîchement remuée. Nous gagnâmes à toutes jambes la petite porte du jardin que mes libérateurs avoient ouverte , je ne sais comment. Un petit ravin me restoit à traverser , je le fran-

chis d'un saut ; je me précipitai dans la chaise de poste. Je croyois tomber dans les bras du Comte de Rosambert , ce fut le Vicomte de Florville qui m'embrassa ! Tandis que je restois muet de surprise , le postillon donnoit le coup de fouet du départ ; mes quatre libérateurs aussi-tôt remontés à cheval , suivoient , ventre à terre , la rapide voiture qui nous emportoit.

Je ne répondois rien aux questions dont la Marquise m'accabloit. Chevalier , me dit-elle enfin , est-ce à l'excès de votre reconnoissance que je dois attribuer ce silence inquiétant ? --Madame... --Ha ! je le fais bien ! je le fais bien que je ne suis plus pour vous que Madame ! & cependant , je m'expose à tout pour finir votre captivité ! --Ma captivité ! c'est vous qui l'avez causée. --Faut-il , si vous m'aimiez encore , ce que je fais aujourd'hui suffiroit pour ma justification

tification ; mais écoutez-moi , car je ne veux pas laisser le plus petit prétexte à votre ingratitude. J'ai pleuré votre inconstance , j'ai voulu ramener mon amant , j'ai fait épier ses démarches ; voilà mes crimes. La femme Dutour , chargée de mes ordres , les a passés. J'ai su trop tard qu'une lettre anonyme avoit instruit le Baron de vos cruelles amours. J'ai bientôt appris que votre absence n'étoit plus feinte , qu'on vous tenoit enfermé ; je ne pouvois deviner où. Ceux qui avoient suivi le fils , ont suivi le pere à son tour. Pendant quatre jours entiers , le Baron n'a pas fait un pas dont je ne fusse instruite sur le champ ; il est enfin venu vous voir Lundi dernier. On a examiné les environs , le jardin , la maison ; vos fenêtrés grillées ont été remarquées. J'ai profité du premier voyage du Marquis. Sous les habits du Vicomte de Florville , sous

le nom du Comte de Rosambert, j'ai tout risqué pour vous délivrer. Faublas, si vous me rendez responsable des fautes commises par les gens que vous me forcez d'employer, vous conviendrez du moins que l'heureuse hardiesse du Vicomte de Florville a bien réparé la fatale imprudence de la femme Dutour.

--Madame, croyez que je n'oublierai jamais le service... --Ha! cruel! ces protestations, froidement polies, m'annoncent que je suis absolument sacrifiée. Ainsi donc ce qu'une autre femme n'auroit osé seulement imaginer, je l'aurai entrepris, je l'aurai exécuté pour mettre dans les bras de ma rivale, le plus aimable mais le plus ingrat de tous les hommes!... Hé bien, s'il n'y a plus d'autre moyen de conserver au moins son amitié, il faudra se rendre justice, il faudra s'immoler... Faublas, j'en aurai le courage... Monsieur, je

renonce à vous , je vous rends à votre Sophie Privée de tout ce qui me fut cher , je serai peut-être heureuse de votre bonheur ; peut-être que les regrets qui suivront votre perte seront adoucis par cette consolante idée , que du moins j'ai contribué à assurer votre félicité . . . Monsieur , où voulez-vous qu'on vous reconduise ?

Elle attendit ma réponse à cette question qui ne laissoit pas de m'embarasser. Après un moment de silence , elle reprit : retourner chez M. votre pere , ce seroit aller chercher une captivité nouvelle . . . M. Duportail est encore en Russie . . . Il n'y avoit que M. de Rosambert ; mais en le dit parti depuis quelques jours pour une de ses terres. Moi , je crois qu'il vous cherche. Monsieur , où voulez-vous donc qu'on vous reconduise ?

Pénétré de la générosité de la Mar-

quise , touché de son attachement en même temps si noble & si tendre , je ne résistois qu'à peine au desir de la consoler. Je sentis sa main tressaillir sous mes levres , que cependant j'avois posées bien légèrement. Répondez-moi donc , me dit-elle d'une voix presque éteinte... Hélas ! ma tendresse inquiète vous avoit déjà préparé un asyle aussi sûr que charmant , & vous n'y viendrez pas ! & vous n'y viendrez pas ! continua-t-elle d'un ton plus animé ; je vous perdrai pour toujours ! Vous vivrez pour une autre ! & je le verrois tranquillement !... Ho ! non , Faublas , ma douleur a pu m'égarer , j'ai pu le dire ; mais jamais , jamais je n'y consentirai. Moi ! vous céder à une rivale ! Mon ami , ne l'espérez pas. Cet effort est au-dessus d'une mortelle , il est au-dessus de moi !

Les foibles rayons du crépuscule

tremblant commençoient à laisser distinguer les objets. Depuis près de quinze jours , je n'avois apperçu que de rondes Villageoises , dont les gros charmes brûlés par un soleil ardent , flétris par un travail opiniâtre , étoient peu faits pour me tenter ; encore , n'avois-je pu les considérer qu'à travers une grille & à plus de cinquante pas de distance. Alors , au contraire se trouvoit près de moi le Vicomte de Florville ! L'aurore naissante me le montra plus beau que ne parut jamais Adonis aux regards de Vénus enchantée ! & puis la Marquise pleuroit ; une femme qui pleure est si intéressante ! Je voulus essuyer ses larmes ; je ne sais comment je m'y pris ; mais nos yeux se rencontrèrent , ma bouche toucha la sienne , une curiosité fatale égara mes mains
O ! ma jolie Cousine ! je devins parjure sans le vouloir , & j'en dois faire ici

l'aveu ; si ton coupable amant ne consumma pas à l'instant son infidélité , c'est que ta rivale attentive ne lui permit pas de tenter certaines entreprises qui , dans une voiture étroite , inconmode & cahotée en tout sens sur un pavé inégal , n'ont jamais qu'un demi succès.

Maman , nous retournons donc à Paris ? --Oui , mon ami , parce qu'en n'imaginera jamais que vous y soyez revenu ; d'ailleurs , j'ai pris des précautions si sûres , que vous échapperez à toutes les recherches. Tandis qu'on m'achetoit les services de ces quatre coquins qui ne me connoissent que sous le nom du Comte de Rosambert , je m'occupois à chercher un logement commode pour une jeune veuve de mes amies qui vient ici solliciter un procès considérable. Elle s'appelle Ducange , & cette Madame Ducange , mon ami ,

C'est vous ; mais comme il n'auroit pas été décent que vous vinssiez seule à Paris , la femme Dutour impatiente de réparer la faute , s'essaie depuis quatre jours à jouer le personnage important de Madame de Verbourg. C'est ainsi que se nommera , si vous le voulez bien , la respectable mere de Madame Ducange. Déjà parée d'une robe Françoisise de gros-de-Tours broché , à colonnes rapprochées , à grandes fleurs rembrunies , Madame de Verbourg se donne des airs de qualité qui vous feront mourir de rire. Au reste , elle ne fera pas trop mal son rôle , si elle parvient à adoucir quelques expressions énergiques qui échappent fréquemment à sa brusque franchise. Elle a naturellement les manieres gauches & empesées de ces Dames de Paroisse , qui n'ont jamais quitté leur château provincial. Vous aurez pour laquais le neveu de Madame votre

mere. On vous trouvera aisément un cuisinier & une femme - de - chambre. L'hôtel de *** est situé à deux cens pas au-dessus du mien ; c'est-là que je vous ai loué & meublé un appartement que nos amours embelliront. Si vous m'en croyez , vous ne descendrez jamais au jardin dont je me réserve la jouissance. Il a une porte sur *les Champs-Elisées*, c'est par là que je me rendrai chez vous, presque tous les jours. Mon Docteur, prévenu que je n'irai point à la campagne cette année , m'a déjà ordonné de prendre l'air tous les matins de bonne heure.

Les gens qui nous escortoient nous quitterent à la barriere du Trône. Le Vicomte de Florville & moi , nous allâmes descendre chez la Marchande de Modes , où nous attendoient ma mere , Justine & mon nouveau laquais. La Dutour commença par avouer sa faute , qu'elle
me

me pria d'excuser , & Justine charmée de me revoir , n'acheva pas ma coëffure , sans m'avoir fait plus d'une espièglerie. Le Vicomte de Florville avoit pourvu à tous mes besoins. Je me mis dans le simple négligé d'une jolie voyageuse. On chargea mes malles derrière ma chaise de poste , où Madame de Verbourg se plaça près de moi. Nous allâmes descendre à l'hôtel de ***, rue du fauxbourg Saint-Honoré.

Deux heures après , Madame la Marquise de B*** , suivie de sa femme de chambre , vint savoir si Madame Ducange étoit arrivée. Nous nous embrassâmes comme deux jolies femmes qui s'aiment bien , quand il y a long-temps qu'elles ne se sont vues. Ma mere qui savoit vivre nous laissa seules. L'Amour entra dans ma chambre à coucher , au moment où Madame de Verbourg en

sortit. Le petit Dieu resta deux heures avec nous.

Il est bientôt midi, me dit la Marquise, il faut que je vous quitte. On sait à l'hôtel que je devois souper & coucher à la campagne ; mais on m'attend à dîner... A propos, vous êtes galant ! Dites moi donc ce que c'est qu'une certaine bouteille ?... --Ha ! Maman, une étourderie de Jasmin ! --Et le portrait de Mademoiselle Duportail, quand me le donnerez-vous ? --Tout-à-l'heure ; il est dans une poche de veste du Chevalier de Faublas... Tenez, ma chere maman, le voici. --Demain, je vous apporterai celui du Vicomte de Florville. --Maman, le Marquis ne vous a-t-il pas parlé de Mademoiselle Duportail ? --Assurément, mon ami. Vous vivez avec ce Monsieur de Faublas ! Vos parens vous cherchent bien loin,

tandis que vous êtes bien près ! Au reste, il est fort scandalisé de la manière dont vous avez traité son la Jeunesse. Comment, Madame, m'a-t-il dit, un coup de fouet à tour de bras ! Est-ce que cela se fait ? Est-ce qu'une jeune personne doit rosser les gens de cette façon-là ? Tenez, Madame, le jour que je m'étois fait cette meurtrissure, & qu'elle m'appuyoit une pièce d'argent sur le front, vous savez comme elle me faisoit crier ! Vous avez cru que j'étois délicat, que je faisois le dameret ; hé bien, Madame, je souffrois comme un damné. Elle a un poignet d'enfer ! c'est un vrai petit démon que cette fille-là, & on le voit bien dans sa physionomie !

Dès que Madame de B*** fut partie, Madame de Verbourg rentra. Je la priai d'envoyer la Fleur chez M. de Rosambert. --Madame ma fille, M. le Comte n'est pas à Paris. --Madame ma

mere , je crois qu'il y doit être , & s'il n'y est pas , je veux du moins en être sûr. --Mais , Monsieur , Madame la Marquise n'a pas ordonné.... --Madame la Marquise n'a pas ordonné ! Mais , ma chere , vous devenez donc folle ! Vous imaginez donc que je suis aux gages de la Marquise comme vous. Madame Dutour , apprenez & n'oubliez pas que je suis ici chez moi. Si la Fleur ne va pas tout-à-l'heure chez M. de Rosambert , j'y vais moi-même.... Madame Dutour , écoutez-moi , vous voyez ces trois louis ! ils sont à vous , si le Comte me vient voir aujourd'hui. --Mais , s'il est à la campagne ? --Ha ! j'en aurai bien du regret , & les trois louis me resteront. Ma chere , vous savez écrire , prenez une plume & du papier.

Madame de Verbourg écrivit sous ma dictée.

« Madame Ducange desireroit entre-
» tenir M. le Comte , seulement pen-
» dant un quart-d'heure. Si pourtant
» M. de Rosambert ose accepter un
» mauvais dîner , on le lui donnera
» avec plaisir. Ce qu'on veut lui dire
» est très-pressé. »

J'appellai la Fleur : Mon ami , tu vas
porter ce billet à M. de Rosambert.
Aux questions qu'il te fera , tu répon-
dras seulement que ta Maitresse est
jolie & demeure fauxbourg S.-Honoré,
à l'hôtel de ***. Si par hasard le Comte
n'étoit point à Paris , tu demanderas
dans laquelle de ses terres il est allé. . .
Madame Dutour , songez aux trois
Louis.

Mon domestique , en revenant , m'an-
nonça que M. le Comte le suivoit.
Quelques instans après , Rosambert en-
tra chez moi d'un air leste & galant.

Belle Dame . . . Il s'arrêta tout-à-coup , & poussant de longs éclats de rire : le diable m'emporte , s'écria-t-il , si je n'accourois triomphant ! mais je ne regretterai pas ma prétendue bonne fortune , puisque j'embrasse mon ami. -- Je m'adressai à Madame de Verbourg : Madame ma mere , voulez-vous bien nous laisser ? Madame ma mere ! répéta Rosambert , ha ! voyons donc Madame ma mere ! (il pirouetta plusieurs fois autour d'elle & la fit tourner autour de lui.) Madame ma mere ! vous êtes charmante ! vous avez une figure noble , un grand air , une robe majestueuse ; mais comme dit fort bien votre fille , laissez-nous.

Mon cher Faublas , qu'est-ce donc que cette mascarade ? Rosambert ne put écouter le détail de mon enlèvement & mon travestissement nouveau , sans l'interrompre plusieurs fois par les plaisan-

teries. Enfin , me dit - il , quand j'eus fini , la Marquise a si bien fait , que vous voilà désormais en son pouvoir ? --Oui , Rosambert ; mais ma Sophie ? --Ha ! ma Sophie ? Nous y voilà ! Hé bien , que voulez-vous lui faire à votre Sophie ? Elle est toujours au Couvent. --Vous le savez ? --Oui , je le fais ; je fais aussi que Mademoiselle votre sœur n'est plus avec elle. --Le Baron ? . . . --l'a retirée de ce Couvent pour la mettre dans un autre , & il a congédié l'honnête M. Person. --Rosambert ; mais si je reste ici , comment verrai je ma jolie Cousine ? --Mon cher Faublas , je vous offrirais bien ma maison ; mais cet asyle ne seroit pas respecté , Madame de B*** vous y poursuivroit. --Mon ami , si vous m'abandonnez , je suis perdu ! --Chevalier , doutez-vous de mon amitié ? --Non , mais je crains de trop exiger d'elle. --Comment ! si j'étois à votre place , &

que vous fussiez à la mienne , craindriez-vous de me rendre les services que vous n'osez me demander ? --Assurément, non. --En ce cas , parlez hardiment. --Rosambert , quoique je sois ici beaucoup mieux que dans ce Village de la Brie , quoique je jouisse du plaisir de voir librement une femme charmante , à laquelle je vous avoue que je suis encore attaché , je vous assure cependant que je n'ai fait que changer de prison , si je ne revois ma Sophie. Ne pourriez-vous pas me chercher dans les environs du Couvent où elle est ?... --Ha ! j'entends. La Marquise vous a volé au Baron ; il faut , moi , que je vous enleve à la Marquise ! Je ne vois à cela aucun inconvénient. Je n'ai pu l'empêcher de s'approprier Mademoiselle Duportail ; hé bien , je lui soufflerai Madame Ducange ! cela est juste & consolant. D'ailleurs , je ne serai pas

fâché de voir comment celle qui m'a exposé aux rigueurs du célibat , supportera les ennuis du veuvage. Comptez sur moi, Faublas, comptez sur moi.

Il étoit temps de nous mettre à table. Pendant le dîner qui fut long, le Comte s'amusa beaucoup aux dépens de Madame de Verbourg. Nous étions au dessert, quand le Propriétaire de l'hôtel, M. de Villartur, Financier parvenu, curieux de voir ses nouveaux locataires, entra sans savoir si sa visite ne nous gêneroit pas. Qu'on se figure l'ignorance & la bêtise personnifiées, on aura de M. de Villartur une idée encore trop avantageuse. Il trouva qu'on ne l'avoit pas trompé, quand on lui avoit dit que j'étois jolie. On conçoit que ce lourd personnage m'auroit beaucoup ennuyé, si le ton prétendu galant qu'il prit avec moi ne m'avoit laissé une ressource, celle de me moc-

quer de lui. Mon malin compagnon m'aida charitablement à persifler le pauvre homme, qui me promit en s'en allant de revenir bientôt me voir. Rosambert avoit affaire; en me quittant, il me dit : En attendant que j'aie trouvé ce que vous desirez, j'espère, mon ami, que vous voudrez bien m'emprunter quelque argent, dont je n'ai nul besoin aujourd'hui, & que je serai bien aise de retrouver dans un autre moment. Le soir même il m'envoya deux cent louis.

Madame Dutour me donna un compte exact des frais qu'avoient occasionnés mon enlèvement & de ceux que nécessitoient mon séjour dans l'hôtel que j'occupois. Le lendemain, dès que la Marquise arriva, je la priai d'en vouloir bien recevoir le remboursement. Beaucoup de femmes, me dit ma belle maitresse, prétendent qu'entre

amans une affaire d'intérêt doit s'oublier ; moi, mon ami, je reprends mon argent, sans me faire presser, & même je crois devoir me justifier du silence que j'ai gardé sur cet article délicat. Je ne croyois pas que vous pussiez me rendre sitôt les avances que j'avois faites ; ainsi je n'osois vous en parler, de peur de vous donner quelque mortification. Cependant je sentoís qu'en les taisant, j'offensois votre délicatesse ; mais enfin j'ai mieux aimé mériter les reproches du Chevalier, que de m'exposer à chagriner mon ami. . . Tenez, mon cher Faublas, gardez ce petit meuble ; ce sera pour vous un trésor, si je vous suis chere autant que je vous aime.

C'étoit le portrait du Vicomte de Florville. J'adressai à la Marquise des remerciemens énergiques ; elle partagea d'abord les transports de ma reconnoissance, dont bientôt elle se crut obligée

de modérer l'excès. Il ne m'étoit plus permis que de parler, quand on annonça M. de Villartur. Madame de B***. fut curieuse de voir cet original. Il partagea son sot hommage entre la Marquise & moi, & nous débita la fleurette à sa maniere. Dans le cours d'un entretien devenu comique par les inepties dont l'épais Financier l'affaïsonnoit, nous remarquâmes que ce Monsieur croyoit à l'Astrologie. Il connoissoit des Magiciens; il avoit même vu des vampires, des revenans, il finit par nous dire qu'il ameneroit un de ses amis, à moitié forcier, qui nous raconteroit nos aventures passées, présentes & futures, quand nous lui aurions fait voir seulement nos mains & notre visage. Pardieu, s'écria Madame de Verbourg qui venoit d'entrer, croyez vous que Madame ma fille lui montrera... Je marchai si rudement

sur le pied de ma chere mere, qu'elle ne put achever. La Marquise rioit de toutes ses forces. M. de Villartur enchanté sortit en nous disant, qu'il ameneroit dès demain l'Astrologue.

Je ne vis pas Rosambert ce jour-là. La Marquise vint le lendemain de très-bonne heure, & présida à ma toilette que je fis belle, à cause de l'Astrologue aux dépens duquel nous comptions nous amuser. Un peu avant midi, arriva M. de Villartur, qui nous cria qu'il amenoit le forcier. Je pensai tomber à la renverse, quand derriere le Financier j'apperçus le Marquis de B***. Il vit sa femme & fut étonné. il reconnut Mademoiselle Duportail & s'arrêta stupéfait. Quoi! s'écria-t-il, c'est-là Madame Ducange? Oui, répondit Villartur.

M. de B***., les bras pendans, le regard fixe, la bouche entr'ouverte,

sembloit n'avoir pas assez de ses deux petits yeux pour me considérer. Ho ! comme il vous regarde ! me dit Villartur ? votre physionomie l'a frappé ! Voyez comme il travaille déjà ! La Marquise qui conservoit toujours un sang-froid admirable dans les occasions pressantes , la Marquise alla à son mari , le prit par le bras , & le tira vers une fenêtre , assez près de moi. Votre amie est plus pressée que vous , continua le Financier ; mais elle a beau faire : c'est vous qu'il a bien regardée. Votre physionomie l'a frappé , l'a frappé ! Ho ! elle l'a frappé ! répétoit-il toujours en riant d'un gros rire.

Pendant ce temps-là je prêtois une oreille attentive à ce qui se disoit derrière moi ; & la Marquise , si elle n'avoit pas voulu que je l'entendisse , auroit recommandé à son mari de parler plus bas. Ne l'ai-je pas deviné, Mada-

me, disoit le Marquis. Ha ! ça, elle est donc enceinte ? Ne vous en êtes-vous pas apperçu , répliqua la Marquise ? --Ha ! tout de suite. Elle n'est pas avancée la grossesse ? Quatre ou cinq mois peut-être ? --Tout au plus. --Je le vois bien. Comme je vais me venger ! --Mais, Monsieur, ne la chagrinez pas. --Ho ! je ne casserai pas les vîtres.

M. de Villartur, qui ayant fini de rire, recommençoit à me parler, m'empêcha d'entendre le reste.

Savez-vous bien , me dit le Marquis, en venant à moi , savez-vous bien que je vous trouve un peu changée ? Ha ! ha ! interrompit Villartur, vous la connoissez donc ? --Oui, quand j'ai connu Madame, elle étoit encore fille . . . Ha ! ça, mais vous vous êtes mariée tout de suite ? --Oui, Monsieur. --Et vous voilà déjà veuve ? --Hélas ! oui. --Tout

136 *Une année de la Vie*

cela en trois ou quatre mois, c'est bien prompt au moins!... Il ne faut pas demander si le défunt étoit aimable?... Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas en deuil? Pour des raisons qu'on vous dira, répondit Madame de B***. --Moi, je crois que le pauvre mari est déjà oublié. --Pourquoi donc cela? Monsieur. --Parce que le chagrin ne vous a pas empêché de faire des parties de campagne! --Moi, Monsieur! --Ha! vous direz peut-être que non? Ne vous ai-je pas rencontrée sur le chemin de Versailles, au pont de Seves? --Ha!... oui, ... mais, Monsieur... --Ne parlez pas de cela, Monsieur, lui dit tout bas la Marquise; ne voyez-vous pas que vous la mortifiez? Madame Duncange, reprit le Marquis charmé de l'embarras que j'affectois, savez-vous qu'il n'est pas prudent de monter à cheval dans l'état où vous êtes! Prenez bien

bien garde aux fausses couches. -- Monsieur, vous croyez donc que je suis enceinte? -- Ho! j'en suis sûr. Mais tenez, au Carnaval dernier je me suis aperçu... Gageons que le mariage étoit déjà fait? On le tenoit secret, n'est il pas vrai? -- Mais, Monsieur... -- Tout ce que je puis vous dire, ma belle Dame, c'est qu'à cette époque il y avoit déjà quelque chose dans vos yeux!... Je ne vous ai pas parlé de mes talens pour l'Astrologie, parce que j'étois, je n'étois pas encore assez fort; mais vous savez comme je suis physionomiste... Hé bien, au Carnaval dernier j'ai remarqué dans votre figure quelque chose qui annonçoit un sang!... Demandez à Madame, je le lui ai dit... d'honneur, j'ai senti le mariage. Quant à la grossesse, je ne pouvois pas tout-à fait deviner... Ecoutez donc, cela étoit encore bien frais!... Mais au-

jourd'hui , ho ! c'est différent ! On ne peut plus s'y méprendre !.. Belle Dame , votre figure est toujours fort jolie , votre taille charmante . . . mais ce visage est un peu fatigué ; & puis voyez-vous ici ? Un soupçon d'embonpoint , une nuance d'arrondissement ! cela commence à pointer.

M. de B***. , encouragé par les rires que la Marquise ne pouvoit étouffer sous son éventail , me demanda qui seroit le parrain du petit poupon. Sans doute , M. votre pere ? --Je tâchai de rougir ; & prenant un ton humilié : Monsieur , mon pere ignore mon mariage . . . --Ha ! j'avois donc raison ! --Monsieur , & si par hasard vous rencontriez mon pere ou mon frere , je vous prie de ne pas leur dire que vous m'avez vue. --Ho ! ne craignez rien. --Mais, Monsieur de Villartur . . . --Villartur ! ma belle Dame , il ne sait pas

votre nom de fille ; & vos parens ne vous connoissent pas sous votre nom de femme. D'ailleurs , il est discret , Villartur.

Ho ! sûrement interrompit celui-ci. D'abord moi ! je ne me mêle jamais de dire ce que je ne fais pas... Ha ! ça , M. le Marquis , je vous avois amené pour dire la bonne aventure à ces Dames , vous en connoissez une , cela empêche-t-il?... --Non, non ; vous avez raison , je vais leur dire leur bonne fortune. (Il s'approcha de sa femme ,) Allons, Madame , commençons par vous.

La Marquise lui livra sa main dont il compta les lignes longues , courtes , directes & transversales ; ensuite il examina son visage , & après l'avoir regardée tendrement : Madame , lui dit-il , d'un ton qui annonçoit combien il étoit content de lui , Vous avez un

mari qui vous amuse beaucoup par ses saillies , & que vous aimez à la folie. Fort bien , Monsieur , répondit la Marquise , en retirant sa main ; je ne veux pas en savoir davantage , je vois que vous êtes un grand forcier.

A vous , belle Dame ! Quand il m'eut considéré avec la même attention , il me demanda si mon mari n'avoit pas deux noms. Il n'en avoit qu'un , Monsieur , il ne s'appelloit que Ducange. --Cela est singulier ! --Pourquoi donc ? Monsieur. --C'est qu'il paroîtroit que le pauvre défunt a été . . . --A été quoi ? Monsieur ! --Ha ! vous vous fâchiez ! Comment vous dirai-je cela ? . . Tenez , belle Dame , je vais employer une figure. Il paroît que le fruit qui est maintenant sur l'arbre de vos amours y a été greffé par . . . par un nommé Faublas , puisqu'il faut vous le dire. --Monsieur , vous m'insultez ! --Ho ! qu'elle est drôle ,

quand elle est en colere ! s'écria l'épais Financier , en riant si fort , que tout son corps paroissoit agité de mouvemens convulsifs , & que la poudre de sa peruque tomboit à terre par flocons. -Il paroît même , reprit le Marquis , que cela est arrivé dans un boudoir loué chez une Marchande de Modes , rue ***. --Monsieur , ce que vous me dites -là est fort impertinent.

Madame de Verbourg , qui venoit de mettre sa belle robe , entra dans ce moment. Elle fut très-déconcertée en voyant le Marquis de B***. Après avoir fait une révérence comique , elle vint à moi ; je lui dis tout bas de quoi il s'agissoit. Je ne fais quelle question le Marquis faisoit alors à sa femme ; mais j'entendis celle-ci lui répondre : c'est une mere supposée. Le Marquis salua Madame de Verbourg , qu'il regarda beaucoup. C'est-là Madame votre mere?

Mais je crois... en vérité, Madame, je crois avoir eu l'honneur de vous voir quelque part? Cela se peut bien, Monsieur, répondit la Dutour qui perdoit la tête, cela se peut bien; j'y vais quelquefois. --Où cela, Madame? --Ousque vous disiez, Monsieur. --Comment! Madame, est ce que vous m'avez entendu parler du boudoir? C'étoit une plaisanterie. --Quoi! du boudoir! Quaique vous me rabâchez donc, Monsieur, avec votre boudoir? --Ha! rien, rien, Madame. Nous ne nous entendons pas. Ni moi non plus, interrompit Villartur; je ne comprends plus rien à ce qu'ils disent!

Ma belle maitresse rioit de tout son cœur, & moi, qui étois las de me contenir, je saisis le moment pour donner un libre cours à ma gaieté.

Mais, reprit le Marquis, voyez donc comme elle rit!... Madame, Madame

votre fille est un peu folle. Prenez garde qu'elle ne fasse une fausse couche. --Une fausse couche ! répondit Madame de Verbourg , une fausse couche ! elle ! pardieu , je voudrois bien voir ça ! --Madame , prenez - y garde , vous dis - je ; Madame votre fille monte à cheval , & cela est dangereux. Sans doute , interrompit Villartur , on peut tomber ; cela m'est arrivé l'autre jour. Ho ! tomber ! répondit le Marquis , ce n'est pas cela que je crains pour elle. --Hé ! pourquoi ne tomberoit-elle pas ? je suis bien tombé ! moi ! --Ha ! pourquoi ! parce qu'elle monte mieux que vous. Vous n'imaginerez pas comme elle est forte , cette jeune Dame-là ! Mon ami Villartur , quoique vous soyez bien gros & bien rond , je ne vous conseillerois pas de vous battre avec elle. Ha ! voyons donc ça ! s'écria le Financier en venant à moi. --Monsieur , lui dis-je , êtes-vous fou ? il vou-

lût me prendre au corps, je le saisis par le bras droit : Quaique c'est donc que cet homme-là qui veut tripotter Madame ma fille ? dit la Dutour. Elle empoigna le bras gauche de Villartur. Le Lecteur se souvient d'avoir fait tourner en tout sens, dans son enfance, un petit moule de bouton traversé d'une mince allumette. M. de Villartur mû par une double secousse fit comme ce frêle jouet (1), plusieurs tours sur lui-même en chancelant, & finit par tomber sur le parquet. Les domestiques accoururent au bruit. Le Financier aussi honteux que piqué, se releva & sortit sans dire un seul mot. Le Marquis le suivit pour le consoler, & Madame de B***, qui donnoit à dîner chez elle, ne tarda pas à me quitter.

(1) Le grand nombre des écoliers appelle cela un Tonton.

J'étois étonné de n'avoir pas entendu parler du Comte depuis la surveillance. Il arriva le soir même, un peu avant la nuit fermée. Il me dit en m'embrassant : je vous félicite de votre bonheur, mon ami, tout succède à vos vœux, tout est prêt, suivez-moi. --Quoi ! tout-à-l'heure ? --A l'instant même. (Je sautai à son col.) --Ho ! mon ami, que de remerciemens ne vous dois-je pas ! Mais, Rosambert, racontez-moi. . . --Je vous dirai tout cela là-bas, ma voiture vous attend ; il n'y a pas un moment à perdre, suivez-moi. --Mon ami, je vais donc abandonner la Marquise ? --Oui, pour revoir Sophie. --Pour revoir Sophie ! ha ! partons, Rosambert, partons ! Attendez que je prenne le portrait de ma jolie Cousine. (Je sonnai la Dutour.) Ma chère, faites préparer le souper. Nous allons, M. le Comte & moi, descendre un moment dans le jardin.

Au lieu d'aller au jardin, nous montâmes dans la voiture du Comte. Prends par les Boulevards, dit-il à son cocher; ventre à terre jusqu'à la porte Saint-Antoine; de la porte Saint-Antoine à la place Maubert, doucement. Dès que les stores furent abaissés, Rosambert m'apprit que depuis notre dernière entrevue, il avoit découvert, retenu & meublé pour moi un petit logement, placé si près du Couvent de Sophie, que de mes fenêtres, je pourrois voir tout ce qui s'y passeroit. Il m'avertit que Mademoiselle Duportail, devenue depuis peu Madame Ducange, seroit désormais Madame Firmin.

Tout-à-coup la voiture, qui depuis cinq minutes brûloit le pavé, ne roula plus que très-lentement. Rosambert me dit: nous voilà déjà près de la Bastille, allons, belle enlevée, cette superbe parure, qui sied si bien à une femme

de qualité , ne convient pas du tout à une Bourgeoise. Il s'agit de faire une autre toilette. D'abord , ôtons ce brillant chapeau ; de ces cheveux flottans faisons , le moins mal que nous le pourrons , un chignon modeste ; couvrons ces grosses boucles de la simple *baigneuse* que voici ; à cette robe galante substituons ce petit *caraco* blanc. Belle Dame , mettez ce *jupon* hardiment ; je ne serai pas téméraire ; je vous aime beaucoup , mais je vous respecte davantage. Fort bien : allons , couvrez votre sein de ce *fichu* de mousseline ; arrangez ce mantelet noir par-dessus ; cachez votre visage sous cette ample *Thérèse*. Voilà qui est fait , & vous êtes encore gentille à croquer ! Quant à moi , mon cher Faublas , ce sera encore plutôt fini. Tenez ! il ôta son habit , & s'enveloppa d'une grande redingotte.

Nous descendîmes à la place Maubert, nous gagnâmes à pied la rue des ****. Arrivés chez mon Propriétaire, nous traversâmes une longue cour & un grand jardin, au fond duquel je vis un petit pavillon bâti contre un mur mitoyen, qui me parut avoir à peu près dix pieds de hauteur. Je remarquai que des fenêtres de mon premier étage, il étoit fort aisé de descendre, à l'aide d'une corde seulement, dans le jardin du voisin. Rosambert me combla de joie, en m'apprenant que ce jardin étoit celui du Couvent; ensuite il me fit voir, qu'en s'occupant de l'utile, il n'avoit pas négligé l'agréable. Un *forte-piano* étoit près de ma fenêtre; on avoit disposé l'instrument, de manière qu'en faisant de la **M**usique, je pourrois voir tout ce qui se passeroit dans le jardin. Rosambert m'affligea beaucoup, lorsqu'en me di-

tant adieu, il m'observa que nous serions privés du plaisir de nous voir, tandis que je resterois caché dans cette maison. Il me fit sentir que la Marquise ne manqueroit pas d'aposter des gens qui éclaireroient toutes les démarches, & que ma retraite seroit bientôt découverte, s'il avoit l'imprudence de venir m'y visiter. Nous convinmes que nous nous écrivions par la Petite-Poste, & que, de peur de surprise, je lui enverrois mes lettres à l'adresse de M. de S. Aubin, l'un de ses intimes amis.

Ceux qui devinent que je ne dormis pas cette nuit, se tromperoient beaucoup, s'ils n'attribuoient mon insomnie qu'à l'impatience, en même temps pénible & douce, que me causa le voisinage de Sophie. Je songeai à ma chère Adelaïde qui, depuis près d'un mois, séparée de sa bonne amie, n'avoit pas

eu la consolation de voir son frere...
Hélas ! je songeai au Baron , à qui
ma fuite devoit causer de mortelles in-
quiétudes , au Baron qui devoit m'ac-
cuser d'indifférence & de cruauté...
Mais l'amour, l'amour plus fort que
la nature , étouffa mes remords nais-
sans. Pouvois-je renoncer au bonheur
de revoir ma jolie Cousine ? Pouvois je ,
en retournant chez un pere irrité , ex-
poser mon amante au danger d'une
éternelle séparation ?

À la pointe du jour j'allai me mettre
en sentinelle à ma fenêtre , & je dis-
posai la *jalousie* , de maniere que je
pusse voir sans être vu. Je devois re-
douter les regards de Madame Munich ,
qui m'ayant admiré autrefois sous mes
habits d'amazone , m'auroit peut-être
reconnu malgré mon travestissement
nouveau. Un corps-de-logis considéra-
ble étoit devant moi , à cinquante pas

de distance. Il y avoit là tant de chambres ! Où étoit celle de ma Sophie ? Mes yeux sans cesse errans parcouroient le bâtiment d'un bout à l'autre, & ne savoient où se fixer.

A sept heures du matin je fus obligé de quitter mon poste. Mes hôtes venoient visiter leur nouveau locataire, & m'amenoient leur jardiniere qui se chargea du soin de faire le petit ménage de Madame Firmin. Quant à ma cuisine, un cabaretier voisin, qui prenoit orgueilleusement le titre de Traiteur, s'engagea, moyennant six francs par jour, à me fournir exactement mes trois repas. M. Fremont, propriétaire du petit pavillon que j'occupois, fut étonné des arrangemens que je prenois pour être toujours seule. Il m'observa galamment, qu'une femme jeune & jolie ne devoit point passer ses plus beaux jours dans la retraite ; qu'une

Servante un peu entendue me serviroit mieux que ce traiteur, ne me coûteroit pas davantage, & me feroit une sorte de compagnie. A ces représentations très-justes, que Madame Frémont appuyoit de son approbation, je répliquai, que dégoûtée du monde, j'avois choisi un logement isolé dans un quartier solitaire, tout exprès pour y vivre absolument retirée. Mes hôtes me quitterent, désolés me dirent-ils, qu'une jeune personne aussi aimable eût pris la violente résolution de s'enterrer ainsi vivante. Cependant la femme du jardinier, ma ménagere, ne finissoit pas son tracas domestique; je la priai de faire ma chambre très-succinctement, & de me laisser tranquille.

J'allai m'asseoir derrière ma jalousie, dès que je fus seul. Beaucoup de Demoiselles vinrent se promener au jardin, Sophie n'étoit pas avec elles. Je

les vis courir, danser, s'amuser à ces petits jeux qu'inventa la paisible innocence. Que ces jeunes filles étoient jolies ! mais hélas ! Sophie n'étoit pas avec elles. Si je parvenois à les attirer près de mon pavillon, peut-être que ma jolie Cousine viendrait se joindre à ses compagnes ? Une musique tendre affecte si agréablement un cœur amoureux ! Sophie viendrait sans doute... Je la verrois !... Elle reconnoîtroit la voix de son amant !... Je me mis à mon *forte-piano*, & je chantai sur un air ancien (1) ces Couplets, que m'inspira mon amour.

(1) *Sur un air ancien.* Depuis, M. le Vasseur, dont les talens très recommandables ne sont pas assez connus, a bien voulu, à cause de ma Sophie, faire pour ma Romance un air qu'on trouvera noté à la fin de ce volume.

JEUNES Beautés , je vous supplie
De terminer vos jeux si doux ,
Venez , venez ; & parmi vous
Amenez-moi la plus jolie.
La plus jolie & la plus belle !
Celle-là m'a donné sa foi !
Où la verrai-je ? où donc est-elle ?
Jeunes Beautés , montrez-la moi.



Montrez la moi , ma voix l'appelle ;
Mes yeux la cherchent vainement :
Je ne pourrois que foiblement
Vous peindre ma crainte mortelle.
La plus modeste & la plus belle ;
Celle-là ma donné sa foi !
Où la verrai je ? où donc est-elle ?
Jeunes Beautés , montrez la moi.

Je m'accompagnois de mon *fortepiano*. Aux premiers accords les Demoiselles étoient accourues sous mes fenêtres. Je finissois le second Couplet, quand je vis s'approcher deux femmes dont le costume m'effraya. L'une des deux étoit vieille ; elle gourmanda l'ai-

mable Jeunesse , attentive à mes chansons. Hé ! laissons ces enfans s'amuser , dit l'autre , qui me parut jeune & jolie. Voyez ! la musique a cessé , depuis que nous sommes là ! Il semble que notre aspect seul effarouche les plaisirs. Allons nous en , ma sœur ; laissons ces enfans s'amuser. L'heure de la récréation est si courte ! Et puis elles n'ont pas l'agrément d'entendre cela tous les jours. Quand les deux Dames furent loin , je continuai :

Le doux penchant qui nous entraîne ,
Vous aussi , vous l'éprouverez !
Un jour , un jour vous sentirez ,
Vous sentirez toute ma peine !
La plus sensible & la plus belle ;
Celle-la m'a donné sa foi.
Jeunes Beautés , volez près d'elle ,
Et daignez lui parler de moi.



Dites-lui , que séparé d'elle ,
Je n'ai vécu que pour souffrir ;

Dites-lui que je vais mourir,
Si je ne la revois fidelle.
La plus aimable & la plus belle ;
Celle-la m'a donné sa foi !
Jeunes Beautés , volez près d'elle ,
Et daignez lui parler de moi.

Elles m'écoutoient avec attention ,
elles m'applaudissoient avec transport ;
mais hélas ! Sophie , ma Sophie n'étoit
pas avec elles. Désespéré de ne la pas
voir , je quittai l'instrument. Triste &
rêveur , je restois debout derriere ma
jalousie ; enfin j'apperçus Je crus
entrevoir une jeune personne
se promenoit seule dans une allée cou-
verte , qui se prolongeoit jusques sous
mes fenêtres. Je chantai ce dernier
Couplet :

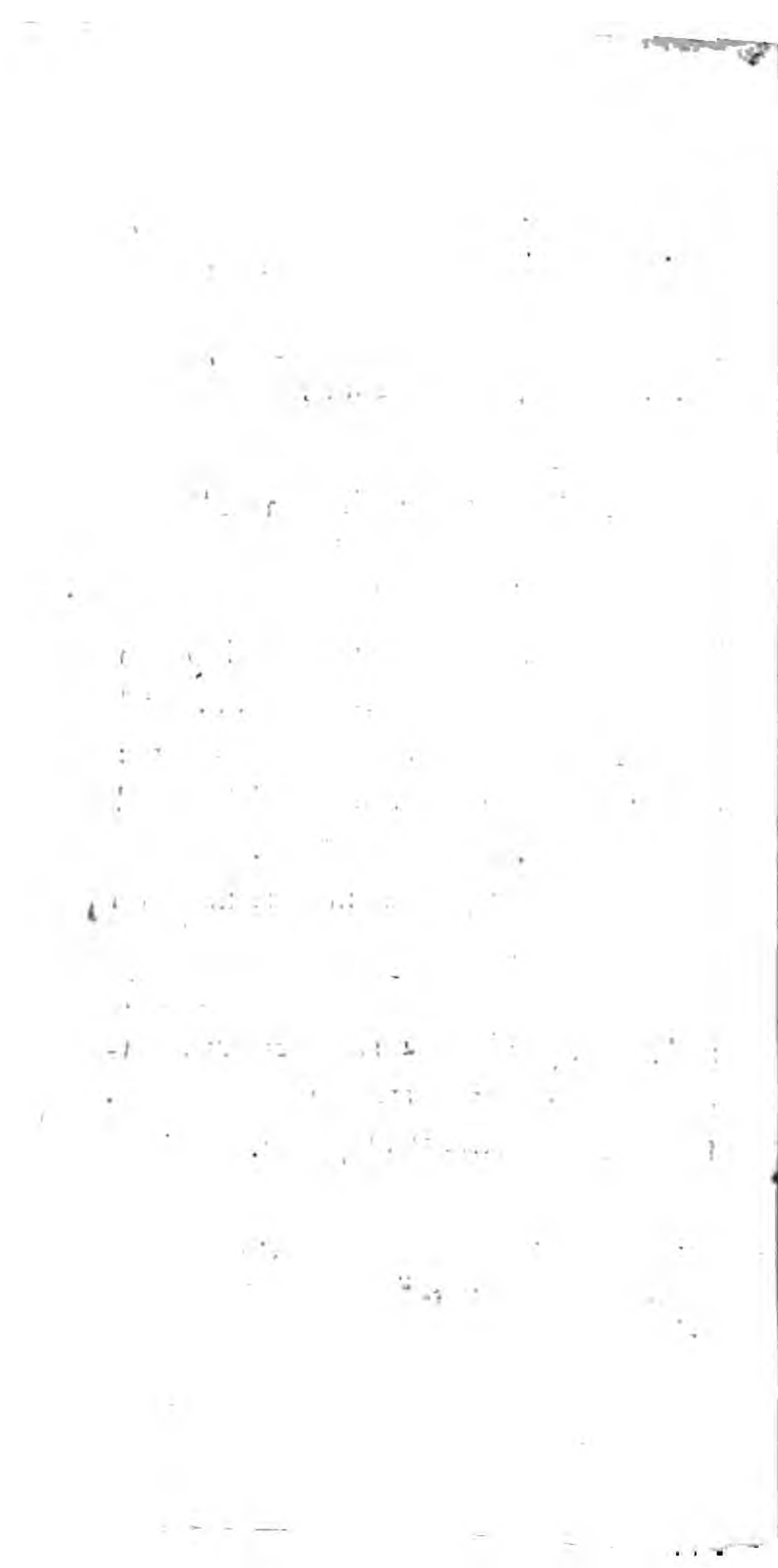
Mais dans ce bois quelle est donc celle
Qui se promene en soupirant ?
Quand on poursuit son jeune amant ,
Ainsi gémit la tourterelle.

Amour me dit : c'est la plus belle
Qui t'a toujours gardé sa foi.
Jeunes Beautés , volez près d'elle,
Amenez la , rendez-la moi.

Je ne voyois la Demoiselle que par
derriere. Cette taille charmante ! c'est
la sienne ! . . . Cette allée couverte est
celle où , si j'en crois Adelaïde , ma
jolie Cousine venoit jadis soupirer son
amour naissant & malheureux . . . Ha !
Sophie ! c'est toi , c'est toi sans doute :
avance donc un peu . . . Tu t'éloignes !
. . . Reviens , viens par ici ! . . . Tourne
toi vers ton amant , montre-moi ton
visage adoré.

Une cloche maudite donna à l'instant
même le signal de la retraite , & m'en-
leva mes espérances. Toutes les Pen-
sionnaires sortirent du jardin.

Fin du Tome III.



Three staves of musical notation. The top staff is mostly empty. The middle and bottom staves contain rhythmic accompaniment with eighth and sixteenth notes.

Musical notation for a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The piano accompaniment consists of two staves (treble and bass clefs) with a key signature of one sharp. The lyrics are: *-ner vos jeux si doux, ve-*

Musical notation for a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is on a single staff with a treble clef and a key signature of one sharp. The piano accompaniment consists of two staves (treble and bass clefs) with a key signature of one sharp. The lyrics are: *- - - la plus jo-li - - - e.*

e sa foi ! ou la ver - rai - je ou

The first system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#). The lyrics "e sa foi ! ou la ver - rai - je ou" are written below the notes. The middle staff is the right-hand piano accompaniment in treble clef, and the bottom staff is the left-hand piano accompaniment in bass clef. The music is in a common time signature.

ver - rai - je ou donc est el - le, jeu -

The second system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#). The lyrics "ver - rai - je ou donc est el - le, jeu -" are written below the notes. The middle staff is the right-hand piano accompaniment in treble clef, and the bottom staff is the left-hand piano accompaniment in bass clef. The music is in a common time signature.

- n

The third system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#). The lyrics "- n" are written below the notes. The middle staff is the right-hand piano accompaniment in treble clef, and the bottom staff is the left-hand piano accompaniment in bass clef. The music is in a common time signature.

1941 2-21-41 414 7900 2000 4111

921031

